

Oublier la littérature ?



## Prologue

« Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne ; et si on les goûte, je m'en étonne de même<sup>1</sup> ».

Je me souviens d'un soir de TGV dans les plaines au sud de Paris. Je lisais *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon. Parfois, je levais les yeux. Une jeune femme se tenait à ma droite, soulignant au *stabilo* jaune, nerveusement, des passages d'un rapport. J'en voyais des mots : organisation, gestion, prévision, stratégie... Il y avait des alinéas, des caractères gras, parfois des flèches. La jeune femme travaillait à du sérieux, loin de la grotte de Calypso.

Face à moi, un homme poussait son ordinateur pour occuper au mieux la tablette qui nous séparait. Son visage était traversé d'inquiétudes. Sur sa gauche, un jeune homme, somnolent, écoutait la musique de son MP3. Je devinais le rythme des basses.

Je lisais *Les Aventures de Télémaque* en même temps qu'un recueil d'articles critiques<sup>2</sup>, publiés par *Littératures classiques*. J'allais de Fénelon aux universitaires, ou l'inverse. Je m'indignais. L'avant-dernier article de ce volume commence ainsi : « Télémaque ne lit jamais ». Or, dès la vingtième page du roman, je lis : « Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchais des livres<sup>3</sup> »... A la page suivante, le vieillard Termosiris donne à Télémaque des livres pour le « consoler ». L'auteur de l'article n'a guère lu le livre qu'il commente ; le comité de lecture de la revue n'a guère lu son article. Qui se soucie de littérature ?

Je ruminais. Le TGV fonçait à vive allure dans la plaine qui s'obscurcissait. « Télémaque ne lit jamais ». Sur ma droite, par delà le couloir, deux jeunes gens regardaient des DVD, une femme feuilletait *Gala*, ou *Voici*, une autre caressait son chat blotti sur ses genoux. Personne autour de moi ne lisait de livre de littérature. Dans la voiture entière, des dormeurs, des joueurs, des spectateurs, des auditeurs, des gens à dossiers, des esclaves du téléphone, quelques lecteurs d'essais politiques ou de magazines, et seulement quatre lecteurs d'œuvres qu'on dit de littérature, Anna Gavalda - deux fois - Musso - une fois -, Umberto Eco - une fois-. Parmi une centaine de personnes, nous étions cinq à lire de la littérature, et j'étais seul à lire un livre ancien.

Mon cas était suspect. Je ne lisais pas par plaisir, mais par devoir, car professeur, âgé, d'une classe de Khâgne. *Les Aventures de Télémaque* étaient au programme de mes

---

<sup>1</sup> La Bruyère, *Les Caractères*, dernière phrase.

<sup>2</sup> *Littératures classiques* n°23, Fénelon, *Télémaque*, janvier 1995.

<sup>3</sup> Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, Folio classique, Gallimard, 1995, p. 52.

étudiants. Je revenais d'une réunion avec le jury de l'École Normale Supérieure. Lecteur de ce chef d'œuvre, j'étais en service commandé. Si je n'avais pas eu des cours à préparer, n'aurais-je pas regardé le paysage, ma voisine, composé des mails, parcouru *Gala*, ou *Voici*, médité aux derniers développements de l'affaire DSK, travaillé à mon plan de carrière, programmé mes vacances, écouté quelque musique ? Oublieux des aventures de Télémaque et de la critique, je me serais enfoncé à toute vitesse dans la nuit, avec la plupart des autres, mes semblables, mes frères, sans l'hypocrite justification de vouloir « sauver les lettres ».

Dans la réunion à l'ENS, nous étions d'accord, membres du Jury et professeurs de Khâgne : il s'agissait de défendre la littérature, les études littéraires, d'ouvrir aux littéraires les Écoles de commerce... Nous communions dans un discours, les uns le prononçant, les autres l'écoutant. Au passage, nous célébrions le latin et le grec, menacés. D'aucuns dénonçaient les « cultural studies ». Il y avait crise, et, dans une salle laide, mal éclairée, avec nos bouches, nos bras, nos stylos, nos méthodes, nous luttions. Quelque Inspecteur général eut des paroles fortes. Pour un peu, nous eussions pleuré, comme pendant une Marseillaise.

Ces propos concordaient avec des livres récents, comme celui de Todorov – *La littérature en péril*<sup>4</sup> – ou celui de Compagnon – *La littérature pour quoi faire*<sup>5</sup> ? – ou avec le *Précis de réanimation littéraire* intitulé *Le cadavre bouge encore*<sup>6</sup> – ou encore avec de nombreux constats du mouvement et du site « Sauver les lettres ». On n'en finirait pas de citer ceux qui signalent que les jeunes, les médecins, les juristes ne lisent plus de littérature, que les étudiants, même en études littéraires, n'ont rien lu, que les librairies vendent surtout des guides de voyage, des recueils de recettes, des manuels pour loisirs, que les bouquinistes se disent accablés par les romans, ou les poèmes, sauf s'ils ont valeur bibliophilique, que les Médiathèques prêtent désormais massivement des DVD, des BD, des guides, que les universités, dites de lettres, sont devenues des universités de sociologie, d'histoire, d'ethnologie, de communication, de langues vivantes, de toutes sortes de sciences humaines, qui considèrent, au mieux, la littérature, comme un de leurs objets, et s'en méfient. Les heures de français, répète-t-on, diminuent dans les classes de lycée. Les livres de littérature, publiés en grand nombre, n'ont aucun impact dans les débats publics. Sartre, Hugo, ou Voltaire sont vraiment morts. Les pratiques de la poésie contemporaine s'arrachent visiblement aux textes écrits et imprimés. Les performances fleurissent. Et les TGV transportent à grande vitesse dans la nuit des dormeurs, des visionneurs, des auditeurs, des gens diversement branchés, et peu de lecteurs de littérature. Les avions ne font pas mieux. Faut-il revenir à la marine à voile, au long ennui des traversées ? Faut-il au contraire émettre, diffuser, accélérer, créer des événements tels *Le Marathon des mots*, ou *La Fureur de lire* ? Faut-il des

---

<sup>4</sup> Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Flammarion, 2007.

<sup>5</sup> Antoine Compagnon, *La littérature, pour quoi faire ?* Collège de France/Fayard, 2008.

<sup>6</sup> *Le cadavre bouge encore, Précis de réanimation littéraire*, sous la direction de Pierre Bottura, Oliver Rohe, 10/18, 2003.

« conservatoires », comme le souhaite le philosophe Dany-Robert Dufour<sup>7</sup>, ou des accélérateurs de public ?

« Toute la gent littéraire est cochonne<sup>8</sup> » remarquait Antonin Artaud. « La pire espèce, c'est l'auteur<sup>9</sup> », constatait Jean de La Fontaine. Mieux vaut ne pas trop espérer dans le milieu et ses acteurs. Les écrivains n'ont pas pour mission, par un comportement moral, de défendre et d'illustrer la littérature. Quant aux librairies, éditeurs, critiques, universitaires, leurs intentions sont mêlées. Et mieux vaut ne pas trop croire à la vertu des puissants, même quand ils fondent l'Académie française, le *Printemps des poètes*, ou qu'ils financent des colloques. Quant aux potentiels lecteurs, la « sottise, l'erreur, le péché, la lésine », pour parler comme Baudelaire, ou la merveilleuse variété des passions humaines empêchent d'espérer une mobilisation générale pour la littérature. La défense de *La Princesse de Clèves* n'a mobilisé que les mobilisés<sup>10</sup>. D'ailleurs, tant mieux, peut-être. Serait-il souhaitable que mon TGV fût bondé de lecteurs de Madame de La Fayette ou de Novarina ? Rareté est parfois vertu. N'est-il pas heureux que la foule oublie la littérature ? Que certains la rappellent ? Que plusieurs la trahissent ? Que se mène, ici ou là, en secret et parfois, en public, ce que Sollers appelle la « guerre du goût<sup>11</sup> » ?

L'affaire est politique, antipolitique, de sujets, de temps, de vitesse, d'État, d'intime, de corps, d'esprit, d'ombre et d'éclat, de vanité et de secret. J'y rêve. Je n'y veux pas seulement rêver. J'entreprends un livre. Oublier la littérature ? Telle est ma question.

Je la pose en France. Elle s'y pose. C'est là du moins que je l'observe.

---

<sup>7</sup> *L'individu qui vient... après le libéralisme*, Denoël, 2012.

<sup>8</sup> Antonin Artaud, *Le Pèse-nerfs*, dans *Œuvres complètes*, I, Gallimard, 1984, p. 100.

<sup>9</sup> *Le Singe, Fables*, 19, XII, vers 14.

<sup>10</sup> Suite à une déclaration de Nicolas Sarkozy en février 2006. Article intéressant de Clarisse Fabre dans *Le Monde* du 23/09/2011 : « Et Nicolas Sarkozy fit la fortune du roman de Madame de La Fayette ».

<sup>11</sup> Philippe Sollers, *La Guerre du goût*, Gallimard, 1994.



## Quelques mots d'histoire du mot « littérature »

« La littérature est indispensable ».

Nicole Yrle, sur *Agora-Vox*, daté du 17 septembre 2010.

Littérature est un vieux mot de langue française, qui reçoit dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle le sens – assez confus – que nous lui donnons. On dit que Madame de Staël en 1800 – avec *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales* – lança son emploi. On le dit, mais il faut tout le dix neuvième siècle pour qu'il soit institué. Des lors, « littérature » désigne généralement l'ensemble des textes auxquels on accorde une fonction esthétique dominante. Sens peu clair ! En 1971, à Cerisy-La-Salle, alors qu'on s'interrogeait une fois de plus, Barthes lança : « La littérature, c'est ce qui s'enseigne, un point c'est tout ».

À parler précisément, il n'y a pas de littérature du XVII<sup>e</sup> siècle, sinon par effet rétrospectif de construction anachronique. Il n'y a pas non plus de littérature de la Renaissance, du Moyen Âge ou de l'Antiquité. Si Florence Dupont n'a pas tort de parler d'une « invention de la littérature<sup>12</sup> », et de montrer que cette notion et les pratiques qu'elle implique sont historiques, on peut ajouter que la littérature est une création

---

<sup>12</sup> Florence Dupont, *L'Invention de la littérature, de l'ivresse grecque au livre latin*, La Découverte, 1994.

moderne qui produit son ancienneté, qu'elle invente ses fondements en se projetant, qu'elle est un mythe nécessaire à son histoire. Des institutions l'accompagnent, la légitiment, et la relancent.

Les chercheurs contemporains étudient et racontent comment elle se produit peu à peu. Une abondante « littérature » est ainsi consacrée à son apparition durant l'Ancien Régime.

L'imprimerie, d'abord, lui est nécessaire. Sans une grande abondance de livres à bon marché, sans leur reproduction commode, un public nombreux, divers, et composé de sujets autonomes ne peut se constituer. L'imprimerie permet d'avoir des livres chez soi, pour soi, de les lire à sa guise, et elle offre aux auteurs mille moyens d'atteindre des gens qui ne sont pas des clercs professionnels. Elle permet aux textes de circuler hors des monastères et des universités. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en France et en Europe, à Lyon, à Paris, à Venise, à Anvers, les imprimeurs agissent, inventent, diffusent des volumes, qui sont transportés, vendus, stockés, aboutissent dans les bibliothèques des particuliers. Celle de Montaigne est remarquable : cet homme politique, pendant les guerres de religion, a accumulé dans sa tour, à l'écart, un grand nombre de livres. Il en a fait un usage privé, à son rythme, selon sa fantaisie. Il a écrit dans leurs marges, à partir d'eux, « à sauts et à gambades<sup>13</sup> », les *Essais*.

Cette abondance neuve, continuellement croissante, et ses moyens de diffusion n'auraient pas produit ce que nous appelons littérature sans des populations d'individus assez cultivés pour lire des textes complexes. La Réforme a joué un rôle important : en invitant à lire la Bible, elle a favorisé un mouvement d'apprentissage de la lecture ; en critiquant l'incompétence du clergé catholique, elle a conduit la Contre-Réforme à créer de nombreux collèges qui ont élevé le niveau d'instruction des nobles et d'une partie des bourgeois, chose utile à l'administration des États. On y apprend à fréquenter, en latin, en français, parfois en grec, voire en hébreu, des textes anciens ou modernes, et même à les jouer dans des théâtres scolaires. La plupart des écrivains du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui sont d'abord des lecteurs, sont passés par ces collèges. Ils y ont appris à relire, à éclairer par des éléments d'érudition des passages peu explicites, à traduire, à comparer différentes versions d'une même histoire ou d'un même ensemble d'idées, à imiter, à composer, à considérer que des écrits non sacrés et non techniques pouvaient enrichir leur esprit, à jouer avec les mots, les allusions, les codes, à goûter parfois du plaisir. L'important est peut-être moins la qualité ou les méthodes de cet enseignement que la quantité de ceux qui l'ont reçu. C'est la présence de collèges, catholiques, et parfois protestants, jusque dans des petites villes, comme Château-Thierry, où étudia La Fontaine, ou Nérac et Montauban, où étudia Théophile de Viau, qui produisit un public assez abondant pour que la discussion sur la valeur de deux sonnets fasse événement, pour que des académies se constituent à Toulouse, à Caen, ou à Montpellier, pour que des salons inventent la conversation comme un « Parterre où Flore épand ses biens<sup>14</sup> »,

---

<sup>13</sup> Montaigne, *Les Essais*, Livre III, *De la vanité*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1962, p. 973.

<sup>14</sup> La Fontaine, *Discours à Madame de La Sablière*, *Fables*, IX, vers 21.



pour que *l'Astrée*, *Don Quichotte*, les *Fables*, ou les pièces de Corneille rencontrent de nombreux échos.

Les hommes ne suffisent pas. Au XVII<sup>e</sup> siècle, s'afficher lectrice n'allait pourtant pas de soi. Quand Madame de Sévigné, ou Madame de Montespan se font peindre, elles ne choisissent pas d'apparaître environnées de livres. En revanche, au siècle suivant, Madame de Pompadour se montre dans une bibliothèque, et livre en main. Au temps des Lumières, on peut se présenter comme lectrice, mais il n'était pas enviable de passer pour « femme savante » au temps de Molière, et c'était moins facile encore auparavant, comme en témoignent les sarcasmes qui visèrent Marie de Gournay. Quand Vermeer peignait des femmes lisant, elles étaient « liseuses » de lettres, peut-être amoureuses, certainement intimes, dans des espaces privés, jamais lectrices de romans. Pourtant, malgré ce retrait, l'existence de lectrices et d'écrivaines comme Mademoiselle de Scudéry, Madame de La Fayette, Madame de Rambouillet, Catherine Bernard, ou Madame Deshouillères, a participé, dans les salons, par échanges divers, conversations, lettres, ou secrets plus ou moins gardés, à l'invention du lecteur individuel, joueur, intéressé à l'intime, favorable aux jeux de la Muse. Les femmes, qui n'étaient pas appelées aux discours de la rhétorique, ont contribué à rendre possible, dans le paysage des belles-lettres, ce sujet trouble, troublant, proche de son corps et sensible, qu'est le lecteur de littérature, et donc l'auteur, qu'il soit femme, ou qu'il soit homme. Marguerite Duras n'a pas tort d'écrire que « la littérature, c'est les femmes<sup>15</sup> », moins peut-être, comme elle l'affirme, parce qu'elles sont « le silence », que pour ceci : l'apparition de nombreuses femmes capables de lire et de converser favorise l'exercice divers des sujets.

Cet exercice est une condition, mais aussi une conséquence de la production de la littérature. L'État, paradoxalement, est un cadre qui le favorise. Or l'Ancien Régime, en France, comme en Europe, avait l'État pour ambition : François I<sup>er</sup>, Philippe II, Élisabeth I<sup>ère</sup>, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, Frédéric II, les grands ministres de Louis XV ou de Louis XVI ont développé des administrations, des institutions, des voies terrestres ou fluviales, des armées cohérentes dans de vastes espaces d'ordre, de paix, d'efficacité... Tout cela favorise l'échange des livres, la sécurité des lecteurs, un enrichissement qui leur permet de financer leur goût. De plus, la politique des États, qui visent le prestige, peut aider les entreprises d'écrivains et l'accès aux livres. C'est le cas en France, avec la création de l'Académie, de pensions, de lettres patentes<sup>16</sup> et de privilèges encadrant et régulant le métier de librairie, et même avec les divers mécanismes de censure qui assurent une sécurité à certains ouvrages, et témoignent qu'on reconnaît les dangers, et les pouvoirs, de ce qui s'invente avec l'individu et l'État, et que nous appelons littérature.

---

<sup>15</sup> Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, P.O.L, 1987, p. 104.

<sup>16</sup> « Une commission de libraires et imprimeurs rédigea des statuts qui furent approuvés par lettres patentes du 1<sup>er</sup> juin 1618 et enregistrés le 9 juillet de la même année ». *Les privilèges de librairie sous l'ancien régime : étude historique : étude historique du conflit des droits sur l'œuvre littéraire*, Henri Falk, Slaktine 1970, p. 10.

Passionnant est, de ce point de vue, le premier XVII<sup>e</sup> siècle en France. Beaucoup de troubles, d'énergie, d'affirmations d'écrivains inventeurs comme Cyrano de Bergerac, Sorel, Théophile de Viau, Honoré d'Urfé, Papillon de Lasphrise, Corneille, Pascal, ou Marie de Gournay. De la répression, des procès, tel celui de Théophile de Viau, des querelles acharnées, des audaces extraordinaires de style et de pensée dont *les États et les Empires de la Lune* ou *les États et Empires du Soleil*... Tout cela plus ou moins public, secret, avec des réseaux, des salons, des cercles, des protestants, des libertins, des villes de province, et simultanément un État tentant de construire des « beaux et grands bâtiments d'éternelle structure<sup>17</sup> », des académies, des règles... On explore, on essaie, on fait des expériences de physique, de sainteté, de scène, de langage. Des femmes surgissent, écrivent, lisent, conversent, s'aventurent, osent même parfois, comme Madame de La Guette, rédiger leurs *Mémoires*. Tous ces gens de lettres s'activent, non contre l'État, mais à proximité de son chantier, grâce à lui, parmi les débats, les Frondes, les répressions et les créations. Aussi y eut-il un moment magnifique, quoique brutal, quand Louis XIV, en prenant le pouvoir, malgré les réticences de La Fontaine, s'entourna de Molière, de Boileau, puis de Racine... Cette association de l'État et de gens de lettres fut le triomphe des belles-lettres, le moment du classicisme, célébré, ensuite, comme le grand siècle littéraire français<sup>18</sup>.

Cette image est largement une construction. Au XVII<sup>e</sup> siècle, il ne s'agit pas de littérature, comme nous l'entendons, avec le mot qui la désigne, tel que nous l'employons, et tel qu'il nous a permis de métamorphoser le statut de toutes sortes de textes anciens. Quand Sorel publie la *Bibliothèque française* en 1664, il présente l'ensemble des livres disponibles dans les librairies françaises, mais il n'isole pas ce que nous appellerions littérature. Au temps de Louis XIV, ce sont les belles-lettres qui triomphent, avec très forte présence de la rhétorique. Les écrivains se déclarent volontiers des imitateurs. Ils puisent dans les textes antiques des sujets, des intrigues, des modèles, des figures, et produisent des variations. Cette pratique nous est étrangère, car nous imaginons que les écrivains doivent être d'abord des créateurs. De plus, à l'époque dite classique, l'accent était mis sur les règles, les divisions génériques, mais aussi sur le respect de la morale commune, là où nous vantons la liberté, les métissages, les provocations. Enfin, les auteurs ne se faisaient pas les porte-paroles de minorités. Ils louaient presque systématiquement l'ordre en place. Certes le champ était complexe, comme en témoigne Jean de La Fontaine qui vantait la politique royale, prenait cependant ses distances, écrivait à l'écart, jouait, inventait, réinventait, ne se contentait pas de plier, pour ne pas rompre, mais osait, parmi les dédales, les interdits, ne pas se taire, « parler de loin<sup>19</sup> », proposer une lecture-conversation infinie. Son jeu complet, peut-être, n'est perceptible que pour nous qui disposons d'éditions savantes, des œuvres diverses, qui lisons toutes les fables, tous les contes, des lettres, ce que les contemporains, sans doute n'ont jamais fait, pas plus qu'ils n'ont lu l'ensemble des lettres de Madame de Sévigné, qui relèvent, pour nous, de la littérature. Sans doute auraient-ils eu du mal à concevoir que des programmes successifs de l'Agrégation de

<sup>17</sup> Malherbe, *Œuvres*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1971, p. 82.

<sup>18</sup> Voltaire, avec *Le Siècle de Louis XIV*, a beaucoup contribué à la construction de cette image.

<sup>19</sup> La Fontaine, *L'Homme et la Couleuvre*, *Fables*, X, 1, v. 90.

lettres proposent les *Pensées* de Pascal, les *Fables* de La Fontaine, des sermons de Bossuet, des lettres de Madame de Sévigné. Ils seraient encore plus étonnés de voir des manifestants brandir dans les rues « Princesse de Clèves » pour rappeler à Nicolas Sarkozy que l'État doit faire étudier à chaque citoyen la littérature française.

Associer régulièrement des valeurs politiques et morales à cet ensemble d'écrits que nous appelons littérature commence, pour l'essentiel, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis lors, ces écrits nous paraissent, dans leurs oppositions mêmes, aider à faire société, et nous croyons judicieux de les enseigner, de les défendre, et d'en produire de nouveaux. Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot avaient surgi comme des hommes dont les textes, et parfois l'existence, pouvaient transformer la vie d'un grand nombre d'individus. Leurs textes et leurs êtres ne concernaient pas seulement les plaisirs de l'extrême élite et « la diplomatie de l'esprit<sup>20</sup> » qu'elle pratiquait. Quand les *Lettres Persanes* parurent, ce livre fit événement pour de larges secteurs de la société française, voire européenne, et il se diffusa durablement. Son bilan du règne de Louis XIV, son tableau des mœurs et des coutumes françaises, sa méditation sur les régimes politiques, la liaison établie entre le despotisme et l'oppression des femmes, tout cela concernait un vaste lectorat. On se répéta de café en café : « comment peut-on être persan » ? On se demanda : « comment peut-on être français ? Comment faisons-nous société ? Pourquoi ? Jusqu'à quel point » ? Jamais Malherbe, Ronsard, Racine, Théophile de Viau, La Bruyère, Pascal, Montaigne ou La Rochefoucauld n'avaient produit pareils mouvements de pensée politique. La liberté et le bonheur de tous – et même des femmes – n'étaient pas perçus comme enjeux de leurs publications. La Fronde n'est pas issue des idées des romanciers, des poètes, ou des divers auteurs de ce que nous appellerions littérature, et les poèmes de la Pléiade n'ont eu aucun effet sur les mouvements collectifs de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. *La nouvelle Héloïse*, en revanche, fut une date dans la sensibilité collective des européens. Elle conduisit, par exemple, des femmes à allaiter elles-mêmes leurs bébés... Un peu plus tard, Napoléon n'eut pas tort de dire que *Le Mariage de Figaro*, « c'était déjà la révolution en action »... D'autre part, quantité de gens se proclamèrent voltairiens, et plusieurs orateurs de la Convention se référèrent à la pensée de Rousseau... Dans les territoires germaniques, en Angleterre, voire au sud de l'Europe, des poètes ou des prosateurs préromantiques ou romantiques furent d'importants acteurs des mouvements collectifs. Quand Chateaubriand publia *le Génie du Christianisme*, en 1799, il ne doutait pas d'intervenir, au nom de valeurs, grâce à son livre, dans les affaires de la France, voire de l'Europe, ou de la civilisation. En 1800, Madame de Staël avait donc de bonnes raisons pour intituler *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* l'ouvrage où elle lançait le mot « littérature<sup>21</sup> ». Dès les premières lignes, elle annonçait : « Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois ». L'attention à ces interactions est constitutive de l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de la littérature, et qui n'aurait pas existé sans les liens qu'ont établis les

---

<sup>20</sup> Marc Fumaroli, *La diplomatie de l'esprit : de Montaigne à La Fontaine*, Hermann, 1995.

<sup>21</sup> Antoine Sabatier de Castres avait publié en 1772 le premier de ses *Trois siècles de littérature française*, mais il n'eut pas le don de lancer le mot.

écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle entre leurs textes et des valeurs importantes pour les mouvements de la société. Quand Sartre se demande ce qu'est la littérature, il ne doute pas de son rapport nécessaire avec les transformations politiques. Toute œuvre littéraire est, pour lui, un acte politique. Madame de Staël affirmait quant à elle : « les progrès de la littérature, c'est-à-dire le perfectionnement de l'art de penser et de s'exprimer, sont nécessaires à l'établissement et à la conservation de la liberté<sup>22</sup> ».

Cette figure de la pensée européenne plaçait les ouvrages de philosophie dans la littérature, qui renfermerait « les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, les sciences physiques exceptées ». La rupture entre les sciences physiques et le domaine des belles-lettres ou de la littérature avait été officialisée dès 1747 par l'abbé Batteux dans son *Cours de Belles Lettres distribué par exercices*, qui était devenu en 1753, son *Cours des Belles Lettres ou principes de la littérature* avant de devenir en 1764, ses *Principes de la littérature*. Pour cet académicien, professeur au Collège de France, la littérature était affaire de goût, donc de sensations. Du coup, il en excluait la physique et laissait de côté les textes philosophiques. Il contribuait ainsi à fonder une bonne part de notre conception de la littérature et à justifier la critique littéraire. « Beaucoup de lecteurs ne s'en doutent point. La manière aisée avec laquelle se présentent les ouvrages de littérature est si séduisante qu'on croit qu'il suffit de se laisser aller à l'impression agréable qu'on éprouve en lisant de beaux vers, ou quelque morceau de prose bien écrit. Mais autre chose est de sentir les beautés, autre chose d'en connaître la source et le principe ; l'un est ce qu'on appelle jouir, l'autre est ce que l'on nomme savoir<sup>23</sup> ». Les œuvres littéraires réussies ne produisent pas essentiellement des vérités sur les « objets marqués, nettement palpables », et elles n'élaborent pas des concepts. Contrairement à la physique et à la philosophie, elles procurent avant tout du plaisir, dont on peut tenter de comprendre les raisons. L'abbé Batteux ne s'intéressait donc guère à la littérature « dans ses relations avec les institutions sociales ».

Cette grande différence avec Madame de Staël s'explique par leurs différences de tempéraments, de positions, de moments d'écriture. Leurs deux livres cependant, dont les titres affichent « littérature », construisent ensemble cet objet quelque peu contradictoire – la littérature -, qui réunit des textes dont on jouit et dont on tire leçons politiques pour tous, ce qui produit un espace commun entre le goût et la pensée, l'action et la délectation, l'éthique personnelle et la morale publique, les mots et les mouvements historiques des hommes et des choses.

L'abbé Batteux n'est pas le premier critique littéraire. Sorel, Valincour et bien d'autres ont mené diversement des activités de critique pendant le « grand siècle ». En 1716, dans le tome II des *Œuvres* de Boileau, de nombreux textes concernant des écrits sont réunis sous le titre de « réflexions critiques ». Au début de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'abbé Batteux innove en proposant un tableau complet de ce qu'il appelle

---

<sup>22</sup> Madame de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Discours préliminaire*, Charpentier, 1860, p. 22-23.

<sup>23</sup> Abbé Batteux, *Avertissement des Principes de la littérature*, Desaint et Saillant, tome 2, 1764, p. VI.

« littérature ». Il classe. Il cherche à faire connaître « la source et le principe des beautés ». Il veut produire et diffuser un savoir, sans se contenter de formuler des jugements lapidaires. Lui-même ne compose pas d'épigrammes, de tragédies, ou de romans, et il n'est pas un censeur. Il est un professeur. On comprend que l'université française contemporaine le salue : il peut passer pour l'ancêtre de ses enseignants-chercheurs, aujourd'hui nombreux, et produisant ensemble des pages par millions.

L'abbé Batteux est une origine d'un mouvement qui lie, de manière doublement parasite, l'ensemble des textes que nous appelons littérature à la critique littéraire, qui est, elle-même, de plus en plus largement, liée à l'enseignement. La littérature serait composée des œuvres de langage susceptibles d'être commentées par des gens qui les classent, font leur histoire, tentent d'explicitier les raisons des sensations qu'elles procurent, déploient leurs possibilités de sens.

Ce dernier aspect, qui nous paraît constitutif, est récent. C'est la nouvelle critique, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, qui a montré comment le texte, dit littéraire, est incomplet, en suspension, pluriel, susceptible d'un moutonnement infini de commentaires, ce que les auteurs du Talmud et des protestants savaient quant à la Bible, mais que récusait un catholicisme condamnant les variations dans l'interprétation des textes sacrés et un positivisme convaincu de l'unicité nécessaire du sens. Pour Batteux, la vraie vie n'était pas herméneutique, comme elle l'est, par exemple pour Marc-Alain Ouaknin, auteur de *Lire aux éclats*, mais ce professeur n'en légitimait pas moins une entreprise de la critique : comprendre comment agit le texte littéraire. Penseur des Lumières, il essayait d'y voir clair dans les raisons des sensations. Il proposait une tâche infinie en faisant du texte littéraire un objet d'interrogation.

Les textes philosophiques, qui valent d'abord par l'enchaînement, la pertinence, et la force de leurs raisons, ne relèvent pas, pour lui, de la littérature. Si « l'étude des Lettres est plus profonde et plus philosophique qu'on ne le croit communément », si « la raison donnée de ce qui plaît ou qui déplaît dans un ouvrage de goût embrasse toute la métaphysique de l'esprit et du cœur humain », les textes de philosophie ne sont pas *a priori* des ouvrages de goût. Madame de Staël aura beau ramener la philosophie dans la littérature, l'Université des lettres en France, au XIX<sup>e</sup> siècle, puis au XX<sup>e</sup> siècle a suivi l'Abbé Batteux, accompagnant ainsi un double mouvement de séparation, déjà ancien, qui s'est accentué malgré Nietzsche, et qui interdit de mettre Hegel, Marx, ou Auguste Comte dans la catégorie littérature, tandis que l'on ne peut appeler philosophes Hugo, Hölderlin, ou Balzac, malgré les *Etudes philosophiques* du troisième, les conférences d'Heidegger sur le second, et les visions métaphysiques du premier.

Cette séparation entre littérature et philosophie s'est accompagnée d'une séparation avec l'histoire (et la géographie). Elle est manifeste dans les neuf enseignements de la Faculté des lettres de Paris telle qu'elle commence en 1808 : littérature grecque, éloquence latine, poésie latine, éloquence française, poésie française, philosophie, histoire de la philosophie, histoire ancienne et moderne, géographie ancienne. « Littérature », qui n'apparaît que pour la Grèce, rassemble l'éloquence et la poésie, et s'oppose à la philosophie, à l'histoire, ainsi qu'à la géographie.

L'abbé Batteux incluait l'histoire dans ce qu'il appelait littérature, mais avec de fortes nuances : selon lui, « quiconque fait un récit est comme placé entre la vérité et le mensonge. Il souhaite naturellement d'intéresser. Comme l'intérêt du récit dépend de la grandeur et de la singularité des choses, il est bien difficile à l'homme qui raconte, surtout quand il a l'imagination vive, qu'il n'y a pas contre lui de titres trop connus, et que l'événement qu'il a en main se prête jusqu'à un certain point, de s'attacher à la seule vérité, et de ne s'en écarter en rien. Il voit sa grâce écrite dans les yeux d'un auditeur, qui aime presque toujours mieux un vraisemblable touchant qu'une vérité sèche<sup>24</sup> ». L'historien, chargé d'écrire la vérité, est donc tenté d'être un poète. Il veut plaire. Il veut émouvoir. Aussi l'histoire, qui appartient à la littérature parce qu'elle produit avec art des récits, lui appartient encore par nécessaire désir de plaire. Elle crée parfois des sensations, comme toute la littérature qui cherche à produire des effets de goût, mais qui ne cherche pas à produire la vérité. Elle est entre « la vérité et le mensonge ». Position épistémologiquement douteuse.

On comprend que les historiens, jusqu'à nos jours, se soient distingués des littérateurs, qu'inversement Balzac, avide de participer à l'élaboration de la vérité et d'agir sur l'aventure humaine, se soit voulu « secrétaire de l'histoire », ou que Zola annonce, au début des *Rougon-Macquart*, chercher à suivre « le fil qui conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme ». Ce romancier ne prétend pas faire œuvre de goût, mais montrer un groupe humain « comme acteur d'une époque historique » et travailler à « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire<sup>25</sup> ».

Ces ambitions n'ont pas fait rêver les historiens. Ils voulaient bien lire Balzac ou Zola, mais pas les reconnaître comme collègues. Chercheurs de vérités positives, ils ne méprisaient pas l'art de bien écrire, mais ils ne prétendaient pas émouvoir par des scènes, un style, des effets d'art, et ils n'écoutaient pas, comme Hugo, « l'histoire aux portes de la légende<sup>26</sup> ». Ils ne composaient pas *La Légende des siècles*.

Au temps du premier âge industriel, l'histoire, voire la géographie, bordent ainsi la littérature du côté des représentations de l'aventure humaine. La philosophie la borde du côté de l'interrogation sur les fondements. Les philosophes, comme Auguste Comte, ou Marx, ne se présentent pas comme auteurs de poèmes, de romans, ou de pièces de théâtre. Ils produisent des analyses critiques en se mettant, selon l'expression de Malebranche, à « la recherche de la vérité ». Voltaire, historien, philosophe, auteur de tragédies, de poèmes, de contes, ou d'épigrammes, s'il eût vécu au XIX<sup>e</sup> siècle, aurait, bien avant Sartre, débordé de toutes parts. Il n'eût pu incarner « le dernier des écrivains heureux<sup>27</sup> », que Roland Barthes a vu en lui. C'est que la notion de littérature, en apparaissant, avait créé de nouvelles frontières.

Le XIX<sup>e</sup> siècle, pour elle, est un bon siècle : le mot est lancé, les livres se diffusent en grand nombre, les écrivains héritent d'une tradition, certains investissent de vastes

---

<sup>24</sup> Abbé Batteux, *Cours de Belles-Lettres ou Principes de la littérature*, Desaint et Saillant, Tome IV, 1753, p. 230.

<sup>25</sup> Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, Préface du 1<sup>er</sup> juillet 1871, Le Livre de poche, 1985, p. 15-16.

<sup>26</sup> Victor Hugo, *La Légende des siècles*, Préface, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1950, p. 5.

<sup>27</sup> Roland Barthes, *Le dernier des écrivains heureux*, dans *Essais critiques*, Éd. du Seuil, 1964.

domaines, religieux, philosophiques, se font « mages romantiques<sup>28</sup> », quasi prophètes, racontent l'histoire, décrivent le monde, analysent les esprits et les sociétés, tout en emportant les âmes. Parfois leurs obsèques sont nationales. La troisième République donne leurs noms à des rues. La presse les publie. Un lectorat plus divers qu'au siècle précédent les suit. Des milliers d'Emma Bovary lisent. Hugo et Zola s'introduisent dans des maisons modestes. Une armée d'instituteurs enseigne La Fontaine ou Lamartine. L'idée de littératures nationales avec chefs-d'œuvre, conflits et continuités, prend corps dans les divers États d'Europe. Des peuples veulent y retrouver leurs valeurs, et l'on ne doute pas qu'existent une littérature grecque, une littérature française, voire une littérature du Moyen Âge... La littérature paraît un universel humain, dès lors que l'humanité accède à la civilisation, dont l'accomplissement est l'Europe moderne. L'enseigner est donc nécessaire. Lamartine peut même proposer, de 1856 à 1859, au rythme d'un entretien par mois, un *Cours familial de littérature*. En 1894, Gustave Lanson, bientôt professeur à la Sorbonne, puis Directeur de l'École normale supérieure, publie une *Histoire de la littérature française*.

Présente aux programmes scolaires, célébrée, presque triomphante malgré ses débats, et grâce à eux, elle connaît cependant les premiers effets d'une séparation avec ce que nous nommons « sciences humaines ». Quand, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'École Normale Supérieure de Lyon appelle sa partie non scientifique, « Lettres et Sciences humaines », elle affiche, outre la notion de Lettres, qui ne vaut guère que pour l'Éducation Nationale, une coupure entre deux domaines que relie, face aux sciences dites « dures », une conjonction de coordination... Cette rupture et ce lien se sont élaborés, pendant plus d'un siècle, depuis une indistinction mobile. Ils donnent à la littérature une part de son prestige, mais ils manifestent aussi sa limite, quand les sciences humaines triomphent, et qu'elle se trouve quelque peu réduite au goût, parfois aux sensations, voire à la rumination de son essence.

Son divorce avec l'art oratoire, malgré quelques « revenez-y », la fonde également et la met en crise. Pour illustrer ce divorce, on cite le conseil de Verlaine : « Prends l'éloquence et tords lui le cou », qui ne valait que pour la poésie. On tend à y voir, malgré Verlaine qui n'identifiait pas la poésie à ce « reste » qu'est la littérature, l'acte conclusif d'une évolution, qui concerne toute la littérature. On veut que ce meurtre soit toujours recommencé, l'éloquence menaçant perpétuellement, et la littérature, dont la poésie serait la forme la plus noble, devant sans cesse assassiner la pose et le lieu commun, fuir la communication, travailler, selon Novarina, à « rendre le sol peu sûr<sup>29</sup> »... La solitude de l'œuvre, théorisée par Blanchot, depuis Mallarmé, s'opposerait aux règles apprises de la rhétorique, aux ornements calculés, à la parole rassembleuse autour d'un sens... Le vieux cri de Hugo – « Guerre à la rhétorique<sup>30</sup> » – serait plus que jamais d'actualité.

---

<sup>28</sup> Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Gallimard, 1988.

<sup>29</sup> Valère Novarina, *Travailler pour l'incertain : aller sur la mer ; passer sur une planche* dans *L'Infini*, numéro 19, Été, 1987, p. 207.

<sup>30</sup> Victor Hugo, *Réponse à un acte d'accusation*, *Œuvres poétiques II*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p.497.

Ce divorce n'allait pas de soi. D'abord, le continent des belles-lettres, aux siècles précédents, incluait l'éloquence. Fumaroli, dans tous ses travaux, a montré comment, pendant l'âge classique, les œuvres que nous appelons littéraires, se sont nourries de la sève de cet arbre immense enraciné dans la tradition gréco-romaine : le théâtre était peuplé de héros-orateurs, les poètes discouraient... Plus tard, la Révolution française a donné légitimité et efficacité politique nouvelles à l'éloquence. On a pu croire revenu le temps des démocraties antiques. Chateaubriand s'est rêvé orateur. Plus tard encore, Hugo, malgré son appel à la « guerre », ou Lamartine, se sont pressés à la tribune. Ruy Blas ou Gwynplaine de *L'Homme qui rit* prononcent d'admirables discours, et, à leur suite, Malraux, Sartre, Aragon ont aimé les grands auditoires. Mais, de Mallarmé à Proust, de Joyce à Kafka, de Flaubert à Beckett, de Nerval à Duras, d'Apollinaire à Ponge une part de la littérature – la plus « littéraire » peut-être – se crée loin des forums. Elle se propose à des lectures discrètes, presque secrètes, qui cherchent un ensauvagement, la jouissance, pas essentiellement le plaisir ou la conviction. Elle se veut écrit du silence pour un silence qui ne serait pas une relation à un absolu transcendant, mais à l'être-parole ici-bas naissant de « l'initiative cédée aux mots<sup>31</sup> ». Elle se donne volontiers sur la page comme « quelque chose noir<sup>32</sup> » où le lecteur peut s'essayer. Michon, Quignard, Gracq, ou Beckett participent ou ont participé, diversement, avec des œuvres très différentes, de cet effort au retrait pour l'accomplissement d'une présence. Ce n'est jamais, strictement, « de la musique avant toute chose », mais la leçon de Verlaine est passée, en poésie et dans les arts du verbe, si bien qu'« entrer en littérature » paraît signifier retrait de la communication et de « l'ordre du discours<sup>33</sup> ». De ce point de vue, la passion moderne pour le fragment, l'inachevé, le « tas de pierres<sup>34</sup> » de Hugo, les « papiers collés » de Perros, les « feuillets d'hypnos » de Char, les éclats d'un « désastre obscur » mallarméen signale ce divorce avec l'éloquence, qui fonde et met en crise ce que nous appelons littérature.

*La guerre du goût*<sup>35</sup> est un recueil d'articles de Sollers. En relançant ce mot « goût », apparemment désuet, sauf pour la mode, l'œnologie, ou la musique, le directeur de *L'Infini* relance une vieille idée : la littérature supposerait goût pour les mots, certains mots, leur placement, leurs chocs, l'aventure heureuse de la liberté dans la langue, et le plaisir. Ce goût n'irait pas de soi. Il s'éduquerait, et il convient d'attaquer pour le défendre. Il y aurait guerre de goût à goût, mais surtout du goût contre le non-goût, affirmation des vertus du goût contre le refus de lui accorder une valeur. Là où l'éloquence procède fréquemment d'une « langue de bois », certes ornée, mais de bois, la littérature se jouerait à l'immédiat bonheur, aux « frais et blêmes éclats », aux illuminations, au bout de la langue, sur la langue, dans la langue, en son extrémité et ses profondeurs comme un grand vin. Elle serait telle, quasi divine, car humaine.

---

<sup>31</sup> Voir Stéphane Mallarmé, *Crise de vers*, dans *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Poésie/Gallimard, 2001, p. 248.

<sup>32</sup> Voir Jacques Roubaut, *Quelque chose noir*, Gallimard, 1986.

<sup>33</sup> Voir Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Gallimard, 1971.

<sup>34</sup> Victor Hugo, *Tas de pierres – Plans et projets* dans *Océan*, Bouquins, Robert Laffont, 1989, p.483.

<sup>35</sup> Philippe Sollers, *La Guerre du goût*, Gallimard, 1994.



À cette « guerre du goût », on reconnaît l'abbé Batteux et le XVIII<sup>e</sup> siècle. On y sent aussi le fondement, judicieux, que cet ancien professeur donnait à la critique littéraire, dont on peut sans doute dire qu'elle parasite et invente, texte à texte, la littérature... « Autre chose est de sentir les beautés, autre chose d'en connaître la source et le principe ; l'un est ce qu'on appelle jouir, l'autre est ce que l'on nomme savoir ». Sentir les beautés est affaire de goût. Pas facile, car il faut avoir des yeux, des oreilles, une peau, un nez, une langue, et tout cela sensible, disponible, exercé, audacieux... L'homme des Lumières ne s'en contente pas. Il aspire à « connaître la source et le principe ». Il aime ce qu'Apollinaire nomme « belle clarté Chère raison<sup>36</sup> ». Il veut tenter de voir distinctement pourquoi le goût élit certains objets. Projet voué à l'échec et à la multiplication des analyses, aux délices de l'enfantement des raisons et à la cruauté des horizons. Projet paradoxal et ouvrant à l'infini. Batteux, comme Laplace - son presque contemporain - avait bel optimisme épistémologique, mais l'ambition qu'il formulait créait la critique, ou la recréait, en même temps qu'elle inventait la littérature comme partenaire s'autogénéralisant avec elle. Ce couple fonctionne. Il multiplie les travaux et les œuvres anciennes, modernes, voire à venir. Il prend parfois la forme de colloques qui font apparaître les écrivains les ayant fomentés... *Difficile est saturam non scribere*<sup>37</sup> disait Juvénal au début du second siècle de notre ère... « Difficile de ne pas écrire de satire ». Il faut se retenir pourtant, car le couple littérature/critique n'est pas un leurre, ni une sottise. Il est l'engendrement continu de merveilles et de déchets. La littérature est telle, humaine, pas trop humaine, humaine, donc, étymologiquement du moins, diabolique...

L'explication de texte est une de ses causes et de ses fins. Cet exercice scolaire, qui consiste à déplier un texte par un discours de manière à montrer son fonctionnement et ses beautés est un travail critique. Il vise à tenter d'y voir - et d'y faire voir - clair. L'abbé Batteux veillait à enseigner la littérature, donc à donner les moyens d'instruire quant au principe des sensations heureuses que produisent certains ouvrages de langage. Il préparait ainsi l'avènement de l'explication de texte, qui est devenue au XX<sup>e</sup> siècle, l'exercice par lequel la France enseigne la littérature, si bien qu'y toucher serait toucher à la littérature, crime affreux tant elle est une valeur, qui justifie l'explication de texte, qui la démontre...

Encore une fois, *difficile est saturam non scribere*, mais la retenue est judicieuse. L'explication de texte a ses vertus, malgré ses vices. Cardinale dans les concours non scientifiques de l'Éducation nationale, présente dans les programmes scolaires et universitaires, elle a fini par convaincre qu'est littéraire tout texte digne d'elle, si bien que le rêve implicite de tout auteur serait d'être expliqué, et que la littérature serait ce qui fait ou peut faire l'objet d'explications de texte... C'est ainsi que la récente mise au programme en terminale L d'un tome des *Mémoires* du général de Gaulle a conduit à se demander si l'on pouvait faire des explications de texte avec ce livre<sup>38</sup>. Plus

---

<sup>36</sup> Guillaume Apollinaire, *À La Santé*, dans *Alcools*, Poésie/Gallimard, 2011, p. 131.

<sup>37</sup> Juvénal, *Satires*, I, 30.

<sup>38</sup> Le troisième tome des *Mémoires de Guerre* du général de Gaulle – *Le Salut* – fut au programme des classes de Terminales L pendant les années scolaires 2010-2011 et 2011-2012. Dès qu'il fut connu, ce programme a suscité un débat. Le numéro 661 des

radicalement, l'évidente difficulté que présentent, pour pratiquer cet exercice, les productions des poètes sonores, les chansons, une bonne part de la production théâtrale contemporaine, suffisent pour les écarter du champ de la littérature, du moins de celle qui s'enseigne, ce qui serait – selon Barthes – la littérature... On ne sait trop que dire des écritures ravagées d'Henri Michaux, des textes des tables tournantes de Hugo, de nombreuses pages de Rabelais, des poèmes « en langue inconnue<sup>39</sup> » de Papillon de Lasphrise, ou des performances de Serge Pey et de Julien Blaine. Littérature, pas littérature ? Impossibilité patente d'en faire des explications de texte, en tout cas. Pas au programme. La littérature est classique. Elle produit les explications de texte qui la produisent...

On raconte dans des khâgnes qu'un très grand écrivain, - on nomme parfois Péguy – à l'oral d'explication de texte de l'ENS Ulm se serait contenté de lire. Bouleversé et convaincu par cette lecture, le jury aurait mis « vingt ». Cette anecdote, dont la vérité est douteuse, témoigne d'une croyance en l'éminence paradoxale de l'explication de texte, qui trouverait sa démonstration, presque son apothéose, dans sa disparition élocutoire. En se taisant, le grand écrivain aurait prouvé la vanité et la nécessité de l'explication de texte. Sans elle, son silence n'aurait rien dit. Avec elle, il exhibe paradoxalement sa vertu et, comme il est signé d'un grand écrivain, dont la postérité enseigne l'œuvre, il montre la nature transcendante de la littérature, et sa condition : le silence. En pareille affaire, la vérité de l'anecdote importe peu : le mythe littéraire s'autogénère. L'explication de texte, niée par le grand écrivain qui l'accomplit en l'abolissant, est ce dont les khâgnes ont besoin : la garantie paradoxale, voire perverse, de la littérature.

Un grand écrivain aurait à rencontrer et transcender l'explication de texte. Les lecteurs reconnaîtraient comme excellemment littéraires des œuvres dont les parties, les unes après les autres, s'y prêteraient. Aucune explication de texte n'épuiserait ce qu'elle explique et constitue comme explicable, donc littéraire, parce qu'elle l'explique. Hommage d'une technique à une transcendante produite, l'explication de texte atteindrait sa perfection au constat silencieux de sa propre imperfection.

Certains écrivains du XX<sup>e</sup> siècle paraissent être ses élus. Ponge la sert merveilleusement. Ses *Pièces*, par leur taille, leur subtilité, le plaisir qu'on trouve à déployer leurs effets, semblent composées pour elle. Toutes les pages de Proust, ou de Sarraute, les poèmes de Bonnefoy, les *Vies minuscules* de Michon, le théâtre de Beckett, ou encore, jusqu'au paradoxe, *Les Mots* de Sartre lui fournissent abondante matière et se substituent heureusement aux textes de Montaigne, La Fontaine, La Bruyère, Voltaire ou Baudelaire... On pourrait dire, en se sachant excessif, que l'essentiel des productions de

---

*Temps modernes* (novembre-décembre 2010), sous la direction de Jean-Louis Jeannelle lui fut largement consacré. Il a pour titre : *De Gaulle, la France et la Littérature*. On peut lire, pour compléter, le compte rendu d'une séance du site *Transitions*, dirigée par Hélène Merlin-Kajman, en date du 28 novembre 2011.

<sup>39</sup> Voir « Sonnet en langue inconnue », in *Soleil du soleil*, Poésie/Gallimard, Poésie/Gallimard, 1999, p.263.

la NRF, dont Gide attendait, dès 1911, un « extraordinaire assainissement de la littérature<sup>40</sup> », sont des œuvres éligibles pour l'explication de texte. La plupart des auteurs de la collection « blanche » chez Gallimard poursuivent aujourd'hui cette tradition. Qu'on les aime ou pas, on les situe assez commodément dans les débats littéraires quant à ce que peut et doit être un texte. On peut les référer au Nouveau Roman, au Surréalisme, à Proust, à Valéry, au Romantisme, à la *Défense et illustration de la langue française*, aux éditions de Minuit, à P. O. L., aux grands auteurs de littérature étrangère, et ceci presque ligne à ligne, mot à mot, dans le corps des phrases. Ces pages entre lesquelles on peut établir des hiérarchies, des oppositions, des filiations, sont comme attendues sur la table d'explication.

Francis Marmande a expliqué devant des publics quelques articles de *Sud-Ouest*. Ces performances amusent. Julos Beaucarne, dans un disque<sup>41</sup> et sur des scènes, a métamorphosé burlesquement une explication du *Lac* de Lamartine. Ces petits succès exploitent, en les contredisant, les effets d'une pratique scolaire devenue constitutive, en France, de ce que nous appelons littérature. Ils sont, presque paradoxalement, une menue preuve de sa puissance.

Héritées d'une longue tradition des commentaires bibliques et païens, précisées progressivement entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, et ressassées avec plus moins de brio dans les rapports des concours et examens de l'Éducation nationale, ses modalités ne conviennent guère à beaucoup de productions langagières, qui n'ont pas pour finalité principale la communication, qui ne sont pas absolument des textes, et qui font travailler les diverses propriétés de la langue, ou des langues, qu'elles emploient. Qu'on aille chez Rabelais, chez Béroalde de Verville, du côté des *Calligrammes* d'Apollinaire, des mots croisés de Perec, des poèmes sonores de Bernard Heidsieck, des écritures de Ben, des travaux de Sophie Calle, voire du théâtre contemporain, de la bande dessinée, ou de la chanson, on se trouve en difficulté pour affirmer, « voilà de la littérature », mais également pour trouver quelque autre mot, qui n'aurait pas l'extrême généralité d'« art », voire de « poésie », et qui permettrait de formuler le sentiment que cet ensemble est bien une chose, que cette chose peut avoir de la valeur, tout autant, sans doute que la littérature, dont elle est, dont elle n'est pas, qu'elle refuse, qu'elle montre, qu'elle deviendrait éventuellement.

Assez fréquemment, parlant avec des poètes, dans des festivals de poésie, ou avec des hommes de théâtre, ou divers créateurs utilisant puissamment le langage, j'ai entendu des phrases comme : « la littérature, on s'en fout ; nous on n'est pas dans la littérature ; la poésie, c'est contre la littérature. D'ailleurs, ce n'est pas notre affaire ; on fait autre chose ; on n'est pas à l'école »... Je me trouvais plus ou moins renvoyé, souvent amicalement, du côté de mes chères études. Parfois, on louait mon ouverture. Quoique prof - et prof de littérature - je m'intéressais à la « perf », ou à la BD.

Étrange époque pour le mot « littérature ». Ancien, pas antique, moderne, peut-être pas postmoderne, en voie de naufrage, comme un iceberg dérivant avec ses pingouins, ou

---

<sup>40</sup> Lettre du 22 février 1911 à Claudel.

<sup>41</sup> Dans le disque *Le Front de libération des arbres fruitiers*, 1974.

un Titanic. Peut-être vaut-il mieux l'oublier avec ce qu'il transporte, ou s'en souvenir comme d'un défunt, lui porter des fleurs, des discours... L'incertitude a même gagné l'école, qui oscille entre un retour aux « humanités », défendues par mainte association de professeurs de langues anciennes, la volonté de « sauver les lettres », et un désir d'éclater en diverses spécialisations les enseignements concernant les arts du langage. « Littérature » est mot d'un autre âge, d'autres âges, à oublier, oublié, dans la prolifération de ses manifestations d'agonie, dont ce livre, parmi d'autres, serait un exemple.

Cette chose – la littérature - a pu être pensée et enseignée comme une mémoire. Elle l'est toujours. Elle commémore et on la commémore, mais, ces derniers temps, alors que se multiplient les mémoires vives, les lieux de mémoire, voire les « maisons des mémoires », elle semble, pour bien des gens, en voie d'être oubliée.

Un livre moderne dont on se souvient s'intitule *Je me souviens*. Georges Perec y présente 480 énoncés. Voici le premier : « Je me souviens que Reda Caire est passé en attraction au cinéma de la porte Saint-Cloud ». Voici l'avant-dernier, juste avant un ultime « Je me souviens » sans objet nommé : « Je me souviens du Capitaine Courageux sur le Flying Enterprise ». Les souvenirs encadrant le livre sont de cinéma et d'actualité, pas de littérature. À l'intérieur, parmi le « tac-tac », le « Ploum ploum tra la la », la Baie des Cochons et l'abbé Pierre, la littérature et l'école qui l'enseigne sont rares. On a affaire à des « choses communes » s'échelonnant entre la 10<sup>e</sup> année et la 25<sup>e</sup> année de l'auteur. On en remarque d'autant plus le souvenir 262 : « Je me souviens que Julien Gracq était professeur au lycée Claude Bernard », ou, dans le souvenir 194, « Racine boit l'eau de la Fontaine Molière ». Pour le reste, la littérature, telle qu'on l'enseigne, est disséminée dans une galaxie de souvenirs. Malgré six entrées « littérature contemporaine » à l'index, elle n'est pas la mémoire majeure.

Oubli ? Rappel ? L'un et l'autre. Oubli est mot à large spectre : on n'oublie pas toujours la même chose, mais surtout l'oubli n'est pas toujours la même chose. On peut oublier un livre chez un ami. On peut oublier une tradition. On peut oublier des hommes, une région, une industrie, les laisser disparaître de notre champ de conscience, donc d'action, les laisser se décomposer pour nous en tant que choses, les abandonner au n'importe quoi. La littérature cessant d'être une chose redeviendrait n'importe quoi, cela malgré les institutions, les voix autorisées, les livres, dont le mien, qui s'obstineraient à afficher son nom.

Une suite pour clavecin de Jean-Philippe Rameau s'appelle *Le rappel des oiseaux*. Faut-il rappeler la littérature ? La question se pose, me semble-t-il, spécifiquement en France, vieux pays recru de littérature, et quand tout devient, comme le Nautilus de Jules Verne, *mobilis in mobile*. Elle invite à songer que cette chose est une affaire d'école, qu'elle est une affaire d'individus, qu'elle est une affaire de diffusions, qu'elle est un signe, un effet, un moment, un lieu d'une considérable crise des définitions. Elle est à la fois affaire sociale, avec des institutions, des techniques, des modes d'échange, et affaire spirituelle, dans le grand atelier des subjectivités qui caractérise notre époque. Faut-il la rappeler, comme une Eurydice, ou passer outre ? La quittons-nous ? Nous quitte-t-elle ?

Métaphores, métaphores... Il s'agit de constater, de s'étonner, de rire, surtout de soi, et peut-être de redire avec Verlaine : « Souvenir, souvenir, que me veux-tu<sup>42</sup> » ?

---

<sup>42</sup> Paul Verlaine, *Nevermore*, dans *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 61.

## La littérature : une affaire scolaire ?

« L'on ne doit pas mépriser le langage<sup>43</sup> ».

Quatre ensembles de convictions, actuellement en crises, amènent l'institution scolaire française à produire et à maintenir la littérature : il faut hiérarchiser, il faut conserver, il faut se dégager, il faut favoriser la diversité des sujets humains.

### *Hiérarchiser*

L'Inspection générale des lettres aime « les grands textes ». Beaucoup de professeurs partagent son point de vue : il existe de « grands textes », il faut les étudier, les commenter, y revenir. Ces « grands textes » seuls importent. L'Inspection générale

---

<sup>43</sup> René Bary, *Les secrets de notre langue, II*, chez Pierre Le Petit, 1665, p. 1.

s'accorde ainsi avec Kundera qui, dans *l'Art du roman*, commente un très petit lot de romans. Ceux-là seuls valent : pour l'histoire du genre, *Don Quichotte* serait déterminant, mais pas *Les Misérables*, ou *Le Docteur Jivago*, et certainement pas *La Barcarolle aux jonquilles*<sup>44</sup>, qui ne méritent pas études et relectures. On comprend que l'auteur de *La Plaisanterie* convienne à l'institution scolaire, tout comme Gracq qui, dans ses réflexions critiques, paraît n'avoir lu que Stendhal, Balzac, Flaubert, Proust, Gide... Quant à Malraux, dans *L'Homme précaire et la littérature*, en ne citant que de fameux chefs-d'œuvre, il se montre l'héritier et l'apôtre exalté d'une tradition scolaire, qui se représente aux noms de rues, de boulevards, de places, de collèges, de lycées, aux programmes de l'Agrégation et du Capes de lettres. Ces « grands textes » font un paysage qu'on se transmet. Des cimes s'y contemplant par delà des sommets secondaires, des vallonnements. Des professeurs s'indignent quand une œuvre jugée loin du « grand » se trouve hissée, par ce qu'ils jugent laxisme ou complot d'éditeur, au programme d'un grand concours, où seuls doivent briller « les grands textes », sans lesquels point de littérature.

Hiérarchiser les valeurs de textes très différents ne va pas de soi. Comment s'entendre pour classer leur multitude qu'amènent les siècles et l'activité, toujours recommencée, des gens de plume et de clavier ? Composer une anthologie n'est pas petite affaire, quand on ne la veut pas d'humeur, mais constituante. La littérature ne saurait être le dictionnaire amoureux de tel ou tel. Pour éviter les crises, les cris, les critiques, quasi les crimes, pour créer un sol stable, il faut consensus, donc politique... Or il paraît hasardeux de classer le dépotoir grouillant de textes qu'on voudrait appeler littérature. Les joailliers, quand ils évaluent les pièces qu'ils mettent en circulation, ont l'avantage de connaître le prix des matériaux qui les composent et le travail qu'elles ont exigé. Les amateurs de peinture ancienne savent à peu près ce qu'est un tableau, son genre, et ils comparent assez aisément les degrés de perfection technique. La définition de la littérature est flottante, les hiérarchies toujours discutables, et son art ne s'apprend pas trait à trait dans des ateliers ou des conservatoires. On ne s'entend guère. Un professeur de Khâgne, dans une réunion, peut affirmer que « Beckett, c'est nul », un de ses collègues proclamer que Montaigne est « le meilleur de tous », ou Sollers écrire dans *Le Magazine littéraire* que Saint-Simon est « de loin le plus grand écrivain français<sup>45</sup> »... Qui croire ? Comment croire ? Je m'étonne qu'un manuel de littérature pour les lycées finisse sur un poème de Bobin, mais il y a des bobinophiles estimables. Je n'ai jamais cru à la poésie de Noël ou à la prose de Quignard, mais j'ai vu des assemblées intelligentes jouir à leur écoute. Je préfère La Fontaine à La Bruyère, ou Sollers à Michon, mais mon goût heureusement n'est pas partout partagé.

Sur qui s'appuyer en littérature pour hiérarchiser justement ? Pas sur le lectorat immédiat, très changeant. Pas sur les académiciens, trop immortels. Pas sur les experts, doctes, pédants ou universitaires : leur aveuglement est régulier. Pas sur les journalistes, les écrivains, les autres artistes : erreurs innombrables, luttes d'écoles, intrigues, effets parfois fumeux du génie... Reste l'Inspection générale des Lettres, mais la rencontrer

---

<sup>44</sup> Suzanne Clause, *La Barcarolle aux jonquilles*, Éd. Du Dauphin, 1956.

<sup>45</sup> *Le Magazine littéraire*, janvier 2012.

décourage. Quant aux associations de professeurs de français, un de leurs présidents actuels affirme que Hugo fut poète « parce que et en tant que latiniste<sup>46</sup> »... Diable ! Mieux vaut ne pas espérer trouver, au pays de littérature, une incontestable agence d'évaluation. Si ce pays en juges foisonne, quand il s'agit de bien juger, on n'y rencontre plus personne.

Pas de littérature pourtant sans système constructif de valeurs esthétiques et éthiques. Or, l'époque tend plutôt, en ces domaines, à l'incertitude, à la relativité généralisée, à l'indifférencié, si bien que Régis Debray a composé, contre elle, « l'éloge des frontières<sup>47</sup> »... La littérature exige des frontières et des hiérarchies. Là s'expose un arbitraire, qu'il faut imposer pour qu'il soit efficace, avec grâce parfois, mais toujours avec méthode, conviction, et, peut-être, rire intérieur. Équilibre délicat, mobile, toujours critique, entre comédie et conviction. Il s'agit d'être pratiquant, peu croyant. C'est lourd et léger, absurde et plein de sens, injustifiable, toujours justifié, toujours à justifier.

On comprend que la matière « français » soit en difficultés dans les classes : à quoi ça sert ? Pourquoi ? Faut-il vraiment étudier *La Princesse de Clèves*, Stendhal, ou Racine ? Pourquoi pas François Bégau, Sophie Calle, Madonna, les contes africains, le rap, Sade, Babar ? Les instances récentes de légitimation – la télévision, Facebook, la blogosphère, voire les festivals culturels – ne disent quasiment rien des hiérarchies dont parle l'école, et qui fondent la littérature. Même les bibliothèques, souvent remplacées par des médiathèques, n'en portent plus les représentations : la Médiathèque de Toulouse est une vaste construction, avec des étages, dont l'intérieur est une succession neutre de grandes surfaces. La zone littérature, bien moins fréquentée que les zones multimédias, ou BD, ne bénéficie d'aucune mise en scène particulière. Les livres y sont rangés par ordre alphabétique d'auteurs, et par pays, parfois par genres, sur des étagères pareilles à celles qui accueillent les livres de développement personnel, de paléontologie, d'informatique, d'histoire des arts, de cuisine, de voyage, l'ensemble constituant une continuité classée, mais non hiérarchisée. La littérature, pourtant, ne va pas sans lettres de noblesse, que l'école républicaine lui fournit, ou lui fournissait. Elle est construite par des constructions traditionnelles de valeurs. Elle est un effet d'autorités. L'enseigner éduque à l'acceptation, et, du coup, à la révolte, car ces autorités sont douteuses. Cet exercice excitant entre révolte et soumission est l'enjeu, que l'on peut juger démocratique, des cours de français, quand ils ne sont pas seulement des cours de langue française.

La littérature apparaît comme une discipline nécessaire pour faire société avec des sujets vivant au mieux leur subjectivité. Comme il n'est pas possible d'établir en raison ou sur une autorité indiscutable, les hiérarchies qui la forment, on emploie la tradition, critiquable, mais solide : le renouvellement durable du désir de lire et une puissante stratification de commentaires assurent ensemble une impressionnante stabilité. Tant de gens depuis 1678 ont dit les mérites de *Phèdre*, l'ont lue diversement, se sont dits émus à sa lecture ou à sa représentation, que l'on peut admettre qu'il faut les imiter. Les

---

<sup>46</sup> À lire sur le site : « Association le latin dans les littératures européennes », article : *Romain Vignest : Hugo, latiniste et poète.*

<sup>47</sup> Régis Debray, *Éloge des frontières*, Gallimard, 2010.



« petits classiques » proposent régulièrement, avec un texte à étudier, une préface, des notes savantes, et un ensemble de jugements, qui démontrent l'existence d'une tradition critique, et invitent à les discuter, les nuancer, les conforter, ou les contredire, à renforcer encore, par multiplication des discours, la légitimité de l'œuvre présentée, de la littérature, voire de la société. Il s'agit donc d'imiter, d'imiter encore et encore, sans esclavage, non les textes littéraires, mais la mise en scène normative que l'on en fait depuis longtemps. C'est là travail de conservateur.

### *Conserver*

La littérature, tout comme les Muses, est « fille de Mémoire ». L'école est son musée actif. Sans elle, trouverait-on aisément les « petits classiques », les anthologies, les introductions à Balzac, Flaubert ou La Fontaine ? Il est peu sûr que plusieurs éditeurs se risqueraient à publier, en livre de poche, et à diffuser jusque dans des hypermarchés, les *Poésies* de Ronsard, ou *La Princesse se Clèves*. Sans l'école, le « turn over » des livres, déjà rapide et général, s'imposerait probablement.

La conservation scolaire sert les écrivains : beaucoup rêvent d'être étudiés, vraiment lus, examinés, commentés, rapprochés des plus grands, et dotés d'une immortalité sensible. L'école est une durable machine à lire. Cet opérateur d'immortalité justifie et favorise le travail littéraire : puisque l'on ne croit plus guère désormais à la stabilité historique des regards humains, ou à l'évidence d'un regard divin, l'école, qui conserve et forme, paraît presque seule à préparer, contre l'instantanéisme, ce viatique des écrivains : l'avenir de la mémoire.

Elle en constitue aussi le présent. Presque tous les écrivains sont passés par des classes. Racine s'est formé aux Petites Écoles de Port-Royal. Sartre ou Senghor ont connu l'École Normale Supérieure, les classes de khâgne, les « humanités ». Le lycée Malherbe de Caen a formé Ponge. Hugo ne fut pas « poète parce que latiniste », mais cet ennemi déclaré du thème reçut un solide enseignement classique. C'est largement par l'école, contre elle, en ses marges, que commence la mémoire littéraire de bien des écrivains. Elle leur donne une culture commune, qui les aide à travailler ensemble, à se répondre, à se confronter. Il n'est pas neutre que plusieurs poètes de la Pléiade soient passés par le même collège de Coqueret, ou que les écrivains de la NRF aient reçu à peu près le même enseignement, ou que Proust s'amuse dans *L'Ombre des jeunes filles en fleurs* avec le sujet de devoir de Certificat d'études qu'on a pu donner à Gilberte : « Sophocle écrit des Enfers à Racine pour le consoler de l'insuccès d'*Athalie* ». Pour le meilleur et pour le pire, l'école forme une mémoire matricielle qui aide à penser l'acte d'écrire comme relevant de cette institution de mémoire : la littérature.

Une culture commune est proposée, imposée, qui permet des allusions, des variations, des labyrinthes... Joyce, auteur d'*Ulysse*, sait que l'institution scolaire a enseigné Homère. Quignard, qui fut au programme du Bac, compose *Tous les matins du monde* en supposant qu'un assez large public a appris ce que sont les jansénistes. Mieux vaut avoir rencontré Bérénice en classe pour entendre entièrement sonner la première phrase

d'*Aurélien*<sup>48</sup>... La littérature est un parasite généreux. Elle se nourrit, pour inventer, de la mémoire que produisent les programmes et les enseignants, qui voient volontiers en elle un « dégage ment rêvé<sup>49</sup> ».

### *Dégager*

La littérature, pour l'école, serait d'abord une succession de chefs-d'œuvre, produits par des auteurs désintéressés, qui n'ont pas cherché à faire carrière. Ils auraient reçu une vocation. Ils auraient certes des corps sensibles à quelques maîtresses, amants, alcools et fleurs du mal, car il faut ce qu'il faut, mais ils seraient régulièrement « princes des nuées », ou des ténèbres, jamais installés avec une machine à écrire, des plumes ou des stylos, un libraire, ou un éditeur, au plat pays qui est le nôtre.

Les historiens du livre, et les manuels, et beaucoup d'enseignants, mettent en péril cette conception. Les sociologues de la littérature, comme Lahire, Viala, ou leur inspirateur Bourdieu, ne cessent de montrer l'importance et les effets de ce qu'ils appellent « champ littéraire ». Étudier la carrière des écrivains, insister sur le prix des livres, sur la qualité de leur papier n'est plus tabou à l'Université, ou dans les classes, même si la religion du texte, qui serait presque « chu d'un désastre obscur », demeure vivace. Cette flambée matérialiste, où se distingue le GRIHL<sup>50</sup>, judicieusement nommé, carbonise peu à peu l'idée pure de littérature, que l'école a beaucoup enseignée, et contre laquelle l'engagement sartrien ne fut guère efficace, parce que Sartre insistait peu sur les conditions matérielles de la production des textes dits littéraires, et parce qu'un public et des écrivains aiment toujours, avec l'école, les délectations éthérées. Goût respectable et justifiable : l'école construit, à l'écart des lieux voués aux projets pratiques, un espace, ni scientifique, ni religieux, où développer l'activité de l'esprit. Elle le sépare des zones triviales où les marchandises se produisent, circulent et s'accumulent. Elle le sépare aussi, plus curieusement, de l'activité des autres arts, toujours suspects en France d'échapper à l'orthographe ou à la syntaxe, de se dérober à l'autorité de l'État, parce qu'ils ne déploient pas le corps unifiant et mesurable de la langue française, et de se montrer quelque peu complaisants avec les troubles délectations du sensible. Elle a ainsi maintenu, contre le commerce et la matière, tout en se défiant des enseignements dits artistiques, un certain « sacre de l'écrivain ». Cette espèce de religion sans religion, cette science sans l'abstraction, cet art sans les risques incontrôlables des formes sensibles et sans perte d'identité nationale, ce « dégage ment rêvé » est, pour la République française, la littérature.

Montaigne, sans l'avoir voulu, fournit un bon modèle. Voilà un homme mêlé du monde, qui finit par se vouer à lire et à écrire dans sa « librairie ». Belle image. Nourri de culture antique, cet aristocrate a pratiqué plus haute ambition que la recherche d'argent, de gloire, et de chairs. Sa tour pleine de livres, dont les poutres portent des phrases

---

<sup>48</sup> « La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide », Louis Aragon, *Aurélien*.

<sup>49</sup> Arthur Rimbaud, *Génie, Les Illuminations*.

<sup>50</sup> Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur l'Histoire du Littéraire.

bibliques et philosophiques, est un haut lieu de dégagement. D'elle, il pouvait contempler un paysage cultivé, tout en se tenant à l'écart des luttes religieuses dont il n'ignorait rien, et sans s'interdire d'y agir. Quoi de mieux ? Avec cette image d'anthologie, passablement mythique, quand on lui ajoute Rimbaud « aux semelles de vent », le sublime Saint-John Perse et quelques méditations de Blanchot, on obtient un signalement de l'artiste en solitaire, qui engage à dégager, à s'espérer hors du trivial, tout en n'étant pas tenu à quelque église. Belle élévation laïque ! Rien de plus admirable alors que le clocher de Combray, tel que « les cris des oiseaux qui tournaient autour de lui semblaient accroître son silence, élaner encore sa flèche et lui donner quelque chose d'ineffable<sup>51</sup> ».

Les écrivains combattent les effets séducteurs et réducteurs de cette image. Proust lui-même montre combien l'église de Combray est intriquée dans le village, parmi les commerces et les cailloux d'ici-bas. Quelques pages après cette évocation, il indique que si les asperges, en leur pointe, ont des « irisations qui ne sont pas de la terre », elles ont le pied « souillé du sol », et produisent des effets gastriques qui changent un « pot de chambre en un vase de parfums<sup>52</sup> ». Pas d'élévation sans matière. Pas d'esprit sans incarnation. Le dégagement n'est pas tout l'art littéraire. Céline, quand il fait débarquer Bardamu à New York, l'expédie vite dans les toilettes publiques, « sous la ville debout<sup>53</sup> », où il constate qu'on ne voit bien la vérité que d'en bas : « Autant là-haut sur le trottoir ils se tenaient bien les hommes et strictement, tristement même, autant la perspective d'avoir à se vider les tripes en compagnie tumultueuse paraissait les libérer et les réjouir intimement<sup>54</sup> ». La littérature, quand elle se veut effort de connaissance, engage à la rencontre des pourritures terrestres. Pas d'illusion : l'élan lyrique exige des racines boueuses. On n'écrit bien qu'avec des mains sachant être sales.

L'école a cependant du goût pour les anges. Elle aime « le ciel par-dessus le toit ». La littérature, et parfois les arts, sont pour elle, des moyens pour vivre plus hautement, par delà les lois du marché. Je me souviens de l'étonnement, et de la déception de mes étudiants qui entendirent un soir, après un récital de poésie, les poètes parler argent, discuter de la répartition des subventions. Quelques illusions furent perdues. Leçon ! Leçon que je veillais à ne pas transformer en justification d'un cynisme.

### *Favoriser la diversité des sujets humains*

L'école de la république française promeut la diversité. Elle n'est pas totalitaire. L'enseignement de la littérature, d'abord française, et l'importance qu'on lui accorde, sont censés favoriser cette heureuse diversité.

---

<sup>51</sup> Proust, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, Folio, 1987-88, p. 64.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>53</sup> Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, Folio, 2008, p.184.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 195.

En Europe, dit-on, seule la France disposerait d'un ensemble varié de très grands écrivains. Elle aurait presque autant de génies littéraires que de fromages.

Ce lieu commun est une vanité française : l'Angleterre ne s'identifie pas au seul Shakespeare, ou l'Espagne au seul Cervantès ; la littérature suisse est multiple ; on ne saurait réduire l'ancienne Tchécoslovaquie à Kundera... La France n'a pas le monopole de la diversité littéraire, mais le ressassement de cette vanité témoigne d'une volonté collective d'aimer la diversité et d'en trouver une image, une raison, un effet dans la littérature.

En écrire et en lire, pour la modernité qui s'ouvre à la Renaissance, c'est écrire et lire depuis son corps. Montaigne se fût « très volontiers peint tout entier et tout nu<sup>55</sup> », si la chose eût été possible. Avec les *Essais*, il entreprend un portrait de l'homme singulier qu'il est et porte, singulièrement, comme tout homme, « la forme entière de l'humaine condition ». Il est un homme, qui vaut, selon les derniers mots des *Mots* de Sartre, tous les hommes « et que vaut n'importe qui ». Dès son *Avis* liminaire, il annonce écrire pour un lecteur qu'il tutoie, pas pour un public. Il se distingue ainsi de Rabelais qui adresse son *Gargantua* aux multiples lecteurs, « très illustres buveurs et vérolés très précieux ». Il ne se juche pas sur des tréteaux, ou une chaire, vers une foule, mais il se situe d'homme à homme, dans une conversation privée. Son lecteur est un certain homme ou une certaine femme, qui peut avoir une « main blanche<sup>56</sup> », comme la destinataire du *Père Goriot*. Marie de Gournay, qui publia les *Essais* après la mort de leur auteur, qu'elle vint rencontrer en 1588 à Paris, fut peut-être une incarnation rêvée de ce lecteur. Dans son propre « avis sur les *Essais* » qu'elle place en tête de son édition, cette jeune femme s'adresse au « Lecteur », comme « fille d'alliance » de Montaigne, en son nom propre : « Pour cette heure, je ne te donnerai rien que mes oreilles, afin d'ouïr quel sera ton avis sur ce livre. Que t'en semble donc, Lecteur<sup>57</sup> » ? La conversation entre Montaigne et son lecteur se redouble ici par une conversation entre la « fille d'alliance » et son propre lecteur, qui est aussi lecteur de Montaigne. Marie se présente comme un corps discret, sensible, disponible avec ses « oreilles » pour la rencontre avec d'autres individus, à propos du livre.

Écriture et lecture, en cette affaire, ont partie liée pour l'invention et la reconnaissance d'une position de sujet, effet d'un corps complexe, commun et particulier, dont les « oreilles » de Marie de Gournay sont une image. En littérature, lecteurs et auteurs ne représentent pas des catégories sexuelles, politiques, religieuses, nationales, sociales, ou autres. Michel de Montaigne est Michel de Montaigne. Marie de Gournay est Marie de Gournay. Je suis ce que je suis, lisant, écrivant, avec tous mes cheveux, mes oreilles, et mes rêves. La littérature est une auberge pour le divers humain. L'école républicaine y voit un lieu essentiel à la fabrique de citoyens, voire, toujours davantage, d'individus, ou

---

<sup>55</sup> Montaigne, *Au Lecteur, Essais*, dans *Œuvres Complètes*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1962, p. 9.

<sup>56</sup> Balzac, *Le Père Goriot*, dans *La Comédie humaine, III*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1976, p. 50.

<sup>57</sup> Marie de Gournay, *Advis sur les Essais*, dans *Essais de Michel de Montaigne*, Gueffier, 1611.

même désormais de sujets, dans une démocratie où personne ne renoncerait à sa nature.

Est-elle absolument sincère ? On peut en douter. Son objectif est aussi de rendre socialisable, donc conforme aux programmes, particulièrement en ces temps d'éclatements des positions subjectives. Une de mes anciennes professeuses de français m'avait averti : « si tu veux écrire, ne fais pas d'études littéraires ». Paradoxe : il faudrait sortir du champ de la littérature enseignée pour devenir écrivain. Mademoiselle Mourre poussait l'attention à mes désirs au point de m'avertir contre les cours de littérature. Elle percevait combien la routine des admirations et des analyses critiques menace les éventuels bateaux ivres. Cette remarquable enseignante m'invitait à surprendre en moi, comme Marivaux<sup>58</sup>, les pensées que le hasard me ferait. Mais pas d'études littéraires, de grâce !

### *Contradictions d'école*

Des contradictions apparaissent entre les grands objectifs qui sous-tendent l'enseignement et presque l'invention de la littérature : la conservation, la hiérarchisation ne s'accordent pas aisément avec la volonté de dégager ; surtout, le travail de subjectivation contrevient à la normalisation, par exemple de la langue, ou plus largement des valeurs, qu'enseigne l'école, et que peut véhiculer une pratique de la littérature au service des cours de grammaire ou de morale. Il m'est ainsi arrivé d'avoir dû poser, voici une quinzaine d'années, aux CAPES de Lettres modernes, après une explication de texte, une « question citoyenne ». Actuellement, à l'Agrégation de Lettres modernes, « l'explication hors programme » débouche sur une épreuve qui s'intitule « agir en fonctionnaire de l'État et de façon éthique et responsable ». On quitte alors les délices, vices, supplices et frissons des *Fleurs du mal* ou de Saint-Simon pour le discours de la responsabilité. Etrange grimace...

Les tensions entre les divers objectifs qui sous-tendent l'enseignement de la littérature deviennent des béances. On n'est plus sûr de ce qu'on fait avec elle, ni de ce qu'elle peut être. La situation de son étude est plutôt chaotique : exaltation des objectifs, mais réduction régulière du nombre des bacheliers littéraires, érosion de la présence de la littérature dans les universités des lettres, chaos épistémologique de la critique, tentative de sauvetage des classes préparatoires littéraires par incitation des étudiants à entrer dans des écoles de management...

La littérature, en France, est liée - sans doute trop - à l'école. Peut-être faut-il oublier cette instituante institution pour la goûter et l'inventer. Peut-être faut-il aussi oublier la

---

<sup>58</sup> « Je ne sais point créer, je sais seulement surprendre en moi les pensées que le hasard me fait ». Marivaux, *le Spectateur français*, in *Journaux et œuvres diverses*, Classiques Garnier, 1969, p. 114.

littérature pour renouveler l'enseignement des arts de la parole, qui débordent et contestent ce qu'on appelle littérature.

Récemment, à France Culture, une voix annonçait un salon et un festival, où seraient présentés de la science-fiction, du fantastique, du polar, de la BD, quelques autres catégories encore, et aussi de la « littérature ». Cette dernière constituait donc, parmi les livres de plaisir, un ensemble spécial. « Qu'est-ce que la littérature » ? si elle n'est pas cet ensemble de textes désirables ? Est-elle seulement « ce qui s'enseigne », comme l'affirmait Barthes, et pas fondamentalement, une « maîtresse de nuances<sup>59</sup> », selon une autre de ses formules ? Je me disais que le point commun entre la science-fiction, le fantastique, le polar, la BD, mais aussi le roman-feuilleton, les « livres érotiques sans orthographe<sup>60</sup> », une large part de la poésie sonore d'action, de performance, visuelle, était leur quasi absence des classes. Cette absence excite. La voix de France Culture était sensuelle, quand elle annonçait science-fiction, polar, BD, mais plus sérieuse, voire ennuyeuse, ou ennuyée, comme d'institution scolaire, quand elle annonçait « littérature ».

Notre école conduit sans doute à séparer la littérature et le désir désirable de créer. Elle en fait un objet d'étude. En France, on n'apprend pas à devenir écrivain. Pas de cours de *creative writing* comme aux États-Unis. On peut étudier la composition musicale, l'art de peindre ou de sculpter, tandis que diverses écoles de vidéo ou de cinéma forment à des techniques utiles, mais rien n'éduque à l'écriture malgré l'existence d'ateliers, généralement hors école, destinés aux prisonniers, aux malades, aux dames qui se retrouvent dans les maisons de quartier, aux délaissés du système scolaire. Pas d'atelier d'écriture dans les classes préparatoires littéraires. Si je peux conseiller des formations à mes étudiants qui désirent devenir cinéastes, ou gens de théâtre, je les invite au génie s'ils s'imaginent futurs écrivains. Contradiction étrange : la littérature est un effet et une raison de l'école, mais l'école n'apprend pas à en inventer. Côté lecture, la littérature s'enseigne. Côté écriture, on l'a, ou pas, dans le sang. On en apprend l'emploi, mais pas le métier, puisque, depuis deux siècles, on a renoncé à fonder l'enseignement des lettres sur la pratique de l'imitation. Pour devenir écrivain, il faudrait donc se trouver tel par hasard, par miracle, par choc, par vocation, ou par nature. On vivrait ainsi l'aventure intime de créer. Rilke et ses *Lettres à un jeune poète*, mais aussi Rimbaud, ou les Surréalistes, voire Gide ou Saint-John Perse, ont fourni de bons renforts à cette croyance entre mystique et naturisme. L'écrivain est élu, comme le poète, par un « décret des puissances suprêmes<sup>61</sup> ». C'est admirable, mais terriblement pesant.

La critique littéraire, les écrivains, quand ils réfléchissent à leur travail, et les lecteurs quand ils échappent au culte savent ce que la littérature doit à la fabrication, à la pratique acquise, à la culture lucide, au bricolage, au jeu. La critique génétique, depuis déjà trente ans, montre comment La Bruyère ne se trompait pas complètement en

---

<sup>59</sup> Roland Barthes, *Le Neutre, Cours au Collège de France, 1977-1978*, Seuil, IMEC, 2002, p.31.

<sup>60</sup> Arthur Rimbaud, *Alchimie du Verbe, Une saison en enfer*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 106.

<sup>61</sup> Baudelaire, *Bénédiction, Les Fleurs du mal*, v. 1., GF-Flammarion, 1991, p. 59.

affirmant qu'« on fait un livre comme l'on fait une pendule<sup>62</sup> ». Mais cette idée n'enthousiasme pas. Elle ne convient pas à une croyance au génie, que l'école française combat, parce qu'elle est l'école, mais qu'elle renouvelle, s'agissant d'art, particulièrement d'art littéraire, parce qu'elle participe d'une passion de croire à la force créative de tout individu, à son mystère. En lui et par lui s'oublie et s'exalte la littérature.

---

<sup>62</sup> « C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule ». La Bruyère, *Les Caractères*, Le Livre de poche classique, 1995, I, 3, p. 124.

## La littérature, une affaire d'individus

« Je m'appelle Érik Satie, comme tout le monde<sup>63</sup> ».

Nous vivons au temps presque universel des individus.

Conséquences : exaltation et dépression. L'amour-propre, « le plus grand de tous les flatteurs<sup>64</sup> », selon La Rochefoucauld, gonfle et dégonfle l'ego. Un narcissisme généralisé, délicieux et douloureux, plaintif et fanfaron, caractérise l'époque. Le moi n'est plus du tout « haïssable », mais il demeure un tyran, qui torture et enchante. Comme il fait nombre, qu'il abonde, on tend à vivre partout en d'étroites tyrannies, jouissives et désespérantes. Les hauts et bas des egos font la chronique contemporaine.

---

<sup>63</sup> *Érik Satie, Écrits réunis par Ornella Volta*, Champ Libre, 1881, p.152.

<sup>64</sup> La Rochefoucauld, *Maximes*, 2, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1935, p. 243.



Nuances cependant : les individus adhèrent à d'éphémères foules. On s'enthousiasme pour des communautés apparemment *light*. On n'a pas perdu l'envie de se fondre, de s'effacer dans des mouvements nombreux, mais à condition de pouvoir dire : « c'est mon choix ». Tel est le voile islamique en France : proclamation d'identités intimes exposant ce qui s'impose à elles. Subjectivités toujours : « c'est moi. C'est bien moi. Rien ne m'opprime. Je m'exprime ».

Tocqueville a montré comment la démocratie engendre l'individualisme. Ses analyses sur l'Amérique sont presque devenues des évidences. Sans doute ce penseur ancien n'envisageait-il pas les raffinements d'individuation qui prolifèrent au début du troisième millénaire, mais il avait senti l'évolution. Alain Finkielkraut<sup>65</sup> juge possible de prolonger sa pensée en citant Henry James, qui, dans *La scène américaine*, indique que « l'avenir désormais appartient aux enfants », que le siècle prochain sera « le Siècle des enfants ». En effet, l'abstraction égalitaire voulue par la démocratie, selon Tocqueville, tel que le présente Finkielkraut, amènerait à la valorisation extrême de l'enfance, à la dévalorisation de la maturité, au goût pour l'expression immédiate, non critique. Et Finkielkraut de s'interroger, avec Mona Ozouf, sur les effets de ces « petits démocrates endiablés ».

On peut être plus optimiste : des individus contemporains travaillent, par mille moyens, et en grand nombre, à mieux affirmer leur subjectivité. Ils cherchent le multiple à l'intérieur d'eux-mêmes, et par le monde ; ils tentent d'en prendre conscience, de le vivre, de l'exprimer, et d'accorder, avec maturité, sans abandon à l'esprit d'enfance, leurs diverses voix intérieures. J'appelle cette entreprise, collective et solitaire, parce qu'elle est artisanale, atelier des subjectivités. La littérature y a sa place, mais elle l'y perd peut-être.

### *Écrire et lire en solitaires*

L'écrivain est aisément nomade et seul. Avec un carnet, Stendhal voyage. On écrit la nuit, le jour, nu, à Venise, en avion, par vaux, par monts, sur le dos d'une fille, au dessous d'un volcan, voire, comme Apollinaire, « de la hutte en roseaux<sup>66</sup> »... L'écrivain papillonne. Cette légèreté convient à l'expression des subjectivités. Pas de négociations complexes avec des techniciens, des commanditaires, ou des facteurs d'instruments. L'écrivain peut dire son intime, ou la guerre mondiale, ou le cours des planètes, ou ses colères en quelques traits de plume, et seul. Son lecteur, qu'il ne rencontre guère, est, comme lui, peu chargé. Pour lire, nul besoin de techniques sophistiquées, avec coûteux instruments. Salles immenses ou grandes sommes d'argent ne sont pas requises. Malgré ses frères, son père, et l'obligation des rôles, Julien Sorel lit force livres, et le lecteur de

<sup>65</sup> Alain Finkielkraut, *Ce que peut la littérature*, Stock, 2006.

<sup>66</sup> « Je t'écris ô mon Lou de la hutte en roseaux », Guillaume Apollinaire, *Poèmes à Lou*.

son histoire lit en son nom l'éros et plusieurs Sorel, hommes ou femme, beauté ancienne ou écrivains, comme s'il déployait la rose.

Auteurs et lecteurs de littérature ne s'encombrent guère. Assez souvent les auteurs sont morts, subtils fantômes donc, malgré le poids d'érudition dont on veut parfois les lester. Ces morts n'ont rien de la statue du Commandeur, qui accable Dom Juan. Le lecteur de littérature peut être libertin, voler d'objet en objet, conclure à sa fantaisie, selon son goût, mille mariages, les rompre, les renouveler. Quant aux auteurs vivants, ils ne pèsent pas beaucoup plus. Certains se retirent, jouent les morts. Plusieurs, comme Aragon derrière un masque<sup>67</sup>, se font personne. D'autres s'affichent, mais ne peuvent s'empêcher d'être absents quand le lecteur anime leurs livres. Beaucoup ont retenu la leçon de Flaubert, reformulée par Hédi Kaddour, « un romancier ça ferme sa gueule<sup>68</sup> ». Les lecteurs ne pèsent guère davantage aux auteurs, malgré les rencontres, parfois les courriers, ou les mails. Les *happy few* sont souvent dispersés, solitaires. Si Montaigne eut le plaisir de recevoir Marie de Gournay, ce fut rencontre légère, rare. Il n'eut pas dans sa tour un colloque de la « Société des amis de Montaigne », pas plus que Montesquieu ne subit la Présidente de la Société Montesquieu. La mort leur en fit grâce. La lecture littéraire permet ce que le chevalier de Méré appelle « conversation<sup>69</sup> », un échange d'intelligence et de cœur, un dialogue de sensibilités hors engagement dans les clôtures convenues, un libertinage discret, exactement ce dont rêvent bien des individus contemporains. Cette conversation, mieux que l'abus des « tchats », favorise l'épanchement cultivé des subjectivités.

Lisant *le Monde*, aujourd'hui, 10 août 2012, je trouve eau nouvelle pour mon petit moulin... Même le quotidien de la rue des italiens parle sexe. Il analyse le considérable succès de *Fifty shades of grey*, roman d'E.L. James, qui propose une aventure SM, où l'on savoure des phrases comme : « Si tu renverses le vin, je ne te laisserai pas jouir ».

Pour commenter ce succès mondial, Gala Fur, écrivaine, cinéaste, présentée comme dominatrice, est interrogée par Macha Sery : « L'anonymat de la liseuse qui protège la curiosité, puisqu'on ne voit pas la couverture du livre, contribue-t-il à l'essor de cette littérature érotique » ? Réponse de Gala Fur : « Sans aucun doute. Car ce genre de récit, même gnagnan, garde un aspect transgressif, le SM étant toujours un peu diabolisé. On ne pouvait avant se promener avec ce genre de livre dans le métro, ou le laisser traîner dans sa famille. Ça promet un bel avenir ».

La liseuse allège apparemment le contrôle social<sup>70</sup>. L'absence de couverture fait ici couverture. On peut passer au bord de la Seine un livre érotique sous le bras, personne ne remarque rien.

Autrefois, Fragonard, Matisse et bien des peintres ont peint des « liseuses<sup>71</sup> ». La plus délicate est peut-être celle de Vermeer, jeune fille lisant seule une lettre devant une

<sup>67</sup> Voir le film de Raoul Sangla (1978) : *Aragon, dits et non dits*. Aragon y répond sous un masque blanc, puis sous un masque rouge aux questions de Jean Ristat.

<sup>68</sup> Formule lancée à Toulouse lors d'une rencontre au lycée Fermat, en janvier 2011.

<sup>69</sup> Chevalier de Méré, *Les Conversations*, Claude Barbin, 1669.

<sup>70</sup> Lorsque la liseuse est connectée, cependant, des yeux nombreux épient dans les réseaux...

fenêtre. La « liseuse » était toujours seule, parfois nue, sans regard d'homme ou de mère, dans une chambre ou sous des arbres. Elle menait avec le livre ou la lettre, conversation d'esprit, et donc de corps, puisqu'on croyait à l'incarnation. Ces tableaux illustrent la relation discrète entre écrivain et lecteur : échange d'absence et de présence, mystère clair. Leur apparition est à peu près contemporaine de l'invention de ce qu'on appelle littérature.

On pourrait objecter qu'il faut du monde, des outils, des circuits, des institutions pour que se rencontrent un texte littéraire et une lectrice. Une considérable machinerie est nécessaire à une après-midi sous les arbres avec Montaigne ou Houellebecq. *La liseuse* de Fragonard n'en montre rien. On y reconnaît une jeune femme de profil, assise et solitaire apparemment, le visage tourné vers un petit livre qu'elle tient de sa main droite. Jolie mise en scène : le livre serait venu, papillon, reposer entre les doigts de la belle en robe jaune. Dans l'acte de lire, tel que le montre ce peintre, aucune référence aux appareillages qui gêneraient l'épanchement discret des subjectivités. Libraires, éditeurs, diffuseurs, imprimeurs, critiques, professeurs, avec leurs textes, leurs machines et leurs circuits sont absents du tableau. Demeurent un livre, une attention, dont le spectateur perçoit des signes. Quel livre ? D'où vient-il ? Quelle jeune femme ? Quelle émotion vit-elle ? Que cherche-t-elle dans ce livre ? Qui le lui a conseillé ? Un amant ? Un libraire ? Une mère ? Interrogations infinies, facultatives. L'acte paraît, tel qu'en lui-même, par l'art du peintre, pour notre désir de voir que nous n'y voyons rien, sinon des couleurs belles, une matière, une manière, l'ombre de notre tête imaginant comment lit la jeune femme. Nous lui sommes analogues. Elle nous est analogue. Elle nous représente, nous nous la représentons, mais nous sommes de chair, pas elle, et nous constatons sa solitude, son silence, tandis que nous pouvons discourir devant le tableau, former société. Le spectateur unique d'une toile n'est pas un sujet fréquent pour les peintres. La liseuse, nécessairement solitaire, en est un, car s'illustre en elle l'énigme désirable de la subjectivité : alors qu'on voit régulièrement les tableaux dans les musées, les églises, les salles de ventes, les galeries, maints lieux propices aux mondanités, lire est une île réelle, où les mots se retournent en chair par l'esprit seul aux lettres.

Ceci, bien entendu, est métaphore, mais qui se vit comme une vérité, quand on lit ce qu'on appelle littérature. On est censé être seul au monde avec le texte qui rencontre son premier lecteur.

### *Les artisanats littéraires*

Plusieurs métiers liés aux livres se présentent volontiers comme des artisanats. La profession des libraires se plaît à montrer le libraire comme un individu attentif, bon conseiller car bon lecteur. Beaucoup de librairies sont en effet de très petites entreprises où s'établissent des relations de confiance, parfois presque intimes, entre le

---

<sup>71</sup> En ce sens, depuis trois bons siècles, le mot est devenu archaïque. LECTRICE l'a remplacé, sauf aux titres de quelques tableaux anciens.

vendeur et l'acheteur. La loi sur le prix unique du livre<sup>72</sup>, en France, a contribué à la vivacité de ce modèle. Beaucoup de ces petites librairies ferment, mais d'autres s'ouvrent, tenues par des passionnés, peut-être des quasi fous, qui vendent peu de livres, mais qui comptent pour l'image du métier et l'idée toujours renouvelée de la littérature. On aime aller à *L'îlot pages* à Malakoff, au *Petit pois* à Manosque, ou goûter *La belle aventure* à Poitiers. Des amateurs de littérature se glissent à la librairie *Nord-Est*, rue de Dunkerque, à Paris, et bavardent avec Patrick. D'autres passent dans *Temps-Livres* à Lyon. Des toulousains, dont Charles Dantzig, se souviennent de *La Bible d'or*, rue du Taur, où Ousset, qui semblait avoir tout lu, parlait une heure d'un livre, le prêtait, le vendait quand il y pensait. Il existe toujours quelqu'un d'assez fou, dans une ville, pour ouvrir une boutique spécialisée en poésie et théâtre, ou, à la campagne, par exemple, à Sarrant, dans le Gers, pour inventer une librairie-tartinerie. Dans les « villages du livre », créés en divers pays d'Europe, à la suite de l'initiative de Richard Booths à Hay-on-Wye, on rencontre des libraires-bouquinistes, souvent bohèmes, grandes gueules ou ermites, dont les tanières alchimiques s'appellent *Feu central*, *L'île lettrée*, *Près d'elle*, *La barque saoule*, *L'inattendue*...

De nombreux petits éditeurs apparaissent. La plupart ne publient que quelques livres, pendant deux ou trois ans. Quelques-uns durent plus longtemps, et publient plusieurs dizaines, parfois plusieurs centaines d'ouvrages. Loin d'être un détail du paysage littéraire, ils en sont un trait structurel, quand même les livres à succès, ou lus pendant des années, proviennent, le plus souvent, de maisons d'édition importantes. Claude Barbin, cependant, au XVII<sup>e</sup> siècle fut d'abord un libraire modeste, mais il a publié Molière et lancé La Fontaine. Depuis plusieurs siècles, des individus découvrent des auteurs, prennent le risque de mettre en livres leurs écrits, de les faire reconnaître, et sont généralement mal rémunérés, peu reconnus, parfois ridiculisés, et même ridicules. Leurs réussites sont rares. On comprend des romanciers d'avenir, tels Tristan Garcia ou Alexis Jenni, de publier dans la « collection blanche » chez Gallimard, mais on comprend aussi que des auteurs fameux, comme Michel Butor ou Michel Serres, publient, parfois, chez de minuscules éditeurs. Manière de leur donner un coup de pouce. Manière aussi de rappeler un amour pour les artisanats nécessaires de la littérature. Choix objectif de la subjectivité.

Les petites revues littéraires ont pullulé, pullulent. La réduction apparente de leur nombre est compensée par la multiplication des sites internet, où se présentent des textes de littérature. Toutes sortes d'individus se publient, et publient en ligne leurs amis, des œuvres qu'ils goûtent, et commentent. Quelques lecteurs gravitent. Certains vont de fleur en fleur, de nébuleuse en nébuleuse, butinent sur la toile, au « Marché de la poésie », au « Cabaret sur l'herbe » à Saint-Martin-le-Vieil... D'innombrables lieux se créent, fulgurent, s'étiolent, meurent, renaissent. On se retrouve au Café de Flore, à la Cave Poésie, ou, avec Charles Cros et les zutistes de 1883, à la « maison de bois », rue de Rennes, ou avec les zutistes de 1871, dont Rimbaud, à l'Hôtel des étrangers, boulevard Saint-Michel, ou, avec Vaugelas, Voiture, Mademoiselle de Scudéry ou même Corneille, vers 1640, chez Madame de Rambouillet. Là se rencontrent des petits groupes, avec

---

<sup>72</sup> Loi du 10 août 1981.

mélange d'écrivains, de mondains, d'alcooliques, d'aventuriers, de coquines, de grandes dames, de bouffons. Ces lieux font archipels mobiles et nécessaires.

#### *Passages d'infimes aux infinis*

Le chef d'œuvre de Michon est sûrement *Vies minuscules*. Ce titre peut s'entendre comme un programme : la littérature procède de multiples infimes où chaque subjectivité s'affirme et s'affine. Alors que semble triompher partout ce que Mallarmé appelait « l'universel reportage<sup>73</sup> », elle appelle aux plis, au discret, aux silences.

Elle parle par l'infime, et de tout. *Le Temps retrouvé*, alors qu'on croirait ce roman consacré à la vocation littéraire d'un certain Marcel, présente la première guerre mondiale. On n'y lit certes pas de reportages sur les tranchées, mais on y perçoit la catastrophe de l'Europe, en anamorphose, dans les scènes sado-masochistes avec Charlus, qui est un Guermantes, qui est la vieille Europe franco-allemande cultivée, à Paris, dans un bouge, avec des soldats en permission. On y reconnaît aussi les premiers bombardements, les villages détruits, la mort des jeunes gens, les progrès techniques dans l'horrible. *La Recherche* est un livre-monde, avec téléphone, Venise, avions, églises romanes, automobiles, vieille aristocratie, tennis, tout comme *Alcools* d'Apollinaire, qu'inaugure *Zone* : « À la fin tu es las de tout ce monde ancien »... - « Bergère O tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin ». Voilà le monde, ancien, neuf, avec les marchands de journaux, les aviateurs, le pape, les hangars, le tout en une langue moderne, qui porte, comme un fleuve, ou un alcool, toutes sortes de vocables, de rythmes, et les met en remous nouveaux. *Hiroshima mon amour*<sup>74</sup> – dès son titre - dit la conjonction entre le plus considérable événement, peut-être, du XX<sup>e</sup> siècle et une parole intime, entre la douceur et l'énorme mort. L'ensemble forme une fraîche coïncidence aux mots et aux choses, comme il arrive aux sujets se vivant sujets. Par le doux tranchant de ce titre, chacun se trouve, se perd, expérimente ce qu'il est, devient, projette ou rêve d'être ou non, avec et contre le monde, malgré Hiroshima, par Hiroshima, loin d'Hiroshima, à Hiroshima, et en amour.

Tel est, ou veut être, l'individu contemporain, conscient des passages en lui, par lui, des mondes et de l'infime.

#### *Métaphores et subjectivité*

Le passage du local, voire de l'infime, au tout, et le passage inverse, font métaphores. Le cul blessé par clous du baron de Charlus se transporte en la culture européenne ensanglantée, et réciproquement. Les figures de déplacement sont au principe de maint texte littéraire. *Le Barrage contre le Pacifique* ne parle pas seulement du barrage qu'une femme édifie pour protéger ses pauvres tentatives, mais de l'aventure humaine et de moi qui lis, tente de m'établir, rate, rate encore, rate peut-être mieux... Manon Lescaut est une madeleine-fleuve-femme, où se perd des Grioux, nouveau Télémaque, grec,

---

<sup>73</sup> Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Poésie Gallimard, 1976, p. 251.

<sup>74</sup> On s'éloigne peu de la littérature par ce film dont Duras fit le scénario.

tricheur, comme l'hypocrite lecteur, son semblable, son frère, comme le lecteur, ou l'auteur, vous, moi. Déplacements, dégagements. Ça déménage sans cesse.

*Métaphoroi* est le mot grec moderne pour désigner les déménageurs. Un matin, j'ai vu un camion des *Métaphoroi Kytheron* sur un ponton en train d'embarquer pour Cythère... Cela me mit en métaphores infinies : ressacs entre le lieu, la langue, mes souvenirs de grec et de rhétorique, ma présence, la littérature et Watteau. Aux métaphores le sujet moderne s'éprouve, se reconnaît, déménagé, déménageant continuellement, dans un embarquement général sur Terre.

L'époque est aux métaphores. Cela commence au romantisme, relayé par le surréalisme et ses suites, mais cela traverse, malgré l'esprit critique, les œuvres et les activités contemporaines. Il ne s'agit pas seulement des métaphores ornementales qu'employait la rhétorique, et que la tradition maintenait, contrôlait, recombinaît. La métaphore moderne est vive. Elle est substantielle. Elle anime l'œil et l'âme. Loin d'être un instrument, elle constitue des sujets qui s'assument sujets, comme il se voit chez Proust, mais aussi Rimbaud, Hugo, Breton, tant d'autres... Cela s'éprouve à nos goûts, nos voyages, notre passion de l'abolition des frontières, un mélange de publicité, d'aventures, d'écran noir de nos nuits blanches et d'illuminations. Être un sujet aujourd'hui, c'est pratiquer ses métaphores, en faire œuvre. Loin de vouloir classiquement discipliner les songes pour se constituer, ou de les rendre échos des dieux, le sujet moderne y vit, au monde, son jeu.

Les textes littéraires apparaissent souvent comme des expressions d'une passion métaphorisante. *Ulysse* de Joyce met ainsi en œuvre plusieurs métaphorisations : Leopold Bloom déambule avec Stephen Dedalus – deux personnages fictifs - dans Dublin, au début du XX<sup>e</sup> siècle, comme Ulysse est censé avoir voyagé, voici longtemps, dans la Méditerranée. Ulysse n'est pas Bloom. Dublin n'est pas la mer. Le XX<sup>e</sup> siècle n'est pas le temps de la guerre de Troie. Joyce n'est pas Homère. Mais Homère, par métaphore, est Joyce, les temps archaïques sont les temps modernes, Dublin est la Méditerranée, Bloom est Ulysse, qui est personne... Partout, d'un livre à l'autre, passages entre les femmes, les monstres, les rues, les îles, les tempêtes, les maisons, le réel, la fiction, les surprises, les combats, les circulations... Surtout, de chapitre en chapitre, styles variables, avec grands écarts, mélanges et différences, comme dans le grec d'Homère se déplacent diverses langues grecques, si bien que ça déménage partout dans les mots, la syntaxe, les noms, les choses, qu'on n'y comprend rien parce que tout est compris, et qu'on s'y retrouve parce qu'on s'y perd, tel qu'on est toujours déménageur déménagé.

Les auteurs et les lecteurs se savent capitaine Nemo, voyageant, *mobilis in mobile*, et ils éprouvent, en mainte page, combien « je est un autre ». Loin d'être simplement instruits par le texte dit littéraire, ils vivent une expérience avec eux-mêmes, soit que le texte à lire, où à écrire, les y mène, soit qu'ils décident de métamorphoser en texte métaphorisateur un texte, un sujet, ou un genre qui n'était sûrement pas prévu pour cet emploi. À chaque fois, ils s'abandonnent, et ils osent. Ils prennent le risque d'inventer et ils cèdent à des puissances qui les charment. Ils se font mâle et femelle, ou, si l'on

préfère, lumière et ombre, audace et faiblesse, *animus* et *anima*, style et conque. Écrire et lire de la littérature, c'est choisir une expérience avec sa multiplicité intime. C'est s'admettre oxymore vif, figure en chair des altérités croisées.

À la différence du cinéma, de la musique, de la peinture, ou de la sculpture, voire du théâtre quand il est représenté, cela se produit dans un rapport presque exclusif à la langue, le plus souvent dite « maternelle », même quand il s'agit de traductions. Or la langue est au fondement de l'expérience subjective. Je ne suis sujet qu'en me disant sujet, qu'en trouvant, voire en créant, dans ma langue, les mots pour dire ma nature et ma position. Et les mots, la syntaxe, les sons, les rythmes spécifiques de la langue ne sont pas des outils neutres pour l'élaboration de ma position de sujet. Ils la déterminent largement. « Moon » n'est pas « la lune », et depuis mon enfance, moi français, j'entends « lune », je dis « lune », je sais que « lune » est féminin, rime à « dune », « prune », « une », « brune », et j'y reconnais « l'une » non « l'autre », « lunette », et même « l'unique ». Je peux me transporter en « moon », ou en luna, ou en sélééné... Je peux devenir étranger ravi dans ma propre langue, mais je ne peux faire que pour moi l'astre des nuits ne soit d'abord « lune », comme La Fontaine coule de source, ou que Madame de Guermantes ne soit guerre mante, guère menthe... Je n'habite pas ma langue comme le passager d'un TGV, qui va prendre bientôt un métro, puis un avion, et pas non plus comme un escargot habitant sa coquille, qui est son œuvre propre. Je l'habite comme la ville où j'ai longtemps vécu. J'y suis lié par l'intime et le social, par l'histoire et l'immédiat. Nous nous inventons l'un l'autre, avec beaucoup d'autres, qui sont vivants, et qui sont morts.

Le grand atelier des subjectivités dispose, avec la littérature, d'une de ses machineries les plus efficaces. La métaphorisation généralisée dans la langue et par la langue est un outil puissant. Ce n'est pas le seul tant les arts, les jeux, les chemins divers abondent, mais la littérature est aisément disponible, peu coûteuse, précise quant au détail de ce qu'elle implique, radicale puisqu'elle travaille la langue. On pourrait la croire promise au plus grand succès, en France, au début du troisième millénaire. Rien de tel.

Cet après-midi, place du Capitole, dans un café, j'observais cet échange : « On lit encore à Paris », affirmait fortement un homme en représentation. « Oui, mais à Paris seulement » disait son interlocuteur. « Pour le reste »... J'ai appris hier qu'au lycée Fermat qui accueille quatre cents élèves en terminale, il en reste dix-sept en terminale littéraire. À l'instant, dans le jardin de ma résidence, où j'écris environné de livres, mon plus vieux voisin est venu m'interroger : « tu lis encore » ? Petits faits vrais. On pourrait leur opposer force constats, et des analyses, mais les « grands écrivains » du jour animent moins les langues que les rigolos télégéniques du jour.

Pour tenter d'expliquer cet oubli relatif de la littérature, qui paraît pourtant s'accorder avec le grand atelier contemporain des subjectivités, je voudrais risquer, quelque peu en vrac, mais nécessairement en vrac car tout se joue simultanément, sept hypothèses : la littérature se trouve en difficulté parce qu'elle est travaillée par des contradictions entre subjectivation et consommation, entre originalité et conformisme, par l'image actuelle de l'école, par l'importance qu'elle accorde à des textes anciens, par la nature de son

« corps » en contradiction avec une idéologie de perfection jeune du corps, par son élitisme. L'époque en France, cependant, ne lui dit certainement pas « adieu ».

### *Subjectivation et consommation*

En France, ces jours-ci, on se veut sujet et l'on se veut consommateur. Or, pour consommer abondamment, il faut être nombreux à consommer des produits analogues. Il faut donc apprendre à se conformer, ce qui contrarie le désir de subjectivation. Mais consommer est une manière aussi de s'affirmer sujet. Qui suis-je si je ne consomme pas ? Que deviens-je cependant en consommant dans une société qui fonctionne pour que tous consomment ? Le sujet consomme mais la consommation consomme le sujet. On le voit chaque jour aux bouchons ou aux étalements interminables de villas. Les textes littéraires subissent rudement la contradiction dynamique et mortifère entre consommation et subjectivation. Consommables apparemment, ils sont objets à vendre, à diffuser par la publicité, mais ils exigent des efforts complexes, et leur lecture ne les détruit pas. Elle ne les use même pas. Parfois, elle les rend plus délectables, ou du moins plus intéressants. Surtout, l'attention qu'ils appellent, et les leçons qu'ils donnent, appellent à une subjectivation qui gêne la consommation. Lire *L'Éducation sentimentale*, Pierre Guyotat, écrire des poèmes, ou un roman éloigne des caddys... Quant à la « littérature de consommation », elle néglige l'invention par la langue et dans la langue. Elle communique. Elle rend commun. Sauf à être joyeusement détournée, elle ne participe pas de l'atelier des subjectivités. À la limite, elle détruit le sujet, comme le suggère *Madame Bovary*. La consommation des sous-produits de la littérature, conduit Emma aux achats compulsifs, à l'endettement, et, au bout du compte, à l'arsenic.

Où se situe alors la littérature ? Du côté de la subjectivation ? Du côté de la consommation ? Elle éveille, mais elle écœure. Certes, pourra-t-on dire, ce n'est la même. Mais comment en être sûr ? Un seul mot pour penser à la fois les œuvres de Stendhal et celles de Marc Lévy. Un seul mot pour penser le déchaînement de publicité qu'accompagne une année Hugo, ou une année Sartre, et l'effort solitaire aux œuvres de quelques lecteurs inventifs... Ce mot confus sert en tous sens mille rumeurs.

### *Subjectivation et conformismes littéraires*

Nathalie Sarraute, dans *Les Fruits d'or*, a montré comment la rumeur crée et détruit un succès littéraire. Par quelques voix, on apprend qu'un léger bruit favorable environne *Les Fruits d'or*, roman qui vient de sortir. L'heureuse rumeur enfle. Elle se fait torrent, presque fureur. Chacun doit se conformer à ce qu'elle ressasse. *Les Fruits d'or*, pour tout le monde, devient un chef-d'œuvre. On encense ce livre. On l'acclame. On ne saurait s'en passer. C'est à lire absolument ! Puis le ressassement lasse. Quelques voix



discordantes percent. On doute. On discute. On s'étonne d'avoir aimé ça. *Les Fruits d'or* sont consommés, et sans résurrection imaginable. Chacun, d'un seul corps, en est d'accord.

Richard Millet était universellement encensé par le microcosme littéraire. « Écrivain majeur dans la littérature française contemporaine », annonçait en 2010 une revue universitaire. Chacun était prié d'admirer l'auteur du *Sentiment de la langue*. Mais peu après son éloge d'Anders Breivik, le tueur fou de Norvège, Annie Ernaux écrit qu'il « déshonore la littérature<sup>75</sup> ». On peut ne pas adhérer à cette formule, mais il commence à se murmurer que Richard Millet n'était pas le grand prosateur qu'on avait célébré. Le doute devient vite une évidence. Malaise au pays de littérature. On oubliera.

Ce qu'on n'oubliera pas, car le phénomène se répète, ce sont les interdépendances des milieux littéraires, le moutonnement des soumissions et, du coup, parfois, les cris, les crises, tout ce qui paraît étranger à l'atelier des subjectivités. On croit à une farce, à des machinations. Quand on est furieux, on répète, après Schopenhauer, que « toute l'histoire de la littérature, dans sa majeure partie, est le catalogue d'un cabinet d'avortons monstrueux<sup>76</sup> ». À quoi bon lire, ou écrire, si c'est pour avaler une lourde soupe de complicités ? Le poète Jean Monod s'est, pendant des années, ensauvagé en Cévennes, loin des cercles, des universités et des maisons d'édition. Est-il fou ? Est-il juste ? Des lecteurs se refusent au très médiatique *Marathon des mots*, à ses foules. La consommation ostensible dégoûte. D'autres apprécient cependant. Ils y trouvent moyen de rencontres, d'inventions d'itinéraires. Ils savent jouer dialectiquement avec le spectacle. Parmi les messes et les réseaux, sans craindre les gigantesques « Salons du Livre », ils font leur miel. Ils sauvent leur saveur. Ils inventent leur rareté dans les circulations. L'affaire Richard Millet même est occasion, pour certains, d'enrichir leurs méditations. On ne saurait condamner, sans puritanisme dommageable, les milieux en littérature, les foules, les compromis, le social, quand même on rêve de rencontres fraîches, où les subjectivités s'élaborent. Il n'en reste pas moins que la cour et la société troublent. À cause d'elles, parfois, on est tenté d'oublier la littérature.

### *Toujours l'ennui de l'école*

D'aucuns l'oublient d'autant mieux qu'il leur plairait d'oublier l'école. C'est « en sortant de l'école » que commencent les éclatantes rencontres. Là est « la mer qui se promenait avec tous ses coquillages, et ses saumons fumés ». Là ne semblent pas être Ronsard, Racine, Montesquieu, Vigny, Camus. Oublier l'école, actuellement, est presque un impératif pour se sentir vivre. Dès lors, la littérature, son enfant, sa sœur, sa protégée, peut passer pour une ouvrière de normalisation. Elle éduquerait au commun. Elle appartiendrait aux éléments du « socle ». Quoi de moins sexy ? Plusieurs de mes amis, et qui sont vifs, après l'école, ont mis longtemps pour lire des livres de littérature, et

---

<sup>75</sup> Annie Ernaux, *Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature*, *Le Monde*, 10/09/2012.

<sup>76</sup> Arthur Schopenhauer, *Misère de la littérature*, traduction par Sibylle Muller, Circé, 2010, p. 77.

généralement autres que ceux qu'on leur avait enseignés. J'en sais pour qui *Le Rouge et le Noir* est définitivement un supplice. Autant l'oublier alors, et oublier ce qui, en vrac, s'appelait littérature. La bonne volonté des maîtres, souvent, n'y peut rien. Ils sont des maîtres. Il faut les fuir. Sollers rappelle son expérience : « très franchement, je n'ai jamais rien appris de l'enseignement, alors qu'il était encore très respectable dans ma jeunesse. Et je crois que c'est une illusion totale de croire qu'un écrivain vient de l'enseignement. Il vient de lui-même<sup>77</sup> ». Sollers joue une littérature contre une autre. Il guerroye. Sa guerre peut faire envie.

#### *Temps de la littérature et temps du jour*

L'urgence est à l'ordre du jour. Le sujet contemporain se constitue par ses éclats. Il naît de sa mobilité. Voilà du moins ce qui se proclame, et, en effet, se voit, se vit. Les tableaux de liseuse, ou de lectrice, aux siècles anciens, montraient des personnages pas « à la bourre », pas particules élémentaires filant sur des réseaux. On assistait à des cérémonies intimes. Le temps paraissait suspendu. La lecture littéraire, même fiévreuse, supposait, selon ces œuvres, la tranquille beauté des heures et du corps.

Michel Houellebecq a superbement choisi le titre de son premier grand succès. *Particules élémentaires* appelle légèreté, nombre, physique sans âme, et chaos vif des mouvements. Ce n'est pas nous. C'est nous. Nous le sentons. Nous le refusons. À la volée, nous l'admettons. Mais les particules élémentaires, que lisent-elles ? Peuvent-elles même lire ? Le doivent-elles ? Ont-elles temps, désir, patience, intérêt pour lire *Les particules élémentaires* ? Comment être ce que l'on est ou devient, pour découvrir patiemment ce qui nous dit ce que l'on est et que l'on sait, à tout instant, en « temps réel » ? Le livre joue de cette impossibilité à le lire, si l'on est ce qu'il dit qu'on est, avec cynisme, mais qu'il corrige en excitant. Il se propose à la lecture par temps de lectures presque impossibles, sauf pour quelques professeurs, moines, sages, et divers attardés. Livre rapide, efficace, sans style ostensiblement nourri de culture, une sorte d'anti-Proust. Rien d'une cathédrale avec fondements innombrables... On est au camp naturiste d'Agde, aujourd'hui. Ça décoiffe, baise. Vite aux vits ! Beaucoup disent : « ce n'est pas de la littérature ». Crachats nourris sur l'œuvre et l'homme. Houellebecq a cependant gagné. Dans l'oubli de la littérature, voire l'« adieu » qu'on lui adresse, selon William Marx, on n'oublie pas son livre, qui est de littérature. Vif succès.

Ce succès, et d'autres, ne sauraient masquer la tension entre l'urgence polymorphe et la lenteur concentrée. Des étudiants le disent : pas le temps de lire des livres ! Pour le nécessaire, les abrégés abondent. Chaque livre exige des heures, et il faut relire, dit-on, pour le vrai plaisir... Peu compatible avec les mœurs de *L'homo festivus*<sup>78</sup> !

On peut riposter. L'alliance entre lenteur et littérature n'est pas d'évidence. Elle est enseignée. Elle a sa zone de vérité. Mais Stendhal écrit vite *La Chartreuse de Parme*. Char ou Racine sont souvent foudroyants. La Rochefoucauld pique. Perros vole au vif.

---

<sup>77</sup> Entretien entre Philippe Sollers et Richard Millet publié dans *Le Magazine littéraire*, n°470, décembre 2007.

<sup>78</sup> Philippe Muray, *Festivus, festivus, Conversations avec Élisabeth Lévy*, Fayard, 2005.

Les *Essais* sont tout cut-up. Il est délicieux, parfois, de lire haché, entre deux mètres, d'attaque. « On y va », écrit Sollers aux premiers et derniers mots de *L'étoile des amants*. Pourquoi pas ? La vivacité et la vitesse ne sont pas étrangères, nécessairement, à l'atelier des subjectivités. On peut soutenir que la lenteur même est récompense de la vitesse, chez Mozart, comme chez tout bon lecteur, comme à l'intelligence. Il est une lenteur pénible, qui ne s'arrache pas aux fleuves impassibles, mais il est une lenteur légère, choisie. L'époque ne l'interdit pas. On peut être branché, et jouir souverainement d'une suspension. Si la littérature exige des lenteurs, elles sont parfois vives. Pour lire, donc ruminer, rien n'oblige à être vache au bord des rails. Le lecteur de La Fontaine zigzague de trait en trait, de livre en livre, de texte en texte, mieux que Perrette. Tout lecteur, quand il est réellement savant, tend des cordes de clocher en clocher, des guirlandes d'or d'étoile à étoile, et, comme Rimbaud, danse.

Les lecteurs, les auteurs, quand ils sont bons, savent cela. L'époque médiatiquement ne le croit pas. Elle a une idée sportive de la vitesse, et donc des rencontres. Elle oublie la littérature.

#### *Que faire avec les textes anciens ?*

Des lecteurs de littérature lisent des vieux textes, parfois très vieux, mais ils ne les lisent pas essentiellement pour la documentation historique. Ils réactivent de vieilles intrigues, des personnages créés *in illo tempore*, des formes qu'on croyait oubliées, et leurs œuvres font lire, en les renouvelant, des antiquités. On lit autrement Madame de Sévigné depuis Proust, La Fontaine depuis l'Oulipo, Racine depuis Beckett, Rabelais depuis Prigent ou Novarina. Ça travaille en tout sens, historique comme géographique. L'Amérique fait découvrir l'Europe, qui fait découvrir le Japon, qui fait découvrir les troubadours. Ça ressasse, et ça enfante. Ça enchante en corps.

Cela pourrait ressembler au goût actuel pour le patrimoine, auquel on consacre, avec succès, des journées, et dont partout paraissent les défenseurs, mais les textes littéraires anciens attirent moins que Versailles ou les menhirs. Si Marivaux ou Shakespeare se jouent devant des publics libres, si Regnard ou même Sophocle sont applaudis, si *Thérèse Desqueyroux*, *Anna Karénine* ou *les Hauts de Hurlevent* se voient au cinéma, lire à plusieurs Montaigne, Diderot, Lamartine ou Plutarque est presque utopique hors colloques ou salles de classe. Sans programmes scolaires, concours et postes universitaires, La Bruyère, probablement, ne fleurirait guère. Quant à la poésie ancienne, les chanteurs actuels, parfois excellents, ont renoncé à imiter Brassens, Ferré, Jacques Douai, ou Hélène Martin, qui les chantaient. Juliette est une perle rare, mais nul ne songe à faire un tube avec quelque *Ballade des dames du temps jadis*. Pour la vieille littérature, *no future* ! Les livres, pourtant, sont disponibles en poche, et presque toujours annotés par des professeurs. Nombreuses, autorisées et autoritaires, ces éditions ont leurs vertus, mais sont signes d'un problème. La lecture des textes anciens est presque entièrement aux mains des maîtres. Rien de tel pour les textes récents.

On dira que le *Requiem* de Mozart me plaît sans concept, mais que je dois connaître le vocabulaire du XVII<sup>e</sup> siècle pour lire Corneille et savoir la langue, l'histoire, la philosophie de la fin du Moyen Age pour entendre quelques pages du *Quart Livre*.

On répondra qu'il est utile d'être musicologue pour tout entendre du *Requiem*, ou très théologien pour bien apprécier *La Vierge au chancelier Rollin*, que les foules qui se pressent à ces œuvres ne les comprennent pas. C'est possible. Cependant, on se presse peu aux rayons des librairies pour acheter librement Dante ou Rabelais. Très peu d'ignorants pour faire la queue devant des piles de Montaigne. Pour la littérature ancienne, malgré les efforts de France Culture et les jours de célébration nationale, c'est grand calme sauf aux écoles, et dans quelques théâtres. S'imposent en effet une sensible difficulté et la nécessité d'une compréhension précise, dénuée de contresens. Les notes de bas de page, les professeurs, les jurys, l'institution le répètent de diverses manières : « Si vous ne comprenez pas tout, vous ne comprenez pas. Il faut passer par nous ».

Cet impératif est moins insistant pour les arts qu'on n'étudie guère à l'école. On a le droit d'aimer, presque bêtement, les formes. Il est possible d'adorer *Toccata et fugue* en ignorant Bach et la fugue. En revanche, beaucoup d'élèves se convainquent que la littérature du passé n'est pas accessible sans les gardiens précis et justes de l'orthodoxie du sens. Ils en concluent qu'elle n'est pas pour eux. Adultes, ils se gardent de relire Du Bellay, ou *Manon Lescaut*. Ils n'imaginent guère déployer ce qu'ils sont, l'expérimenter, et le connaître, avec ces textes. La difficile exigence de tout comprendre paralyse. Elle contredit une part du travail de subjectivation. Peut-être faudrait-il savoir lire sans vouloir tout savoir, comprendre que la volonté de comprendre entièrement, telle qu'elle se manifeste par les éditions scolaires, détruit au bout du compte l'objet qu'elle prétend rendre accessible. Elle en dégoûte. Après tout, on peut aimer « dans le mitan du lit », « la rivière est profonde », se répéter souvent ces mots, s'en émerveiller sans savoir le mitan, et les raisons de la rivière.

Presque tout amateur de textes anciens a fait l'expérience de lire, à l'aventure, très jeune, libre et sans notes, des textes dont il ne savait rien. Je me souviens avoir découvert, chez une cousine fortunée, parce que j'avais été un peu oublié dans sa maison, les *Confessions* de Rousseau. J'avais quatorze ans. Le livre était magnifiquement relié. J'étais seul. Il faisait un ciel superbe sur la rade de Toulon. Toute une après-midi, j'ai lu mon adolescence par celle d'un autre. Je ne savais rien de Rousseau, du XVIII<sup>e</sup> siècle, du sens de beaucoup de mots. Je lisais. Je m'inventais. Par effraction, très jeune, j'ai rencontré beaucoup de textes, dont je ne savais rien, et dont je me souviens. Je multipliais les contresens. Je ne m'en doutais pas. D'ailleurs, j'étais polygame : j'aimais à la fois Madame de Rénal, Mathilde de la Mole, et Nausicaa. Je croyais que Hugo était allé à pied, sur la tombe de sa fille, « dès l'aube »... Je lisais ces textes comme *Tintin*, ou les revues pornographiques. J'y croyais. L'école et l'université les ont métamorphosés en objets d'étude. J'en sais plus, mais j'y respire moins. Plus grave, je travaille à convaincre mes étudiants que les textes anciens sont difficiles, qu'il faut passer par moi pour les aborder, qu'il est donc prudent de ne pas y tremper son âme. J'en ai découragé d'aimer La Fontaine, dès qu'ils ont senti sa difficulté. Ce ne pouvait plus être leur affaire intime.

### *Le « corps » de la littérature*

La réticence à lire les textes anciens brise le « corps » de ce qu'on appelle littérature. Quelles qu'en soient les causes – nombreuses, flottantes, parfois paradoxales – l'oubli d'une partie finit ici par détruire la chose. Ce qu'on appelle littérature fonctionne en effet comme un corps, avec son passé présent, ses possibilités, ses rugosités, ses beautés, ses circulations, ses mélanges, sa créativité.

Ce « corps » ne vit heureusement qu'en la totalité dynamique de ses parties. Un livre de Christian Prigent rend sensible cette métaphore : quand on prend *Salut les anciens, Salut les modernes*<sup>79</sup> par un côté, on se trouve devant *Salut les anciens*, et on rencontre Lucrèce, puis Marot, puis Voiture... Quand on le prend par l'autre côté, voici *Salut les modernes*, avec Orwell, Tarkos, Proust, Novarina, Beck, Pennequin... Le lecteur est invité au livre entier, donc à la littérature, par rotations diverses, dont Marot accomplit le modèle, et *clinamen*, c'est-à-dire par écarts, dont Lucrèce est le théoricien d'action. Au centre du volume, là où ça se retourne et se transforme, entre « Qui Ubu boira », et l'« évidante évidence » de Tarkos, on trouve la liste des œuvres de Prigent, et les indications légales d'édition. L'auteur, qui est un lecteur, qui est un auteur, habite au milieu des circulations complexes du corps. Là, ça vit. Question non seulement de santé, mais de salut !

Grand corps, mais pas d'État, la littérature, comme toute chair, est une permanente résurrection des corps. Ça grouille en elle de naissances. Proust le savait. Telle ou telle madeleine, par ses lignes, est devenue plus vive dans nos bouches que les oboles d'innombrables morts.

Ce corps gêne, peut déranger, déplaire, comme tout corps. Séduire, mais contrevenir au rêve, à l'idéal du corps non corps, qui serait une perfection sans vieillesse, enfance, parties troubles, et jets de jus confus mêlés parfois à l'éclat parfois d'un œil miraculeux. Or c'est une excellente école de subjectivation que la considération et la pratique entière d'un corps, avec ses passés toujours présents, et sa puissance d'invention.

Il n'est pas sûr que le corps entier de la littérature paraisse aimable aujourd'hui, car il n'a rien du corps souriant, sans passé, sans histoires, dont rêve souvent l'époque. On tremble de vivre avec nos corps réels quand s'étale partout la gloire d'un corps imaginaire.

Une Vierge de Bellini m'émerveille comme une jeune femme qui déambule dans le musée. Mais la Délie de Maurice Scève, ou la Cassandre de Ronsard, je ne les vois pas. Je ne les sens pas. Je me trouve devant des mots que j'entends à moitié, des mythes et un contexte que l'on peut m'expliquer, dont je puis produire l'analyse, mais qui sont sans visage. Words, old words... C'est d'autant plus décourageant que ma langue m'est vive. Par elle, je contacte chaque jour le monde qui me contacte. Elle ne me dit jamais : « je ne veux pas que tu me touches ». Je la touche. Elle me touche, moi. Je la goûte aux

---

<sup>79</sup> Christian Prigent, *Salut les anciens, Salut les modernes*, P.O.L, 2000.

lèvres belles, aujourd'hui, à toutes les lèvres, et aux radios. Mais dans les vieux livres, comme Hélène au soir de sa vie, elle est vraiment bien vieille, et sans chandelle verte.

Au théâtre cependant, des publics se pressent pour voir les pièces du répertoire. Dans un village du Lauragais, on applaudit *Le Bourgeois gentilhomme*. À Montpellier, en novembre 2011, un public nombreux, et pas composé des seuls membres d'un colloque, a aimé *Pyrame et Thisbé*, mis en scène par un remarquable disciple d'Eugène Green, Benjamin Lazar. Les paroles des vieux poètes, quand elles s'incarnent dans des voix, rassemblent parfois comme la musique. Cet apparent miracle tient au public, aux chairs, aux souffles proches, aux consciences et aux imaginaires actifs en même temps. Il tient également à la brièveté de l'acte.

C'est délicieux. C'est important, mais rare. Si les parties vieilles du vieux corps de la littérature ne sont pas mortes, si sa présence est parfois effective, ce sont des moments d'exception.

#### *La littérature contre la démocratie ?*

Sollers a peut-être raison. Tant pis. Tant mieux. La littérature, selon lui, n'est pas l'affaire de tous, ou plutôt, elle l'est en ses fonctions sociales seulement, par et dans des institutions, à subvertir. Très peu de gens, sans doute, selon lui, se soucient réellement de ces textes rares dont la langue rend sensible à la langue, et de l'immense corps métaphorique, que produisent des institutions et, surtout, les désirs de ses amants. La littérature, quoique sociale, est, depuis longtemps, d'exceptions. Exceptions des auteurs et des textes. Exceptions des lecteurs. La penser serait présenter une « théorie des exceptions<sup>80</sup> ». Il faudrait donc renoncer à affirmer qu'on l'oublie ou qu'on ne l'oublie pas, par exemple en France, aujourd'hui. Elle n'existerait qu'ici ou là, par moments, de nuit, peut-être à Venise, ou dans une chambre de bonne, au palais du roi, ou dans le cabinet d'un « sçavant ». Elle serait un chantier de quelques sujets, s'inventant sujets, par elle particulièrement, dans le monde. En ce sens, elle serait bien « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue », comme la définit Marcel Proust, mais pour et par très peu de gens. La plupart de ses apparents usagers seraient, comme Madame Bovary, séduits par des fantasmagories communes. Ses bataillons d'auteurs répéteraient des truismes en langue de bois. Leurs productions, la volonté de créer un « nous » collectif solidaire des lecteurs, l'appropriation de certains textes par les systèmes académiques, ferait juste un mariage ennuyeux avec la société. Les exceptions, c'est-à-dire la littérature, briseraient sans cesse le contrat. Elles n'apporteraient pas la paix, même des braves, mais la « guerre du goût ». Tel est Sollers.

Il parle d'évidence : avec les textes dits littéraires, fréquemment, les institutions fabriquent des poses, du mensonge, un théâtre douceâtre et parfois angoissant, tout ce que Gombrowicz, dans *Ferdydurke*, appelle du « cucul ». Cucufiante université littéraire, cucufiante école, cucufiants colloques et festivals, cucufiants hommages, mélanges, et autres renvois d'ascenseurs.

---

<sup>80</sup> Philippe Sollers, *Théorie des exceptions*, Gallimard, Folio, 1986.

Face à ces farces, l'atelier des subjectivités, dont nous parlions, concernerait peu de gens. Sollers, lui-même, selon lui. Autrefois Proust, Mallarmé, Stendhal, Casanova, Madame de Sévigné, Montaigne...

Cela me séduit, m'enchanté. Je me sens nietzschéen, libertin, saint. Voluptueusement, je me figure en Dom Juan, saint Jean de la Croix, Casanova ou Mozart, surtout sous la douche. Je me rêve Cavalier du Louvre ou Stendhal, et pas professeur de khâgne, répétiteur en concours divers, propagateur médiocre des notes médiocres de médiocres sur des textes. Je m'identifie à Sollers qui s'identifie à... J'oublie même l'« heureuse médiocrité » de Montaigne, pour me sentir déjà en sa haute tour, vif et léger, au dessus des champs. Je le métamorphose en Fabrice Del Dongo, et moi avec. Facile, mais le diable est en qui détale trop vite au ciel.

Il n'est pas sûr que l'atelier des subjectivités gagne à mon songe. Je suis tenté, mais qui suis-je ? Que suis-je ? Surtout, qui et que sommes-nous ? Millet me tente quand il met en exergue, au début de *Langue fantôme*<sup>81</sup>, ces lignes de Stendhal : « À vrai dire, puisque il est forcé de faire un aveu si sérieux, l'auteur serait au désespoir de vivre sous le gouvernement de New York. Il aime mieux faire la cour à monsieur Guizot que faire la cour à son bottier. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la démocratie amène nécessairement dans la littérature, le règne des gens médiocres, bornés et plats, littérairement parlant ».

Stendhal, Millet, vous me tentez. Je n'ai guère envie, moi aussi, de faire la conversation de l'esprit avec mon bottier. D'ailleurs, je n'en ai pas. Disons avec mon plombier, ou mon réparateur d'ordinateurs... Préférerais-je converser avec monsieur Hollande ?

Sottise ! Dans *Voyage au bout de la nuit*, le pauvre Robinson, question révélations, ne vaut-il pas l'élite française ? Et Françoise, chez Proust, n'a-t-elle pas la langue plus libre que monsieur de Norpois ? Sganarelle est-il moins homme que Dom Juan ? Saint-Simon, qui fréquenta beaucoup les Princes, sut les voir par en bas, la boue, et rouler sa langue dans tout le français.

Sollers n'est pas Millet, ni le Stendhal choisi tronqué, mis en scène par cet individu. Il ne confond pas exceptions et élite sociale. Il croit à des natures. Il se veut noble anarchiste par grâce efficace, et sans faire le procès de la démocratie. Il ne s'afflige pas, comme Millet, d'un « désenchantement<sup>82</sup> », puisqu'il enchante. Cependant, de mon point de vue, un risque apparaît là : l'exil narcissique, l'oubli de la littérature par extase littéraire de soi.

Faut-il ne renoncer au « nous » des nostalgiques totalitaires que pour poser partout la transcendance de son ego ? Tréteaux du cucul d'un côté et tréteaux narcissiques de l'autre... Ces différentes voix, qui sont parfois la même, pourraient contribuer à éloigner de la littérature ceux qui œuvrent au grand atelier des subjectivités. Après tout, bien d'autres moyens existent, bien d'autres champs, pour inventer ce que l'on est. Oublions la littérature pour le cinéma, le voyage, les amours multiples, la science aux nombreux

---

<sup>81</sup> Richard Millet, *Langue fantôme*, Pierre-Guillaume de Roux, 2012.

<sup>82</sup> Richard Millet, *Désenchantement de la littérature*, Gallimard, 2007.

visages, les cuisines, le jardinage, les réseaux, les toiles, le melting pot... Consommons ou déprimons !

*Adieu, oubli, rencontres nouvelles ?*

*L'adieu à la littérature*<sup>83</sup> est le titre d'un ouvrage de William Marx, publié en 2005. Titre frappant. Titre d'époque. Ce mouvement d'adieu, ou, selon moi, d'oubli, car l'adieu est théâtral, je le sens diffus, insistant discrètement, présent comme une marée sans tempête. Il a ses causes et ses raisons, discutables, très nombreuses, mais dont plusieurs tiennent, en France du moins, à l'atelier des subjectivités, en grand travail, quoique traversé de fortes contradictions, troublé par la crise, les crises, l'apocalypse continue des écrans et des catastrophes, les cancers intimes et les folies sociales.

Cet adieu ou cet oubli, je les sens moins du côté des auteurs, de ceux qui veulent écrire, que de ceux qui pourraient lire. Ce matin encore, une collègue m'envoyait par mail son recueil de poèmes. Dans ma résidence, plusieurs écrivains veillent, parfois tard, sur leurs ordinateurs. Les éditeurs se disent submergés par les manuscrits. La toile grouille d'écrits, mais la littérature n'est pas au centre des activités sociales et privées contemporaines. Si beaucoup de noms de rues et des plaques, dans le centre des villes françaises, portent des noms d'écrivains du patrimoine, les quartiers pavillonnaires nouveaux arborent des noms de fleurs, d'insectes, d'oiseaux, ou de montagnes. La rue des Jonquilles ou la place des Pyrénées sont désormais les adresses de mes jeunes collègues, mais pas la place Proust, le cheminement Montaigne, ou l'allée Ghérasim Luca. Si une voiture s'appelle la Picasso, on ne peut rouler en Hugo, ou en Sartre. Tant pis. Tant mieux, peut-être... La vie littéraire ne gagnerait guère aux logos. La discrétion, voire la clandestinité, lui sont sans doute des vertus. Au demeurant, beaucoup de personnes possèdent chez eux une bibliothèque, même petite, même rue des Bégonias, ou dans le quartier des Papillons, avec des livres qu'on dit de littérature. Elles la respectent. Pas certain qu'elles la fatiguent régulièrement comme une bonne salade, mais elles la placent souvent dans des endroits cardinaux de l'appartement ou de la villa, parfois sous vitrine. On ne jette pas les *Fables* de La Fontaine comme on jette de vieux journaux. On hésite. On les laisse aux héritiers. Peut-être, parfois, y revient-on. Difficile d'en définir l'usage, tant il y a de cas, mais les textes littéraires ne sont pas n'importe quoi. On ne les oublie pas entièrement malgré les écrans plats et le voyage en Thaïlande... Ils sont ostensibles et discrets, presque secrets dans l'intérieur des maisons, sans doute des vies, et de manière variable selon les âges, les catégories sociales, les familles, sans doute les activités religieuses, et, plus encore, les individus. C'est dendritique. Cela percole. Respiration souterraine, infusion conservatrice et parfois subversive des structures. La littérature travaille, est travaillée dans les quartiers pavillonnaires, sur les gazons. De petits clubs de lecture existent partout, rue des

---

<sup>83</sup> William Marx, *L'adieu à la littérature, Histoire d'une dévalorisation XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Les Éditions de Minuit, 2005.



Narcisses, et par internet. Des livres s'échangent dans les clubs de cardio-training. Cela diffuse, est diffusé, se diffuse.

## La littérature, une affaire de diffusions.

« Placatumque nitet diffuso lumine caelum<sup>84</sup> ».

### *Clartés sur un mot*

Textos et twits font rêver : nombre considérable de points d'émission, rapidité extrême, coût très faible, public avide et qui se trouve touché différemment dans chacune de ses parties, possibilité pour chaque récepteur d'être immédiatement émetteur. Le texto rend souvent son lecteur auteur, puis lecteur, donc auteur encore. C'est l'annonce faite à Marie toujours recommencée, et partout, en tout sens, avec grâce efficace. Comme est pesante, en comparaison, la coûteuse, lente, complexe diffusion des livres de littérature ! Combien il faut de librairies, d'écoles, de programmes, de professeurs, de festivals, pour inciter à lire, alors que les adolescents se précipitent pour composer et

---

<sup>84</sup> « La lumière ayant diffusé, le ciel apaisé brille ». Lucrèce, *De rerum natura*, I, v. 9.

recevoir de petites épigrammes, des traits, des pointes, des maximes, des billets, de vraies ou fausses confidences ! Leur activité donne un coup de vieux nouveau à la littérature. Les lenteurs du texte littéraire et de sa diffusion paraissent d'un autre âge.

Dans *Illusions perdues*, Balzac l'avait montré : pas de littérature sans imprimerie, sans libraires, et plus largement sans diffusion. Il ne suffit pas d'écrire un poème, ou un essai, même avec génie, il faut le faire imprimer, et surtout le faire parvenir, par mille détours, à qui le désire.

L'affaire n'est pas commode. Rares sont ceux qui désirent spontanément des textes littéraires. Si Madame de Grignan pouvait attendre avec impatience les lettres de sa mère, qui lui donnaient des nouvelles de la cour, et d'elle-même, je ne désire pas identiquement ces pages écrites au XVII<sup>e</sup> siècle par une dame qui est morte, ne m'est rien, à propos d'objets qui ne m'importent pas, et qui ne s'adressent pas à moi. Je ne suis pas « Mignonne » à qui Ronsard propose une promenade, mais je suis la personne qu'un texto invite, par exemple, à aller voir des roses. Je ne commence à désirer le texte littéraire que par la médiation sensible d'un désir d'autrui. Il faut qu'on me mène au poème ou au roman par un dispositif de représentation, si bien que je puis à mon tour imiter le désir que je désire. René Girard, depuis maintenant cinquante ans, a montré l'importance et la nature du « désir mimétique<sup>85</sup> ». Ses analyses s'appliquent au désir de texte littéraire, car celui-ci n'a rien de spontané. Quand Roland Barthes écrit qu'il faut, pour que je désire un texte, que ce texte « me donne la preuve qu'il me désire<sup>86</sup> », il néglige, en cette aimable formule, la société, le monde, le jeu infini des figures, des publicités, des modèles. Il croit à l'amour sans intermédiaire. Son « mensonge romantique », contre la « vérité romanesque » d'un Balzac, néglige délicieusement la diffusion.

Rien ne coûte comme elle, peut-être, dans la vie littéraire. Les auteurs ne manquent pas. Il n'est pas difficile de faire imprimer. On peut même trouver gratuitement quelques poignées de lecteurs, mais il faut diffuser. « Tel est le problème », disent en chœur les petits éditeurs. À la diffusion commencent les difficultés. Certes, des diffuseurs existent, mais ils sont chers. Cela s'explique : l'ensemble des services qu'ils rendent - s'ils les rendent - pour amener les livres aux potentiels lecteurs est complexe, coûteux, incertain. Il faut des coups de téléphone, des voyages, du doigté, des intuitions, du personnel, une attention continue aux ventes, un contrôle du placement des ouvrages, la mise en scène d'une communication, une multitude de gestes, d'actions, de contacts noués et dénoués, sans lesquels un livre, quelles que soient ses qualités, sauf miracle, finit au pilon. Au demeurant, les diffuseurs ne font pas tout. L'auteur doit s'activer. Les libraires ont à déployer leur art. On peut certes mettre vite un roman, des poèmes, des essais, des mémoires en ligne : « Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes – Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port<sup>87</sup> » écrivait Vigny au XIX<sup>e</sup> siècle. En quelques clics, désormais, des doigts humains semblent plus efficaces que Dieu. Internet instaure-

---

<sup>85</sup> René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961.

<sup>86</sup> Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Éditions du Seuil, 1973, p. 13.

<sup>87</sup> Alfred de Vigny, *La Bouteille à la Mer, Poèmes philosophiques*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1955, p. 215.

t-il pour autant un âge d'or de la diffusion littéraire ? C'est douteux. Il ne suffit pas de mettre un roman sur un site pour qu'il soit lu. Les milliards de poèmes « googelisables » sont sans doute presque aussi peu fréquentés que ceux qui dorment dans les caves de leurs auteurs. La diffusion de littérature, malgré les électrons, demeure un travail.

« Diffusion » est un mot tout opposé à « confusion », voire à « perfusion », ou même à « infusion ». Par le verbe *fundere*, ce mot convoque l'idée de répandre, mais il la nuance par le préfixe « dis » qui évoque une division, une dispersion, diverses directions. Diffuser n'est pas répandre uniformément une masse sur une surface, c'est multiplier, sans jamais rompre, à partir d'un point les voies d'écoulement en de nombreuses directions. Lucrèce l'entend ainsi quand il évoque au début du *De rerum natura*, le ciel qui se met à briller, apaisé et comme heureux, après que la lumière a été diffusée. Le ciel se constitue, comme ciel, par diffusion en tout sens, diversement, de la lumière à partir d'un point. Nulle confusion ici. Pas de perfusion. Pas d'infusion. La diffusion produit vivement l'unité lumineuse et sereine d'un tout.

La diffusion de littérature se rêve, sans le savoir, selon le modèle lucrétien. La littérature serait cette lumière, unitaire et bonne, qu'il s'agirait de répandre dans toutes les directions de l'espace, de manière à ce que brille, apaisé, partout, le ciel, qui serait l'humanité rendue brillante par l'éclat des textes, lorsque « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie<sup>88</sup> », c'est-à-dire la littérature, l'aurait également atteinte en tous ses points. C'est ainsi que dans *Nous princesse de Clèves*<sup>89</sup>, des jeunes gens, illuminés par le contact avec le roman de Madame de La Fayette, deviennent tous ensemble, par delà leurs tourments, leurs malheurs, les hasards de leur condition, un brillant spectacle, apaisé et apaisant, dont nous nous réjouissons.

Cela fonde consensus : il y a unité, il y a bonté, il y a travail à accomplir pour que s'accomplisse l'œuvre heureuse. Éditeurs, auteurs, professeurs, libraires, webmasters et gens de DRAC, veillons à diffuser partout la littérature. Elle y trouvera énergie neuve, comme le Phénix, et l'humanité y gagnera en paix, en plaisir, en développement heureux des subjectivités.

La littérature est-elle cette lumière cohérente et bonne ? N'est-elle pas « un marchand mêlé<sup>90</sup> ». L'image qui sous-tend l'emploi du mot « diffusion », n'est-elle pas un piège, une cause de difficultés, voire un danger comme on en connaît dès que des constructions mythologiques sont mises en œuvre ? Je voudrais aborder ces points avant de décrire les techniques, la crise, les promesses de la « diffusion », qui est sans doute, comme la langue, selon Esope, la « meilleure et la pire des choses ».

*Faut-il diffuser la littérature ? Cas divers.*

Voici quelques jours, à la campagne, dans un salon, je buvais du thé. Thé exquis. Clientèle ravie d'avoir trouvé un lieu de petit bonheur. Je n'avais pas vu, cependant,

---

<sup>88</sup> Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Gallimard, Folio, 1990, p. 202.

<sup>89</sup> Film de Régis Sauder, 2011.

<sup>90</sup> « Le monde est un marchand mêlé », La Fontaine, *Le Milan, le Roi et le Chasseur, Fables*, XII, 12, version de 1696, texte p. 1187, dans *Œuvres complètes I*, Gallimard, Pléiade, 1991

qu'une affichette annonçait un premier « thé littéraire »... Une femme, soudain, se leva. Elle allait lire, pendant une heure trente, un conte d'un écrivain américain. A la fin, nous pourrions intervenir... Mais d'abord, pour les enfants, explication du mot « heaume ». Que faire ? Les clients étaient venus se réchauffer après promenade, parler, échanger en famille. Ils n'avaient pas plus que moi anticipé un « thé littéraire ». Après dix minutes, j'ai osé partir, honteux, sous les regards de ceux qui n'avaient ni bu, ni parfois commandé, et qui entendraient, en silence, longtemps. La propriétaire du salon devrait renoncer à ses « thés littéraires » car la diffusion de littérature peut ruiner.

Elle peut enchanter : je me souviens d'un livre que je fis, qui s'appelle *Samuel Beckett à Fougax-et-Barrineuf*, et qui fut publié par un minuscule éditeur... Très peu d'exemplaires vendus. Quelques-uns. Deux jeunes femmes, inconnues l'une pour l'autre, mais que je connaissais, se le procurèrent. Elles l'emportèrent séparément le même jour, à la même heure dans un même train. Elles l'ouvrirent dans le même wagon, dans le même compartiment, au même instant. Elles le virent, se virent, rirent, se parlèrent. Je sus la nouvelle le lendemain. Sans diffusion, de telles coïncidences sont impossibles. Cette rencontre dans un train prolongeait, pour moi, la lecture des aventures de *Winnie the Pooh*, la découverte de la présence singulière de Fougax-et-Barrineuf au début d'*Oh les beaux jours*, des recherches aventureuses et savantes dans ce village de l'Ariège, qui m'amènèrent à écrire... Les livres diffusés m'avaient fait rencontrer un robinier<sup>91</sup>, un clos, une maison, des dizaines de questions, écrire deux cents pages, animer plusieurs « Marches de la poésie », et induire chez Sébastien Lespinasse l'idée d'écrire, à son tour, des dialogues de Fougax-et-Barrineuf, qu'il lit, joue, diffuse sur des scènes, va publier. Diffusée, la littérature engendre la littérature, des aventures, des amitiés, d'autres diffusions, l'enchantement des mots aux jours. Mon livre, cependant, effraya quelques habitants nouveaux de Fougax-et-Barrineuf, parce qu'il évoquait des personnes. Il y eut du trouble. J'avais ignoré certaines choses. Le plus mince texte, s'il passe entre quelques mains, est un potentiel déclencheur de lignes d'existence.

Une dame m'a dit avoir eu sa vie changée pour avoir découvert, à seize ans, *Histoire d'O* dans une armoire. Par bonheur, ce livre y fut diffusé... Les lettres de Madame de Sévigné, imprimées au XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques pages confidentielles, mais publiées, de Nerval, les *Mémoires* de Saint-Simon que la Révolution fit sortir de caisses rendirent possible la *Recherche du Temps perdu* dont la diffusion, après trente ans de quasi silence, permit mille pensées nouvelles. Kundera a bénéficié de la diffusion remarquable, quoique très tardive, de *Jacques le Fataliste*. Sa théorie du roman et son œuvre y ont trouvé matière, mais, comme force auteurs des pays en dictature, il a constaté et raconté les dangers que la diffusion de textes fait parfois courir : le héros de *La Plaisanterie* a eu son existence presque détruite pour quelques mots ludiques – comme un début de littérature - sur une carte postale tombée en de mauvaises mains. Depuis quelques années, Salman Rushdie se terre pour avoir écrit et fait diffuser ses *Versets sataniques*. En 1662, Claude le Petit, auteur du *Bordel des Muses*, et d'autres textes licencieux, fut brûlé. On raconte qu'un coup de vent avait emporté loin de son domicile un poème pornographique sur la Vierge. Un prêtre l'aurait ramassé... Anecdote

---

<sup>91</sup> Voir Samuel Beckett, *Oh les beaux jours*, éditions de Minuit, 1963, p.21.

douteuse, mais qui suggère les dangers de la diffusion. Plus de trente ans avant, Théophile de Viau faillit aussi mourir brûlé. Depuis, on ne compte pas les victimes de la mise en circulation de textes littéraires, dont les autorités se méfient car ils plaisent, jouent sur les sens, recèlent de multiples labyrinthes, et affirment, en langue active, une liberté concrète. Beaucoup d'auteurs, d'imprimeurs, de libraires furent jugés pour « immoralité littéraire<sup>92</sup> ». D'autres le sont, ou le seront. Diffuser peut être périlleux.

Faut-il renoncer ? Ce serait désolant, suggère le début de *L'Autre monde* de Cyrano de Bergerac, bon connaisseur de la répression menée contre des auteurs qu'il aimait, et qui savait ce qu'il risquait. Son héros, Dyrcona, après une discussion avec ses amis sur la nature de la lune, trouve chez lui un livre grand ouvert : les œuvres de Cardan, important penseur de la Renaissance italienne. Sur la page qui se présente, il lit les propos de deux vieillards se disant « habitants de la lune ». Grand émerveillement : « Quoi, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre, qui peut-être est le seul au monde où cette matière se traite, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions et à ma volonté les desseins que je fais<sup>93</sup> »... Dyrcona décide de s'envoler vers la lune. Morale : sans la présence sur sa table du livre de Cardan, donc sans diffusion, pas d'*Autre monde*, pas de voyage dans la lune, pas de voyage dans le soleil, pas d'arrachement au sol des amitiés bavardes, ni même d'arrachement à Toulouse, où Vanini fut brûlé en 1619, et dont Dyrcona s'envole vers le soleil<sup>94</sup>. Vive la diffusion malgré les périls, les « marauds » qui veulent vous assassiner parce qu'ils croient reconnaître un « crapaud » dans un livre que vous transportez. L'élan vers les astres, qui est inventif, heureux, quoique catastrophique parfois, suppose la diffusion des livres. Belle leçon de matérialisme ascendant : la littérature appelle la diffusion, qui l'appelle, pour *l'Autre monde*, qui est ici, avec ses démons et merveilles.

#### *Une lettre de non-publication*

Le 3 janvier 2010, le mathématicien et penseur Alexandre Grothendieck, fameux pour sa médaille Fields, son génie, son retrait, ses multiples écrits philosophiques et littéraires rédigeait, dans un lieu tenu secret, une lettre d'intention de non-publication. Les semaines suivantes, par l'intermédiaire de Luc Illusie, cette lettre fut mise en ligne si bien que toute personne intéressée par l'œuvre de Grothendieck en eut connaissance. En voici quelques phrases : « Je n'ai pas l'intention de publier, ou de republier, aucune œuvre ou texte dont je suis l'auteur sous quelque forme que ce soit, imprimée ou électronique... Toute édition ou diffusion de tels textes, qui aurait été faite dans le passé sans mon accord, ou qui serait faite à l'avenir, et de mon vivant, à l'encontre de ma volonté expresse précisée ici, est illicite à mes yeux. Dans la mesure où j'en aurai connaissance, je demanderai aux responsables de telles éditions pirates, ou de toute autre publication contenant sans mon accord des textes de ma main (à l'exclusion de citations éventuelles de quelques lignes chacune ) de retirer du commerce ces ouvrages,

---

<sup>92</sup> Voir Antoine Laporte, *Le Naturalisme et l'immoralité littéraire, Émile Zola, L'homme et l'œuvre*, Paris, chez l'auteur, 1894.

<sup>93</sup> Cyrano de Bergerac, *Les États et les Empires de la Lune*, Folio classique, 2004, p.46.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 194-195.

et aux responsables des bibliothèques en possession de tels ouvrages, de retirer ces ouvrages des dites bibliothèques. Si mes intentions d'auteur, clairement exprimées ici, devaient rester lettre morte, que la honte et le mépris retombent sur les responsables des éditions illicites, et les responsables des bibliothèques concernées dès lors que les uns ou les autres ont été informés de mes intentions. Fait à mon domicile, le 3 janvier 2010, Alexandre Grothendieck ». Après quelques semaines, le « Grothendieck Circle », site internet qui présentait la plupart des écrits de ce génie étonnant, les a retirés. Il est devenu difficile d'accéder à *Récoltes et Semailles*, à *la Clef des Songes*, ou à *Esquisse d'un programme*. Comme ces ouvrages ne se trouvent pas en librairie, et qu'ils sont rares en bibliothèque, l'œuvre de Grothendieck est presque inaccessible. Beaucoup de gens désirent la lire cependant. On se passe des textes. Des gens attendent la mort du grand homme né en 1928, et ce que diront les ayants droit, pour diffuser ce qui pourrait bien être de la grande littérature, dans la tradition de Rousseau, d'Artaud, des poètes illuminateurs.

On peut imaginer les raisons de Grothendieck. Il sent des monstres s'agiter sur sa parole. Il considère la plupart des lecteurs qui lui ont témoigné quelque sympathie comme des personnages abominables. La diffusion, pour lui, est diabolique. Et pourtant il écrit. Il écrit interminablement. Folie ou sagesse ? On peut en débattre. Grothendieck compose en lumière secrète sa part d'ombre. Il est partagé entre un désir apparemment irréprouvable d'écrire, comme autrefois Madame de Sévigné, Saint-Simon, ou Artaud, et une passion pour le silence. Il est bien, en ce sens, poète, trou d'absence aux lèvres vives. Paradoxalement, loin de laisser indifférent ou de dégoûter, son retrait interroge, fascine. Cette bouche d'ombre, qui semble ensevelir en elle les paroles qu'elle multiplie, paraît une exception, dont on ne sait si elle est morbide ou salutaire. Elle excite les âmes à la réflexion et certains esprits aux calculs.

Refuser de laisser diffuser des textes aussi remarquables que *Récoltes et Semailles* contraste avec le flux actuel d'ouvrages de littérature, voire de critique littéraire. En ces domaines, la France vit la grande abondance. 646 romans, par exemple, dit-on, lors de la dernière rentrée littéraire. Ce chiffre même est sous-estimé, tant pullulent les microéditeurs que l'on ne comptabilise pas. Il ne dit rien des manuscrits parvenus dans les maisons d'édition... Quant aux poèmes, comment compter ceux qui sont publiés, mis en ligne, dits chaque année ? Éditeurs, libraires et lecteurs éprouvent souvent le sentiment d'une saturation. Plusieurs auteurs publient tant que leurs fidèles même ne sauraient absorber. Qui peut avoir lu tout Butor, Sollers, Serres, ou tout un universitaire littéraire ? Quant à tout relire... On s'étonne devant la multiplication des graphomanes ostensibles.

Contre les valeurs de la diffusion, la lettre de Grothendieck suggère la valeur du retrait. Elle laisse entendre le caractère constitutif du silence choisi ou subi, quand il s'agit de cette entreprise de dire avec les mots ce qui les passe et les fonde peut-être, et qu'on appelle la littérature. Elle fait apparaître que des textes, éventuellement importants, ne sont pas publiés, ne sont pas diffusés, par la volonté de leurs auteurs, et que cette part contribue à sa présence et à son sens. Telle est peut-être l'indication ultime de ce

mathématicien romantique qu'on appelait, pendant la guerre, au Chambon-sur-Lignon, « Alex le poète ».

*Puissance nécessaire des textes inconnus*

Ce qu'on appelle littérature est constitué d'un noyau de textes fameux, puis d'un très vaste groupe de textes presque inconnus, mais accessibles, et enfin d'un peuple incalculable de textes jamais publiés, jamais diffusés, qui ne le seront peut-être jamais, et dont certains n'ont même pas été écrits, comme celui qui fut imaginé, selon Borges, par un condamné tandis que fonçaient vers lui les balles des soldats qui le fusillaient<sup>95</sup>... Les chefs-d'œuvre inconnus, et même inconnaisables, donnent forme à la littérature, et des œuvres que l'on jugerait médiocres, si on avait accès à elles, remplissent, sans être lues, une fonction fondamentale.

Ces œuvres font rêver. On s'invente autour d'elles des légendes, dont Umberto Eco donne quelque idée avec *Le Nom de la Rose*, qui déploie son intrigue autour d'un traité perdu d'Aristote. C'est ainsi que je songe aux caisses de la correspondance de La Fontaine, peut-être brûlées pendant la Révolution, dans l'incendie du château d'Usson, et que son petit-fils conservait encore, semble-t-il, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. À leur propos, je me raconte des histoires. J'étends l'œuvre connue vers de revigorantes profondeurs. Je m'imagine des confidences essentielles sur les *Fables* et leur sens, telles qu'il s'en trouve, pour *Aurélie*, dans une lettre de Nerval à son ami Loubens, découverte voici quelques années dans le château de ce dernier en Lauragais... Ces textes d'auteurs fameux bordent de mystère les textes que nous connaissons, accroissent leur puissance, mais ils sont très rares par rapport à ceux dont le genre, le titre, le sujet et l'auteur sont inconnus, et qui assurent pourtant une continuité du phénomène littéraire, comme s'il fallait que des milliers d'individus eussent composé des millions de pages jamais lues pour que s'animent effectivement les pages les plus fameuses. Nous pressentons ainsi l'existence des multiples textes qui ont rendue possible *La Recherche du temps perdu*. Nous en devinons l'activité. Il faut que veillent, la lampe allumée, de très nombreux écrivains solitaires, et même des critiques, dont les écrits ne seront jamais diffusés, pour que prenne forme et sens la littérature.

Sans diffusion pourtant, elle n'existerait pas. Manqueraient les interactions complexes, durables, constamment relancées entre des écritures et des lectures, et qui la constituent.

Que serait alors une heureuse diffusion ? Comment caractériser, pour aujourd'hui, particulièrement en France, une diffusion qui permettrait un fonctionnement optimal, avec des textes littéraires, du vaste atelier des subjectivités, dont les individus et la société paraissent avoir besoin ?

Cinq traits, je crois, la caractériseraient : l'abondance, la diversité, la densité, l'adaptation, la vertu.

---

<sup>95</sup> Jorge Luis Borges, « Le miracle secret », in *Fictions*, Folio, Gallimard, 1989, p.149-157.



### *Qualités d'une heureuse diffusion : l'abondance*

Du XVI<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les titres et les exemplaires se font régulièrement plus nombreux. Cette évolution se poursuit aux siècles suivants. On n'a jamais disposé de tant de textes se prêtant manifestement, pour le plaisir, à des lectures multiples. On ne saurait le regretter. L'abondance donne puissance, forme, et substance à la littérature. Elle en fait une réalité pour chacun et pour tous. On aurait tort de regretter, sauf par agacement, la publication de 646 romans, ou davantage, pour la rentrée littéraire 2012. On aurait tort de regretter que soient éditées souvent les *Fables* ou *Les Fleurs du mal*. Il est heureux que la littérature étrangère, traduite ou pas, arrive à flot sur le sol de France<sup>96</sup>. L'activité des éditions Actes Sud<sup>97</sup>, qui a renouvelé la publication et la diffusion des littératures non hexagonales, a permis une floraison nouvelle de titres. Les sites de littérature en ligne, les blogs d'inconnus, la multiplication récente de très petites maisons d'édition, grâce à des individus passionnés, aux subventions et à la baisse du prix de fabrication des livres, augmente la masse des textes disponibles. Cela répond au désir des auteurs, comme des lecteurs, qui sont assez souvent les mêmes, et cela, parfois, crée du désir de lire, comme d'écrire.

### *Qualités d'une heureuse diffusion : la diversité*

L'invention de l'imprimerie, voici plus de cinq siècles, a favorisé cette diversité. Aujourd'hui, l'élévation du niveau moyen de culture, une nouvelle décentralisation partielle des lieux de publication, voire de diffusion, la multiplication des supports, la politique des maisons d'édition et des institutions, les attentes du public, la volonté des écrivains, l'explosion de la société en « particules élémentaires » maintiennent et accroissent une diversité que pourraient réduire, comme en d'autres secteurs, l'unification des marchés, la recherche des profits, la paresse du désir, une standardisation des goûts produite par la culture dominante. La diversité est celle des titres, des genres, des styles, des auteurs, mais aussi des modes de publication et des voies de diffusion : tous les livres n'ont pas à paraître dans le format poche. Il est bon que les éditions de Minuit, sous la direction de Jérôme Lindon, aient un moment combattu la tendance hégémonique du poche. Il est excellent que des éditeurs publient sur de beaux papiers, produisent, quoique rarement, des ouvrages de tête, et qu'ils inventent des formes nouvelles de livres, comme l'ont fait voici trente ans les éditions Des femmes, avec les enregistrements audio. Glisser un cd-rom dans un ouvrage de poésie est une heureuse nouveauté. Distribuer simultanément plusieurs éditions des *Fables*, voilà qui est précieux. Toute traduction fraîche d'un texte moderne ou antique est un cadeau et un défi. J'enrage contre Olivier Sers, mais je remercie les éditions des Belles-Lettres pour avoir publié sa récente traduction de Lucrèce. L'irritation que me causent ses mauvais alexandrins m'est occasion pour me sentir vivre, et m'essayer.

---

<sup>96</sup> Sur les résistances nationalistes à cette arrivée, vers 1900, lire l'article de Blaise Wilfert-Portal, « La place de la littérature étrangère dans le champ littéraire français autour de 1900 », in *Histoire & Mesure*, 2008, XXIII, 2, p. 69-101.

<sup>97</sup> Pour caractériser cette politique, lire un entretien avec Bertrand Py, directeur éditorial d'Actes sud, publié en ligne sur savoirs cdi : <http://www.cndp.fr/savoirscdi/societe-de-linformation/le-monde-du-livre-et-de-la-presse/les-editeurs/actes-sud-entretien-avec-bertrand-py.html>

### *Qualités d'une heureuse diffusion : la densité*

Dès l'invention de l'imprimerie, en France et en Europe, on fabrique et on vend des livres à Mayence, Strasbourg, Paris, Florence, Venise, Lyon... Les réimpressions, parfois non autorisées, sont nombreuses, mais les autorités combattent souvent cette activité. Elles se satisferaient d'un très petit nombre de points de diffusion, voire d'un seul, tel un soleil, et d'un public circonscrit. De plus, si persistent toujours des territoires libres, des volontés farouches, et si les Lumières furent un effort coordonné pour diffuser, depuis des centres multiples, vers des lecteurs dispersés, un mouvement de l'économie moderne tend à concentrer. Pour réduire les coûts, il faut viser les vastes amas d'acheteurs potentiels : fermetures des petites librairies à Saint Affrique, Redon, dans les faubourgs; développement d'hypermarchés du livre, vendant aussi et surtout maint matériel électronique ; insertion des activités de publication et de diffusion dans des groupes largement consacrés à la communication, comme Hachette, et qui pourraient, à la limite, devenir un seul groupe ne conservant que des apparences de diversité ; rassemblement ultime des points de diffusion en un site unique, qui diffuserait partout, tout, et tel qu'en quelques clics, n'importe qui, n'importe où, aurait accès à l'infini des livres. Amazon – qui se présente comme « la plus grande librairie du monde » - incarne virtuellement cet idéal. Chacun, partout, à tout instant, peut y commander presque tous les livres. Il faut combattre Amazon pour que demeurent et se renouvellent de nombreux points de diffusion, des chemins, et des corps non virtuels. Il faut combattre Amazon, mais sans rêver de l'anéantir. C'est une lutte durable.

### *Qualités d'une heureuse diffusion : l'adaptation*

Suite à l'invention de l'imprimerie, les colporteurs ont diffusé les livres dans les campagnes, et, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la « bibliothèque bleue » a favorisé les rencontres de textes avec de nombreux individus. Suite à l'installation des premiers réseaux de voie ferrée, Hachette a inventé les Bibliothèques de gare. Entre 1853 et 1896, selon Élisabeth Parinet<sup>98</sup>, leur nombre est passé de 43 à 1179, et plusieurs maisons d'édition se sont affrontées. En février 1953, devant l'accroissement du lectorat potentiel et les pratiques nouvelles de consommation, Henri Filipacchi a lancé Le Livre de poche avec pour premiers titres *Kæningmark* de Pierre Benoit, *Les Clefs du Royaume* d'A.J. Cronin, *Vol de nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry. Les ventes ont atteint 28 millions d'exemplaires en 1969, et divers éditeurs se sont mis à publier des collections comparables, comme J'ai lu, Presse Pocket, Folio... Effet majeur : le poche a aidé de nombreux français à posséder plus de cent titres de littérature moderne ou ancienne. Dans beaucoup d'appartements et de villas, la bibliothèque est devenue visible, mais presque anodine. Elle a cessé d'être un marqueur de bourgeoisie. Elle va peut-être disparaître : depuis trois ou quatre ans, le livre numérique est un succès aux Etats-Unis. Il le devient en France. Un ancien professeur de latin, le mois dernier, me montrait sa tablette. « C'est fini, c'est fini » me disait-il. « Tu achètes les textes. Tu ne t'encombres plus. Ça marche très bien. Je vais pouvoir vider mes étagères ». Et il se régala de me montrer la commodité de lecture, le

---

<sup>98</sup> Elisabeth Parinet, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine*, Éd. du Seuil, 2004.

faible encombrement, son savoir neuf. Je crois qu'un grand éditeur qui négligerait le livre numérique serait assez vite en danger.

#### *Qualités d'une heureuse diffusion : la vertu*

La diffusion littéraire, en ses divers aspects, est toujours au bord du scandale. La foi se mêle à la défiance. Entre panier de crabes et voix des anges, on veut croire au pur miracle des apparitions de chefs-d'œuvre, mais on pressent les intrigues. La vertu est un élément du pacte littéraire. Les lecteurs de littérature, sur ce point, détestent être déçus. J'ai ainsi constaté la rage de mes khâgneux quand *La Recherche de l'absolu* fut au programme des ENS, alors que son annotateur était un dirigeant puissant de ce concours. Ce roman de Balzac leur parut diffusé par des mains avides. Cela réduisit leur désir de le lire... L'essai très informé d'Olivier Bessard-Banquy – *L'industrie des lettres* - peut avoir effet déceptif : ses analyses montrent comment beaucoup d'œuvres littéraires sont diffusées pour tenter d'améliorer la rentabilité, d'ailleurs faible, des maisons d'édition. Le lecteur de littérature n'apprécie guère qu'on montre ce que Marivaux appelait, à propos d'une jolie jeune femme se maquillant, les « machines de l'opéra<sup>99</sup> ». Il désire sentir la grâce sans les réseaux. Pour compenser l'étal éventuel des combines, il accorde crédit à diverses figures qui lui paraissent respectables, et presque transcendantes. Il aime aussi sentir l'énergie de circuits neufs, d'audacieux éditeurs, le renouvellement des figures, des espaces, des méthodes, des débats, des prix, une fraîcheur utile pour croire.

Favoriser cette croyance est, selon moi, le dernier des traits d'une heureuse diffusion. Réunir ces traits durablement est impossible, mais le modèle qu'ils constituent aide à penser ce qui se présente.

#### *État et diffusion littéraire en France*

L'état et les effets actuels de la diffusion de littérature en France ne sont pas désespérants. L'abondance d'ouvrages disponibles est sans précédent. La diversité est sensible, malgré la tendance à la concentration. La densité des points de diffusion est certes inégale, et parfois faible – par exemple dans les zones pavillonnaires, mais elle persiste, voire s'améliore grâce aux Salons du livre, parfois minuscules, à internet, au maintien d'un réseau de libraires indépendants, au dynamisme de librairies suffisamment importantes pour développer une offre abondante. La diffusion s'adapte à de nouveaux publics, propose des moyens modernes pour accéder aux textes, et des types de livres innovants par leur support, leur forme, leur propos. Les festivals, les médiathèques, les sites de distribution en ligne, les salons décentralisés, comme celui de Brive, touchent des publics mobiles. L'école elle-même renouvelle ses manuels et ses enseignements. On n'a pas craint de mettre Jean-Luc Lagarce au programme de l'agrégation 2011, ou Kourouma au programme des ENS 2012, et on pratique la poésie sonore dans des lycées classiques. Enfin, s'il est possible et nécessaire de dénoncer les magouilles de la diffusion, force est de constater que de nouveaux romans paraissent

---

<sup>99</sup> Marivaux, *Journaux et œuvres diverses, Le Spectateur français, Première feuille*, GF 1969, p. 118.

sans népotisme, que Mathieu Riboulet a pu rencontrer un public sans bruyante campagne de publicité, que le théâtre de Novarina a bénéficié d'un excellent bouche à oreille, et qu'il existe un grand nombre d'individus militant pour la diffusion des livres de littérature ancienne ou contemporaine. Le Salon du livre de Midi-Pyrénées ou le Marché de la poésie à Paris font rencontrer d'étonnantes énergies.

Cette qualité de la diffusion, en France, ne tient pas du miracle. Elle résulte des politiques successives de l'État et des collectivités plus ou moins locales, qui traduisent la conviction commune qu'il est important de trouver presque partout des livres. Dans ce pays, depuis longtemps, la littérature est affaire politique et la politique est perçue comme une affaire dont beaucoup de gens peuvent et doivent s'occuper. Les français se montrent volontiers frondeurs, et les frondeurs du XVII<sup>e</sup> siècle aimaient les salons où s'échangeaient des poèmes, des textes, et où l'on parlait littérature. Retz était typiquement écrivain et frondeur, l'un par l'autre, sans doute en tous sens. De plus, dans notre mémoire, la Révolution est fille des écrivains des Lumières : c'est grâce à Voltaire, c'est grâce à Rousseau... Vers 1930, on n'a pas hésité à planter, au dessus de Lamalou-les-Bains, « une forêt des écrivains combattants<sup>100</sup> » : chacun des 560 écrivains, fameux ou inconnus, tués pendant la Grande Guerre, y est représenté par un groupe d'arbres. Cette forêt est un monument à la littérature. Beaucoup d'électeurs français, même quand ils ne lisent pas, considèrent que tous les écrivains, ou tous les livres, malgré les catastrophes, ont droit à une diffusion pensée comme naturelle, exprimant la nature des choses.

Cette conviction, entretenue, a pour effet la présence pratique de la littérature en bien des lieux, sur divers supports : je viens d'acheter, à la gare de Narbonne, un numéro hors-série de la revue *philosophie magazine*<sup>101</sup> consacré à la lecture des « plus grandes pages » de Proust par des philosophes. Je n'ai jamais observé présentation comparable en Grande-Bretagne, en Irlande, en Espagne, en Italie, ou aux États-Unis. Le citoyen britannique, quand il va acheter des journaux, ne se voit pas proposer les commentaires des plus grands philosophes du royaume sur les meilleures pages de Virginia Woolf ou de Georges Eliot, mais, ces jours-ci, en gare de Narbonne, un voyageur ne peut guère éviter ce titre, en caractères rouges et noirs « Proust À la recherche du temps perdu » ainsi qu'une madeleine très jaune sur un grand fond blanc. Il est invité à lire « les plus grandes pages de Proust », et leurs commentaires par Roland Barthes, René Girard, Théodor Adorno, Gilles Deleuze, Raphaël Enthoven, Emmanuel Lévinas, Régis Debray, Samuel Beckett... Bel effet d'une politique durable d'État.

Des inquiétudes se font jour. L'État n'est-il pas en voie d'affaiblissement ? Il risque de ne plus avoir les moyens de maintenir des enseignements et une politique culturelle favorisant la diffusion de la littérature. La soumission au marché n'augure rien de bon pour les amateurs de livres. Rien ne paraît pouvoir enrayer la chute du nombre de lycéens s'engageant en terminale L. La rapide réduction des enseignements de latin et de grec, coûteux et déconnectés de la mondialisation, paraît un signe d'une incapacité de l'État à promouvoir ce qui a longtemps assuré la puissance de l'idée de littérature.

<sup>100</sup> Voir Danielle Auby, *Bleu Horizon*, Flammarion, 1993.

<sup>101</sup> *Philosophie magazine*, Hors-série, janvier-février 2013.

Dans une société de mise en scène, on peut redouter des coups de ciseau et la préférence pour des actions spectaculaires, rentables immédiatement. À l'édition des œuvres complètes de Diderot, ou au soutien des librairies associatives, les autorités pourraient préférer le financement d'une « grande clameur », comme à Marseille pour l'ouverture des festivités inaugurant l'année 2013, pendant laquelle cette cité sera « capitale culturelle européenne ».

L'État, en France, est loin d'être mort, et, en matière culturelle, la décentralisation progresse. Les collectivités locales multiplient les initiatives pour favoriser l'éclosion de lieux de diffusion. À Marseille, le Centre international de poésie n'existait pas au temps de la NRF. Vaché ou Gracq n'ont pas connu à Nantes la Maison de la poésie qui ne vivrait pas sans la municipalité. Le Banquet du livre de Lagrasse est soutenu par le Conseil général de l'Aude. Permanences de la littérature, à Bordeaux, agit en partenariat avec la Ville, le Conseil général, le Conseil régional... Des écrivains locaux, parfois de talent, sont envoyés dans des écoles, des prisons, des hôpitaux, des associations avec l'aide des DRAC. Un libraire passionné, à Montgiscard près de Toulouse, maintient un salon du livre grâce à l'appui des élus. Il affirme sur son site web qu'en dépit de la régression apparente du goût pour la littérature et de la progression des liseuses, il croit « que la salon du livre de Montgiscard est un moment magique préservant la convivialité de ces rencontres fortes entre écrivains et lecteurs ». Les universités, dans toutes les régions de France, et jusqu'aux Caraïbes, publient et traduisent grâce au contribuable des textes d'époques diverses. La *Revue Fontenelle* à Rouen fait connaître l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Les Presses de l'Université de Saint-Etienne vont faire paraître un recueil des traductions de Lucrèce à l'âge classique. L'université de Nice a organisé un colloque sur Boris Gamaleya et publié un gros livre autour de son œuvre : *les Polyphonies de l'extrême*. Des théâtres subventionnés, un peu partout en France, jouent Marivaux, Koltès, Racine ou même Rotrou. Jean-Louis Trintignant disait des poètes, ces derniers jours, au Sorano, à Toulouse, tandis que se tenait à Plestin-les-Grèves un stage d'écriture et de lecture à voix haute.

D'où vient le sentiment de malaise ? D'où procède cette impression qu'en France, on oublie la littérature, que sa diffusion ne produit qu'une image confuse, s'affaiblissant, à l'aube d'un jour nouveau, dont on devrait tout craindre ? Régis Debray la voit contrainte aux catacombes. Voici que reviendrait, selon Bernard Noël, le temps des communautés quasi secrètes, durant lequel les livres seraient conservés et lus dans des monastères, tandis que circuleraient des flux barbares d'informations. L'espace littéraire se réduirait à mesure qu'augmenterait le désir des consoles.

La diffusion de littérature n'est plus la principale diffusion culturelle. Elle persiste et se renouve parmi quantité de diffusions intenses, dont celles du cinéma, des vidéos, de la danse, du théâtre de rue, de la performance, des voyages, des découvertes archéologiques, des images et des sons innombrables... Son enseignement, central jusque dans les années cinquante, éprouve désormais la pression de tous les autres arts... Parmi mille émissions sonores, la parole des écrivains et le désir qu'ont peut en avoir semblent perdus. Les flux d'images les marginalisent. Du coup, l'État se flatte davantage d'ouvrir un Louvre à Lens qu'une bibliothèque à Alès. Il n'est pas jusqu'à la

Maison de la littérature et des écrivains, à Paris, qui ne pose en ce moment cette question : « la littérature est-elle soluble dans la télévision » ?

Parmi tant de diffusions, résister ne va pas de soi. Tout lecteur, tout auteur ces jours-ci est soumis à plus de tentations que ne le fut saint Antoine. Il est tenté d'abonder ou d'écouter « la grande clameur ».

### *Résister, inventer*

Saint Antoine résiste grâce à l'Évangile et à la compagnie d'anachorètes, qui sont ses disciples et ses amis. Il est relié par un livre à un message transcendant, et il s'est mis en réseau de solitudes. Utile leçon : il est bon de fonder par des livres notre confiance en la valeur quasi transcendante de certains livres, et de la maintenir par l'échange avec d'autres lecteurs, que nous aurions éventuellement contribué à former. Il ne s'agit pas de se rendre aveugle à la diffusion des illuminations culturelles diverses, dont l'abondance est une chance de notre temps, mais de vivre selon une lecture en esprit et de multiplier, par elle, la communauté des solitudes bienveillantes.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les « libertins érudits<sup>102</sup> » lisaient, relisaient des textes qu'ils jugeaient fondateurs, leur accordaient une importance considérable, et ils échangeaient, par des lettres et dans des conversations, leurs jugements et leurs analyses. Parmi les messages sonores, picturaux, textuels que diffusaient la Contre-Réforme et d'autres entreprises de propagande politique, *La Mothe le Vayer*, *Cyrano de Bergerac*, ou *Naudé* constituaient un espace, où se composaient idées critiques et pratiques esthétiques, et que je dirais volontiers, par anticipation historique, littéraire.

Nous avons intérêt à combiner les leçons de saint Antoine et celles des libertins érudits. Parmi les diffusions innombrables, soyons des ermites cultivés et amicaux, des formateurs sans amertume ni œillères.

Je rêve d'explications de textes généreuses proposées à des publics divers sous forme de lectures-conversations. Je rêve d'échanges, au plus près des textes, anciens et modernes, conduits par des savants inventifs, désireux de faire sentir et sentant eux-mêmes, vifs de langue et de cœur. Ces rencontres ne seraient pas des cours en direction de publics exclusivement jeunes. Elles s'offriraient à tout individu, de toute condition. Je rêve que des passionnés qui en savent long sur des textes, qui entendent l'art des vers, et en jouissent, fassent effort, sans vanité, pour éveiller précisément au désir de ces objets, comme le font parfois des guides en haute montagne, ou des naturalistes. Je voudrais que des écrivains veillent à dire leur art et l'art d'autrui au plus près de leur création, et qu'ils veillent à écouter. Parfois, le Banquet du Livre de Lagrasse, ou les Rencontres sous l'arbre au Chambon-sur-Lignon donnent le sentiment que l'on habite cette utopie. Certains soirs, à la Bibliothèque nationale de France ou dans une librairie, des intervenants créent légèrement la juste gravité. Ils renoncent à être des spécialistes pour devenir ou redevenir des amateurs, voire des amoureux, ou des amants. S'invente alors la complicité des solitudes. Quelquefois, à France Culture, des voix, universitaires

---

<sup>102</sup> Expression de René Pintard dans sa thèse *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Boivin, 1943.

ou pas, font vivre ce que Finkielkraut nomme un « cœur intelligent<sup>103</sup> ». Il m'arrive d'entendre, à propos de littérature, « l'amour réalisé du désir demeuré désir<sup>104</sup> » : la voix de la poésie s'incarne, mon esprit s'anime. Je vis alors, parmi les choses, et dans leur considération, au pays des mots, un moment de présence réelle.

Ces moments sont précieux. Chacun peut s'y préparer en cultivant son corps et son esprit. Quand les conditions sont remplies, l'acte de diffusion devient une Pentecôte. Ceux qui sont touchés éprouvent le désir d'aller, comme des apôtres, dans toutes les directions de la crise, porter la bonne nouvelle, et multiplier ainsi les chances d'écrire.

---

<sup>103</sup> Alain Finkielkraut, *Un cœur intelligent*, Stock/Flammarion, p. 2009.

<sup>104</sup> « Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir », René Char, *Partage formel*, 30, *Fureur et Mystère*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1983, p. 162.

## Écrire dans la crise des définitions

« Que les choses anciennes seront oubliées<sup>105</sup> ».

Les écrivains abondent.

Au XVII<sup>e</sup> siècle déjà, cette abondance se constatait. Molière, Boileau ou La Bruyère la signalent. La Fontaine dénonce « la maladie du siècle », qui est de « faire un livre<sup>106</sup> ». Il

---

<sup>105</sup>Isaïe, 43, 18, 19 traduction de Blaise Pascal dans les *Pensées*.

<sup>106</sup> La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, première page.



pouvait être de bon goût, pour les aristocrates, de ne pas s'afficher comme auteur, tant la canaille se mêlait d'écrire. Madame de La Fayette, le duc de La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, Madame de Sévigné ne se sont jamais prétendus auteurs. Cela convenait pour le difforme Scarron, ou le bossu Saint-Pavin... Des gens de très haute qualité, cependant, écrivaient, et beaucoup. Certains inventaient même des œuvres, qui nous enchantent, mais leur art du silence n'est plus pratiqué. De quelque rang qu'on soit, aujourd'hui, on s'affiche volontiers écrivain. Mieux vaut ne pas signaler qu'on est disposé à lire, car on risque d'être encombré par tous ceux qui prétendent avoir besoin d'un lecteur.

Écrire est d'autant plus tentant que l'on peut commencer à tout âge, que l'on n'est pas forcé d'apprendre longtemps, comme pour le piano ou la danse. Un clavier ou un stylo, un écran ou quelques rames de papier, et l'on est auteur, sans risquer des couacs sur une scène ! Quelques émotions ressassées font le poète. Quant aux mots, ils sont le plus gratuit des biens collectifs. Le service public de la langue est bien moins cher que celui de l'eau, ou de la sécurité. Et on ne paie pas d'impôts pour son usage.

La littérature justifie le projet d'écrire. Elle fournit un cadre, une tradition, des modèles, un ensemble de relations, des moyens, des espérances, un horizon d'éternité. Fille des Lumières, elle éclaircit l'obscur désir de naître par les mots et offre à chacun une chance d'Olympe, ou, du moins, de photo dans le *Magazine littéraire*. Elle donne un sens et un univers. Il n'est donc pas étonnant que de bons élèves, ou des cancre, qui sont leurs doubles nécessaires, aspirent à devenir écrivains, que des professeurs de lettres aient un roman ou des poèmes sous le coude, que ceux qui instruisent des classes et ceux qui les détruisent rêvent de devenir des classiques.

Marcela Iacub vient de sortir un livre : *Belle et bête*. Elle y raconte comment elle a couché avec DSK quelques mois après l'affaire du Sofitel. *Le Nouvel Observateur* l'annonce en une, donne les premières feuilles, publie un entretien. Déjà le scandale éclate, mais la petite gloire de Marcela Iacub va peut-être croître. Cette philosophe et juriste avait participé, voici deux ans, à un colloque sur les « immoralités littéraires ». Elle passe à la pratique. Elle couche avec un homme abominé, qu'elle désigne comme un « cochon », puis elle raconte. Elle attire donc sur elle le scandale, comme Judas, dont on a dit qu'il était le véritable saint. « Je suis une sainte<sup>107</sup> » dit Marcela Iacub. Qu'on se rassure : elle ne sera pas jetée aux lions. Il se trouve déjà des critiques pour parler littérature. On rapproche *Belle et Bête* de *La vie sexuelle de Catherine M.* On dit qu'on pense à *Truismes*. On évoque *Les Liaisons dangereuses*. Jérôme Garcin cautionne. Je suppose qu'on comparera bientôt Marcela Iacub à Casanova, Sade, Molière. On l'intègre dans le paysage littéraire. Elle va trouver sa place entre les grands provocateurs. La forme littéraire est une justification non par la foi, ou par les actes, mais par l'institution, dont les prêtres sont ici quelques critiques, voire l'Université. Écrivaine, sainte Marcela devient incontestable. Crions ensemble d'une seule voix : « Santo subito ! Santo subito » !

---

<sup>107</sup> Voir *Le Nouvel Observateur*, du 21 au 27 février 2013, p. 81.

Si Dom Juan finit détruit par la statue que son libertinage a suscitée, la littérature exalte celui qui la contacte ou s'en trouve contacté. Elle fait parfois crier de toutes parts : « Miracle, apothéose<sup>108</sup> ». Elle donne une dignité de statue intouchable, car en élévation, presque en lévitation, aux extravagants actes de paroles qu'elle convoque en son festin. Loin d'être mortifère, comme la statue du Commandeur, cette transcendance instituée autorise un spectaculaire libertinage. Là se joue une bonne part de l'ambiguïté produite par la pièce de Molière et sa réception. Le « grand seigneur méchant homme » qui est, selon la pièce, effectivement et logiquement puni, apparaît non seulement justifié, mais glorifié par la littérature. La statue qui le tue se métamorphose et en fait un mythe moderne. Molière, lui-même, dont les moralistes du temps, comme Nicole, critiquaient logiquement les audaces, devient un saint, et presque un Christ dont Ariane Mnouchkine a filmé le calvaire. Il n'est plus permis d'accuser ce martyr d'un crime. Merci la littérature !

Pour elle, comme pour d'autres arts, il vaut la peine de souffrir. Nerval, Rousseau, ou Artaud ont heureusement souffert pour faire œuvre. Hugo a su publier la mort de sa fille. Il a dit en alexandrins que « demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne », il partirait. Il irait par la forêt, il irait par la montagne. Qu'il soit resté chez lui importe peu. Que « la montagne » manque entre Paris et Villequier ne pose pas problème. Hugo invite à la contemplation de sa statue, qui lévite en littérature depuis bientôt deux siècles. Son sort fait envie.

Rilke a beau avoir suggéré que le désir mimétique ne vaut rien au lyrisme, la notion de littérature fonctionne comme un attracteur. Elle active le déchaînement des « feux de l'envie<sup>109</sup> », des rivalités, parfois des combats, le chaos, les crises et les effets de sens de ce qu'on nomme, par effet retour, l'histoire de la littérature. Ce n'est assurément pas pour les sociétés et les individus modernes, une notion inutile : elle offre un justificatif au désir de jouir par l'écriture.

« Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire<sup>110</sup> »... Les douleurs sont réelles. La saison est parfois vraiment en enfer. Les milieux littéraires, même minuscules, sont des bouillies cruelles. On s'y mord. On s'y pique. Christine Angot en parle librement. *Le Neveu de Rameau* ou Molière en donnaient déjà des représentations. Pour quelques Jérôme Ferrari ou Laurent Gaudé qui peuvent afficher leur joie de publier en littérature, de réunir autour d'eux des assemblées de lecteurs, combien d'Oronte s'entendent dire que leur sonnet est « tout juste bon à mettre au cabinet » ?

Il ne faut pas sous-estimer la souffrance d'Oronte. Alceste, contraint de juger son sonnet, est pris dans une situation moderne, qu'a su repérer Molière : dès lors qu'on touche un peu au pays de littérature, comme Alceste, on devient un désirable lecteur. On est un redoutable saint Pierre avec clef et balance, mais on risque de perdre des amis, de devoir affronter un procès, et de pester, sans qu'on l'ait souhaité, « contre l'iniquité de la nature humaine ». On sait cela. On tente d'éviter, mais on appartient au

<sup>108</sup> La Fontaine, *Les obsèques de la Lionne, Fables*.

<sup>109</sup> René Girard, *Shakespeare ou les feux de l'envie*, Grasset, 1990.

<sup>110</sup> La Fontaine, *Les deux Aventuriers et le Talisman, Fables*, X, 13, v.1.

dispositif social qu'implique la littérature. On se doit être un peu bourreau, puisqu'on est juge, et qu'on peut être distributeur d'accès au paradis.

La notion de littérature, presque son culte, légitime la jouissance, multiplie les douleurs, crée nouvelles jouissances, qui conduisent encore à de nouvelles douleurs, le tout dans un mouvement puissant et fascinant, qui concerne, depuis l'époque classique, directement, intimement, un nombre croissant de personnes.

On peut s'étonner que des gens investissent beaucoup d'eux-mêmes pour écrire, alors qu'ils en sont rarement récompensés, mais on devrait aussi s'étonner que des individus nombreux jouent au loto, alors que les chances de gain sont faibles. L'institution donne au désir un statut et des formes recevables. Le spectacle ostensible et discret des gagnants, les récits répétitifs, les slogans, les spots travaillent à faire du loto un attracteur. La littérature, comme système, qui a besoin de publicité, promet aussi des gains considérables pour un investissement réduit, puisqu'il s'agit seulement d'écrire. Il n'est d'ailleurs pas anecdotique que l'argument de Pascal quant au jeu soit concomitant de l'apparition des premiers milieux littéraires, riches en libertins. Pascal convoque le jeu pour montrer à ces calculateurs combien se convertir peut permettre un gain infiniment meilleur que de jouer « à croix ou pile ». Dans les mêmes années, Corneille certifie à Marquise<sup>111</sup> qu'il vaut la peine d'aimer un « grison », puisqu'en échange de quelques baisers, elle obtiendra la gloire encore « dans mille ans ». Si Marquise, négligeant son dégoût pour un corps « un peu vieux », parie sur la littérature, son gain sera considérable, presque infini, car la gloire de l'écrivain, par contact, lui fera passer les siècles. Est-ce un argument efficace ? Est-ce humour ? On voit toujours des jeunes femmes tomber dans les bras de poètes « un peu vieux ».

Les critiques journalistiques et universitaires, l'école, les DRAC, les Académies, les Maisons de la poésie, les bibliothèques, les librairies travaillent à rappeler la littérature et sa valeur. Elles combattent l'oubli en commémorant des gloires. Nul n'est censé ignorer la littérature. Chacun est invité à y contribuer. Tous sont appelés, même si très peu seront élus. Cependant, il est raisonnablement possible, pour n'importe qui, de se voir, imprimé, ou mis en ligne. De Perpignan à Bar-le-Duc, sur la toile et dans les villages, il y a désormais des milieux littéraires, avec des ambitions, des projets, des rivalités, des salons, des publications, des écrivains combattant pour leur gloire, donc pour la littérature, et, par exemple une Marcela Iacub à laquelle Christine Angot répond : « non, non, non et non<sup>112</sup> » !

Ces remarques contredisent la thèse de l'oubli et du délitement actuels de la littérature. L'époque procéderait à un ressassement publicitaire de la notion, et répondrait à la question de sa nature par le discours d'instances coordonnées ! Loin de vivre un effacement lié à une crise de définition, nous subissons un constant rappel et une consolidation. Ces deux thèses ne s'anéantissent pas, car les phénomènes qu'elles repèrent forment, pour la littérature, une dynamique entre oubli et rappel, une crise et

---

<sup>111</sup> Corneille, *Stances*, in *Anthologie de la poésie française du XVII<sup>e</sup> siècle*, Poésie/Gallimard, 1987, p. 322-323.

<sup>112</sup> *Le Monde*, 23, 02, 2013.

un renforcement de la définition, dans la mesure où l'oubli suscite ici le rappel qui entraîne à son tour un certain oubli, et que le délitement produit des reconstructions plus ou moins réactionnaires, qui renforcent à leur tour la crise de définition, qui s'inscrit, s'aggrave et se stabilise parfois à l'intérieur de la crise générale des définitions, qui caractérise notre époque, et qui fait, selon les moments et les points de vue, de la littérature, un roc apparemment stable ou un lieu de tourbillons.

La prolifération des écrivains soucieux de s'illustrer conduit à l'abondance des expérimentations. Poètes, romanciers, auteurs de théâtre, essayistes, dès qu'ils manifestent quelque ambition, se veulent créateurs, et subvertissent les genres, les cadres, proposent des « formes nouvelles » à leurs « inventions d'inconnu<sup>113</sup> ». Ils expriment puissamment leur subjectivité, superficielle, ou plus profonde, selon qu'ils veulent garder du moi la « signification ordinaire », ou qu'ils aient médité la phrase de Rimbaud : « je est un autre ». C'est ainsi qu'Orhan Pamuk, prix Nobel de littérature 2006, répond longuement, avec brio et diversité, à la question des raisons de son écriture : « J'écris parce que j'en ai envie. J'écris parce que je ne peux pas faire comme les autres un travail normal. J'écris pour que des livres comme les miens soient écrits et que je les lise. J'écris parce que je suis très fâché contre vous tous, contre tout le monde. J'écris parce qu'il me plaît de rester enfermé dans une chambre, à longueur de journée. J'écris parce que je ne peux supporter la réalité qu'en la modifiant. J'écris pour que le monde entier sache quel genre de vie nous avons vécu, nous vivons moi, les autres, nous tous, à Istanbul, en Turquie. J'écris parce que j'aime l'odeur du papier et de l'encre. J'écris parce que je crois par-dessus tout à la littérature, à l'art du roman. J'écris parce que c'est une habitude et une passion. J'écris parce que j'ai peur d'être oublié<sup>114</sup>... Le « je », pas du tout haïssable, rythme ici chaque affirmation. Le « je » se montre, se met presque en contradiction, se propose comme fondement actif et séduisant de l'envie d'écrire. Ses raisons sont diverses, traditionnelles, nouvelles, générales ou précises, conformes au modèle de la littérature ou singulières. On en sent la force et la légèreté, la cohérence dynamique et l'inventivité. Un tel « je », quand il s'agit d'écrire, a chance de créer, « pour ne pas être oublié », quelque chose de neuf, qui l'exprime, et qui ébranle heureusement la littérature qu'il affirme aimer. C'est un mainteneur qui fait crise.

De Rabelais à Novarina, en passant par Marc Papillon de Lasphrise ou Mallarmé, on ne cesse de voir apparaître de surprenantes créations dans le langage. Certes, les écrivains s'imitent, et le public aime retrouver ce qu'il connaît déjà : une bonne part de la production romanesque au XX<sup>e</sup> siècle prolonge et simplifie le XIX<sup>e</sup> siècle ; tout le XVIII<sup>e</sup> siècle voit se succéder des tragédies en cinq actes et en vers comme on les avait inventées au siècle précédent ; nos « Maisons de la poésie » reçoivent quotidiennement des plaquettes de vers romantiques, parnassiens, symbolistes, surréalistes ou dans le style de Jaccottet, ou de Bonnefoy... Ces répétitions ne sont pas nécessairement ridicules : les écrivains et leurs lecteurs recyclent avec profit vieilles formes, vieux

---

<sup>113</sup> Arthur Rimbaud, *Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, 1972, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 254.

<sup>114</sup> *La valise de mon papa*, conférence Nobel 2006.

langage, images et idées maintes fois employées. Cependant, depuis les Lumières, le grand mérite en littérature n'est pas du côté des imitateurs. Il faut inventer, et donc briser. Les audaces subvertissent, souvent culbutent, depuis au moins un siècle, la notion de littérature telle qu'elle s'enseigne dans un paysage à peu près choisi. Dès lors, face à des œuvres, se pose et repose souvent la question : est-ce bien de la littérature ? On se renvoie le mot « littérature ». On se le dispute. On en joue. Dans *Le Monde des livres* daté du 1<sup>er</sup> mars 2013, deux grandes pages consacrées à l'affaire DSK/Marcela lacub s'intitulent ainsi : *Littérature, la belle affaire ?* Titre subtil. La vieille notion passe d'un camp à l'autre dans un jeu où s'évalue une œuvre qui fait scandale, et dont on sent qu'on doit parler, ce qui est bon pour les affaires... Tout finirait par Marcela lacub en extase érotico-mystique en bas à droite de la double page, si *le Monde des Livres* ne s'achevait presque, quelques pages plus loin, par cette phrase en gros caractères gras : « C'est dans la littérature que François Hartog trouve l'expression la plus directe des changements de conception de l'histoire ». Affaire réglée ?

Le visage calme, apaisé, intelligent, de l'inventeur du « présentisme », tel qu'il apparaît dans la photo tendance universitaire décontracté sans cravate, qui illustre son éloge de dernière page, rassure, mais ne garantit pas la restauration de la littérature comme une totalité stable d'où penser. L'extase de sainte lacub suscite et suscitera encore mille diables. Toujours s'agite la question de la validité de la notion. Elle est passée par ici, elle repassera par là... Bernard Heidsieck fait-il de la littérature ? La bande dessinée, est-ce de la littérature ? Et les scénarios de cinéma ? Et les chansons ? Et le slam ? Et les textes des historiens eux-mêmes ne sont-ils pas, largement, littéraires ? Pourquoi faudrait-il limiter la littérature à la fiction, ou la fiction à la littérature ? Toujours reviennent le titre des pages du *Monde des livres*, « Littérature, la belle affaire », et le visage de Marcella, qui exalte et met en crise la littérature avec « les soupirs de la sainte et les cris de la fée<sup>115</sup> ».

Il y a fort à parier que lorsque tomberont les sujets de Lettres aux ENS, *Belle et Bête* ne sera pas l'œuvre dont les examinateurs attendront l'analyse. Il serait dangereux, pour les candidats, de fournir d'amples développements sur ce roman politique dont la valeur interroge et qui a pour propriété<sup>116</sup> d'exciter aux débats. Or, deux mois avant le concours, les candidats et les correcteurs auront vécu le tohu-bohu de lacub. Ils en auront conçu quelques pensées, mais dans l'épreuve de littérature française, cette cochonnerie sera tue. Les jurys, les inspecteurs, les candidats détournent les yeux vers les hauteurs. Ils cherchent au ciel un sol plus sûr que la chair.

« C'est dans la littérature que François Hartog trouve l'expression la plus directe des changements de conceptions de l'histoire ». Cette phrase de Roger-Pol Droit revient, lancinante, avec son ton d'évidence. À la fin du *Monde des Livres*, cette semaine, elle fait de la littérature un domaine à parcourir pour observer des phénomènes et fonder des analyses. Elle lui restitue une cohérence et une dignité aptes à susciter l'intérêt des sciences humaines. Du coup, la littérature ne serait pas un opérateur d'exclusion,

<sup>115</sup> Gérard de Nerval, *El Desdichado*, dans *Les Chimères*, Poésie/Gallimard, 2005 p. 29.

<sup>116</sup> Pour le concours 2013 se trouvent proposées trois questions au programme des ENS : le roman, littérature et politique, l'œuvre littéraire, ses propriétés, sa valeur.

produit de manière variable, avec son panthéon classique toujours rebricolé, et permettant de faire des affaires. Elle ne serait pas « de la cochonnerie », comme l'est l'écriture, selon Artaud. Elle ne cacherait pas sa trouble nature sous une apparence tranquille et belle, dont le beau visage d'Hartog donnerait une image. Il ne faudrait pas arracher ce masque pour trouver la chose. Inutile de mettre en pratique ce vers de Lucrèce : *eripitur persona, manet res*<sup>117</sup>. La chose littérature serait bien cette chose stable, unificatrice, sympathique qui permet de penser puissamment, et rendrait des services aux éminentes sciences humaines... Belle opération de relégitimation. Excellente affaire. Mais on n'y croit guère. On sent le piège académique. Par bonheur, François Hartog n'est pas l'auteur de cette phrase. Roger-Pol Droit lui fait dire ce qu'il ne dit pas. Hartog évoque des romans de W. G. Sebald ou d'Olivier Rolin et il convoque quelques textes fameux du XIX<sup>e</sup> siècle comme *La Comédie humaine* ou les *Mémoires d'outre-tombe*. Il n'est pas assez fat pour parler, en général, de la littérature, cette catégorie douteuse par laquelle il tenterait de « comprendre ce qui est en train de se passer ».

Hélas, et, d'ailleurs, heureusement, on ne peut pas : ça crée de toutes parts ; ça recrée même par derrière, alors qu'on croyait tout réglé, dans des passés qu'on croyait classés, vers Crébillon ou vers Corbière, et même dans *La Chanson de Roland*. On n'y voit plus aussi clair que l'espérait l'abbé Batteux au temps des Lumières, quand il publiait ses *Principes de la littérature*. Et tant mieux : « Le chaos est l'époux lascif de l'infini »<sup>118</sup>, selon Hugo.

La littérature est une construction idéologique en crise. Beaucoup d'autres le sont : le mariage, le travail, l'éducation, le public comme le privé, la religion comme la laïcité, la France, la médecine ne connaissent pas seulement des difficultés, mais vivent des déchirements, avec des remises en cause, des nostalgies, des remords, des refondations, des reformulations, des effondrements, des quêtes de sens. Les termes qui rendent possibles ces constructions sont contestés. On oscille entre invention, correction, clarification, jeux d'ambiguïtés... Cette crise des définitions est, sans doute, un trait de la modernité. S'accomplirait et se déclinerait une crise de conscience, désormais mondiale, où chacun des stabilisateurs idéologiques, anciens ou relativement récents, se trouve ébranlé, appelé à se renouveler, parfois à disparaître. Toute réunion citoyenne, quand il ne s'agit pas simplement de protester, débouche sur des problèmes de définition : qu'en est-il de l'intime, du privé, du respect, de la santé, de la sécurité ? Au nom des mêmes termes, des demandes contradictoires sont formulées. On désire l'abolition et l'étanchéité de frontières, la sécurité et le risque, la fidélité et le libertinage, et chacun de ces termes est travaillé d'interprétations, dans un chaos tel qu'il semble appeler le rire d'un Bossuet faisant « l'histoire des variations des églises protestantes »... Déjà, dans *Sphinx*<sup>119</sup>, Anne Garretta avait inventé un personnage, allant toute une nuit de boîte en boîte, et dont on ne pouvait certifier le sexe. La romancière radicalisait des incertitudes qui s'élaborent, en littérature, au moins, depuis *Sarrazine* et, peut-être, les

<sup>117</sup> Lucrèce, *De rerum natura*, III, vers 58.

<sup>118</sup> *Le Satyre*, in *La Légende des siècles*, vers 405.

<sup>119</sup> Anne Garretta, *Sphinx*, Grasset, 1986.

déguisements des théâtres baroques. Mais désormais le débat s'étale. Il travaille les rencontres citoyennes, les journaux, les colloques, les chairs des individus, les familles, les modes... Il rejoint d'autres débats et d'autres crises de définition. Des efforts de refondation réactionnaire apparaissent. Ils favorisent parfois la création de conservatoires, où se maintiennent, comme chez les Amishs, les vieilles définitions. En ce troisième millénaire, peut-être verrons-nous le conservatoire du mariage, ou le conservatoire de l'homme, ou le conservatoire de l'éducation, comme il y a des conservatoires pour la biodiversité, les tomates, les traditions populaires, ou le littoral... Pourquoi ne pas imaginer un conservatoire de la littérature où seraient préservés les grands textes, leurs hiérarchies, des lecteurs avides et réguliers, des critiques, des salons, et où l'on pourrait retrouver perpétuellement Madame de Rambouillet devisant, le groupe Tel quel s'agitant, quelques colloques, des bibliothèques, de vieux fronts studieux lisant, crayon en main, selon la logique des genres, et même des rivalités littéraires, tandis que des poètes seraient maudits... Comme dans le Lake District ou chez les Amishs, des visiteurs circuleraient.

Ce pays préservé existe presque. J'ai l'impression de m'y trouver lorsque j'enseigne, dans ma salle de Khâgne, à quelques mètres du tombeau de Thomas d'Aquin, des œuvres intangibles, selon des programmes qui ne bougent guère, à des étudiants qui se ressemblent au fil des années, et qui deviendront les futurs animateurs des colloques universitaires, peupleront de commentaires nombreux les bibliothèques savantes, et dont certains écriront des textes dits littéraires, qui prolongeront les traditions, et dont *Le Monde des livres* dira grand bien. Parfois, je me rends au jardin du Luxembourg. J'aperçois des membres éminents de ce pays déambuler. J'entre dans quelque amphi du Collège de France ou de la Sorbonne. Je circule dans les salles de la Bibliothèque nationale, j'écoute France Culture. Je me retrouve au Théâtre des Amandiers. Je reconnais des visages aperçus au Quartier latin, ou les visages de leurs proches, des parents qui étaient déjà du milieu, des enfants qui vont en être, des époux, des ex, des compagnons de promo. Mes amis de Toulouse me demanderont ce que j'ai vu. Je pourrai en parler à mes khâgneux. Ce sera utile pour le concours. Le pays de littérature se maintient, comme une appellation d'origine contrôlée, avec ses saveurs, ses langues anciennes, ses rites, son air de club, son élégance un peu anglaise, un goût choisi, et qui ne prétend plus à l'universel.

Entre d'Ormesson et Fumaroli grande est la tentation de maintenir ce pays avec belles vestes, Angleterre, Italie, femmes rêvées, nostalgie d'une langue tenue, jouissance des lentes traversées, bordels chics, madeleine de Proust, chat de Colette, Versailles et grands écrivains, qui sont éternellement les derniers du genre, tel Quignard, sa culture, son crâne, son regard, sa persistance, son goût pour la peinture, pour la musique surtout, son silence, son édition de *La Fausseté des vertus humaines* de Jacques Esprit...  
« Très bien Jacques Esprit ! Vous ne connaissez pas Jacques Esprit » ?

Pareil conservatoire de la littérature peut amuser, mais si la littérature est contemporaine du passage d'un monde clos à un univers infini, elle souffre quand tout l'humain se fragmente en mondes spécialisés. Fille des Lumières, elle procédait de la constitution d'un espace continu, quoique hiérarchisé, que remplace désormais le

fourmillement des territoires. Elle n'est pas plus nécessaire au spécialiste des quatrains de Pibrac qu'au performer solipsiste. Ces solitudes, même connectées, ne font pas communauté. Des étoiles toujours ne produisent pas un ciel.

Et pourtant la littérature tourne ! Le constat d'oubli que l'on est tenté d'établir doit être nuancé, et même contredit. Des écrivains, jeunes ou vieux, se réclament encore de cette notion séculaire. Des lecteurs l'emploient et veillent à maintenir, vaille que vaille, le fantôme actif des œuvres qu'ils invoquent en chacune de leurs lectures. Peut-être la littérature, à force de viser l'universel et de mettre à distance les corps par l'usage presque exclusif des lettres imprimées, a-t-elle perdu le sens des communautés, et des rites, dont les salons du siècle classique étaient certainement des temples. Peut-être la philosophie des Lumières, *L'Encyclopédie*, l'européenne Madame de Staël, la passion sartrienne pour l'échange intellectuel planétaire, l'Université elle-même, ont-ils fini par la désincarner, et même par la faire oublier, comme une évidence raisonnable dont on ne sent plus la chair. Cependant, le désir d'une communauté de cœurs intelligents se rassemblant autour de textes hétérogènes persiste. S'il aime se satisfaire en des lieux et en des moments particuliers, et avec des formes neuves, des voix sont attendues, des textes sont demandés, des conversations sont espérées, et cela ne concerne pas seulement les espaces académiques. Les comédiens qui lisent les textes à la Cave-Poésie, tout comme les auditeurs, reconnaissent volontiers qu'ils se rassemblent autour de la littérature. Ils ne connaissent pas d'autre nom pour désigner ce qu'ils aiment et partagent.

Des écrivains emploient ce mot. C'est « littérature » qui les aide à penser ce qu'ils font, à se relier les uns aux autres, avec les traditions les plus anciennes, et avec leurs contemporains. Jérôme Ferrari, dont le métier est d'enseigner la philosophie, tentait récemment de caractériser ses œuvres à la Médiathèque de Toulouse. Il les opposait à la philosophie. Selon lui, celle-ci tente de formuler, par des enchaînements de concepts, des explications critiques du monde. La littérature tente de montrer les choses. Elle n'explique pas. Elle rend sensible. Et l'auteur du *Sermon sur la chute de Rome* de faire référence à Dostoïevski et à Céline. Quant à Tristan Garcia, philosophe déjà renommé pour son *Traité des choses*, il publie, depuis *La meilleure part des hommes*, des livres de littérature, qu'il désigne comme tels, et qu'il situe, lui aussi, par rapport à son travail de philosophie, mais aussi par rapport au cinéma ou à la bande dessinée, qu'il connaît admirablement. La littérature n'est pas la philosophie, qui n'est pas le cinéma, qui n'est pas la BD. La philosophie n'est pas la littérature, mais littérature et philosophie sont également dignes, pour cet auteur entreprenant, qui ne compte renoncer ni à l'une ni à l'autre, et qui refuse de se contenter d'illustrer, comme le faisait Sartre, la philosophie par la littérature. Tristan Garcia n'a pourtant pas la religion de la littérature, comme il le soulignait en précisant ses intentions après la publication de *Mémoires de la jungle* : « J'essaie de me détacher d'une littérature qui vénère l'écriture. Chez Michon ou Quignard, que j'aime pourtant beaucoup, on trouve une forme de religion de l'écriture. Faire de la littérature contemporaine, c'est ne pas la magnifier. Et pour ça, j'ai besoin d'être aussi l'idiot en littérature. Ce livre m'a permis de faire l'idiot, de faire le singe, de



désapprendre la littérature<sup>120</sup> ». Défiance donc, quant à une certaine idée de la littérature. Défiance, mais pas refus de la littérature, puisque Tristan Garcia inscrit son travail dans la « littérature contemporaine », comme s'il était impossible, et pas souhaitable, malgré les réserves, d'abandonner ce terme structurant. Quant à Christine Angot quand elle s'attaque à Marcela Iacub, et surtout aux critiques qui les rapprochent, elle s'engage au nom de la littérature qu'elle définit ainsi : « c'est donner une forme même à ce qui est vide dans la tête, sans rien substituer à ce vide, en recréant l'état de vacance totale de l'esprit pendant que le corps est touché par un autre. Plus encore qu'une manière d'écrire, la littérature est ici une manière d'agir, de se disposer face à au monde, comme un espace vide, auquel donner puissamment forme<sup>121</sup> ». Quant à Novarina, en 1987, dans un numéro de la Revue *L'Infini*, à la question de savoir à quoi sert la littérature, il répond, par une formule lapidaire, métaphorique, et dont les conséquences paraissent infinies : « à rendre le sol peu sûr<sup>122</sup> ». Par delà cette réponse, il est significatif qu'il prenne position dans un numéro de *L'Infini* qui porte pour titre : « Où en est la littérature » ? Son œuvre entière, avec son théâtre, ses poèmes, ses essais, selon son propre avis, relève bien de ce nom et de cette ambition, telles qu'elles se vivent en ce moment. *L'Opérette imaginaire*, *L'Origine rouge*, *Le Discours aux animaux*, *Pour Louis de Funès* sont de la littérature d'aujourd'hui, et il est significatif que Novarina, comme Prigent ou Kundera, pour des raisons distinctes, mais comparables, se réfèrent volontiers à Rabelais, dont l'œuvre, au seuil de la modernité, en France, paraît bien engager, vers l'infini, ce que nous appelons littérature.

De Laurent Mauvignier à Jean-Philippe Toussaint, de Marie Desplechin à Bernard Noël, on n'en finirait pas de citer les écrivains qui font de la littérature un cadre conceptuel utile pour leurs entreprises. Elle les aide à se les représenter, à les proposer, à les caractériser, peut-être à les rendre lisibles. La crise des définitions dans laquelle elle s'inscrit aujourd'hui, est, pour eux, comme pour leurs lecteurs, une raison de tenir encore à ce terme, de le reprendre, de le rappeler dans l'oubli même où il se trouve, et peut-être par la force de l'oubli.

Littérature est un mot de la nostalgie. Il vient d'un monde déjà ancien, mais il n'est plus porteur d'une valeur presque absolue comme il a pu l'être. Presque personne ne croit plus, ne veut plus croire, que la littérature soit le premier des arts, le seul formateur, celui que la République doit presque exclusivement enseigner, au détriment de la musique, du cinéma, des arts plastiques, voire de la bande dessinée. Les écrivains ne se prétendent plus les seuls seigneurs du Parnasse, et les lecteurs, quand ils lisent de la littérature, fréquentent des expositions, vont au cinéma, visitent des jardins, contemplent des architectures, traversent toutes sortes de genres qu'ils ne perçoivent pas comme secondaires. On peut aimer Balzac et Corto Maltese, Racine et Tex Avery, voir les films de Rohmer et les comédies de Marivaux, ne pas croire que la science-fiction est un genre inférieur au roman psychologique. Il est possible de goûter et de pratiquer une littérature modeste, ce qui ne signifie pas qu'elle soit sans ambition. On

<sup>120</sup> Entretien avec Nelly Kapriélian, publié dans *Les Inrockuptibles*, le 15 avril 2010.

<sup>121</sup> Christine Angot, *Non, non, non et non*, dans *Le Monde*, 23/02/2013.

<sup>122</sup> Valère Novarina, *Travailler pour l'incertain : aller sur la mer ; passer sur une planche* dans *L'Infini*, numéro 19, 1987, p. 207.

désire moins chercher parmi les écrivains des « maîtres à penser » pour l'humanité, et on en vient à juger que Louis-René des Forêts, qui est un écrivain admirable, n'est pas plus apte à discourir sur l'avenir du monde qu'un cuisinier ou un joueur de quilles. Cette modestie, admise et même revendiquée, n'empêche pas la nostalgie, qui est un sentiment créateur, quand il ne rend pas statue de sel. Tout grand livre porte le regret des livres qu'il n'a pu être, parce qu'ils sont. Toute pensée de la littérature se souvient de ses origines, des chefs-d'œuvre, des anciennes lectures fiévreuses. Aimer la littérature, c'est regretter de n'avoir pas été parmi les premiers lecteurs de Montaigne, de n'avoir pas été Marie de Gournay aux derniers jours de l'auteur des *Essais*, de ne pas avoir assisté à la première du *Malade imaginaire*, devisé avec Voltaire, passé une soirée avec Vivant Denon, ou rencontré Mozart en compagnie de Casanova. La littérature est tissée du rêve des paroles fraîches, des voix qui se sont tues, des formes que nous ne savons plus goûter, car nous leur sommes devenus plus étrangers que si nous habitions une autre planète. Cette nostalgie, passant par les livres, par le souvenir de leurs lectures et par le sentiment de la langue qui ne cesse de se métamorphoser et bruit ainsi de notre mort, n'est pas très dangereuse, puisque les livres mêmes nous aident à en sourire.

La littérature constitue une communauté, où se retrouvent des morts et des vivants qui fréquentent les œuvres des premiers, apportent des œuvres nouvelles, et se préparent sagement à disparaître. Cette communauté est un de nos moyens pour vivre en conscience sur terre, c'est-à-dire pour y mourir. Ce n'est pas que la littérature soit un cimetière, et qu'il suffirait de s'y prosterner pour mieux vivre, car elle est un pays d'échanges où nous pouvons nous plaire et nous inventer. Si tout de l'homme va à la destruction, comme le rappelle, après bien d'autres, Jérôme Ferrari, l'ensemble des œuvres apparemment inutiles, que nous goûtons et que nous nous transmettons, propose une de nos meilleures raisons de ne pas sombrer dans le désespoir : elles sont nos « bienveillantes », et, peut-être « notre seul cortège ». Rome peut avoir disparu, le sermon de la chute de Rome prononcé par saint Augustin au IV<sup>e</sup> siècle, a touché Jérôme Ferrari, qui a pu donner forme avec lui à ses méditations sur un bistrot corse, et a offert à de nombreux lecteurs, une Rome nouvelle qui est un lieu et une formule, non effrayante, de la communauté.

Cette communauté ne s'adonne pas au refus du réel, mais elle ne se satisfait pas de son constat intéressé. Elle œuvre à se rendre sensibles les choses et elle reconnaît que nous y accédons par le langage. Elle ne croit pas qu'il faille espérer s'abandonner à un contact direct, à une fusion, sinon peut-être par moments fugitifs. Elle pose la valeur de la fiction qui permet une reconfiguration instructive grâce au style. Elle parie sur sa vertu heuristique, contrairement à ceux qui la réduisent au divertissement, et à ceux qui ne croient possible d'accéder au monde que par la science ou par une transparence émerveillée. Cette communauté sait que notre rapport essentiel aux choses passe par les mots, qui ne sont pas les choses, mais qui sont eux-mêmes des choses, et qui peuvent entretenir avec toutes les autres choses, si on sait les employer, des rapports de révélation. Elle n'aime pas les mots, parce qu'ils sont jolis et traditionnels, mais parce qu'ils peuvent devenir d'efficaces moyens de vivre. Cette passion active et critique met cette communauté en résistance par rapport à l'époque, qui ne croit guère à la vertu des

mots, donc de notre présence au monde. La littérature, quand elle est pratiquée comme un effort de connaissance sensible en les mots et par les mots, contredit « l'universel reportage ». Elle le contredit d'autant plus qu'elle travaille à élaborer, par le détail de la langue, des subjectivités sensibles, qui cherchent à s'accorder, grâce à la lecture et à l'écriture. Elle n'est pas une religion, mais, pour reprendre, un mot de Stendhal, un effort toujours renouvelé d' « égotisme ». C'est ainsi qu'elle peut intéresser encore des écrivains, soucieux de formuler ce qu'ils sont, voient ou croient, et des lecteurs désireux de vivre au plus intime, en la langue, grâce à des traditions toujours renouvelées, des expériences qui les émeuvent.

Bien entendu, le mot « littérature » n'est pas un mot rigoureux. Il grouille d'histoires et d'enjeux. Des professeurs l'ont infesté d'ennui ou illuminé de leur présence. Des écrivains et des lecteurs l'ont affadi ou illustré. En bien des lieux, des jeunes gens et des vieillards ont vécu et sont morts dans son éclat. Des hommes et des femmes se sont consacrés à sa diffusion, parfois en prenant des risques, tandis que d'autres s'en sont moqués. Et cela n'en finit pas : on se lance « littérature » comme une pierre et comme un piège, et l'on ne s'accorde ni sur la signification du mot ni sur la valeur de ce qu'il représente. Ce flottement est emblématique de ce qu'il paraît pouvoir désigner : un travail mouvant, mené par des écrivains nombreux et des critiques tout aussi nombreux, sur une langue elle-même en travail, dans la volonté d'élaborer des représentations du monde diversement changeant, qui puissent faire jouir et instruire des sujets en société. Il n'est pas mauvais que ce mot soit traversé de sédiments et d'orages, comme d'autres mots importants, et que l'on en débattre. C'est, de ce point de vue, un mot de la crise des définitions dans laquelle nous sommes embarqués, qui n'aura peut-être pas de fin, et que nous ne pouvons regarder, depuis quelque rivage, avec le plaisir de nous voir exemptés. Dans cette crise, il s'agit d'écrire, de lire, de diffuser, de maintenir, d'oublier, et de toujours relancer la littérature, comme un mot, un moment, et peut-être un des moteurs de la crise. Il convient de le faire avec sérieux et en riant, comme Grandgousier à la naissance de Gargantua. Rien n'est peut-être plus ridicule en effet que ce mot et ses zélotes, mais rien peut-être n'est aussi précieux puisque la langue est notre condition, et que sa culture nous crée. L'oublier est aussi important que s'en souvenir. Son rappel est aussi nécessaire que son effacement sous le présent. Il faut laisser la littérature enterrer la littérature, accueillir cependant son vieux corps vif et l'annoncer. Étonnamment aujourd'hui, en France, comme sur toute la Terre, des individus nombreux, plus nombreux que jamais, s'activent, avec les précautions nécessaires, pour que soient lues, et toujours réécrits *Dom Juan*, *La Comédie humaine*, *La Vie mode d'emploi*, *Othello*, les poèmes d'Homère, ou les sermons de saint Augustin. Si « le monde, pour l'essentiel, est fait d'oubli<sup>123</sup> », c'est par la littérature que l'oubli se rappelle, et que se dit la lumière des corps.

Le mot lui-même est stupéfiant.

Depuis mon adolescence, j'ai toujours été troublé d'entendre « lis tes ratures ». Les ratures, même effacées, demeurent, et se lisent comme un palimpseste, dont on

---

<sup>123</sup> André Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, *Œuvres complètes II*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p.688.

déploierait les nuances en soi. Ce mauvais jeu de mots m'entraînait à l'attention au verbe en chantier. Plus tard, en étudiant l'anglais et en me promenant, je me suis émerveillé d'observer que « litter » désignait les poubelles, les tas de déchets. Que la littérature pût commencer par un mot qui disait ailleurs les poubelles m'enchantait. Surtout, j'ai aimé y reconnaître le mot « lettres » qui fait entendre l'être, le courrier postal, et ces formes millénaires, par lesquelles les hommes, ont inventé de projeter sur des surfaces, de manière économique et symbolique, par politique et par goût du silence, des paroles. À cause des calligrammes, des anagrammes, de la Bible et de Francis Ponge, je n'ai jamais cru que les lettres, qui ne sont pas la lettre, tuent. Les lettres sont couchées sur le papier, ou sur le marbre. Elles sont gisantes comme des belles au bois dormant. Il faut être audacieux, donc baiser la littérature.

Toulouse, 10 mars 2013.

## Table des matières

Prologue.....	3
Quelques mots d’histoire du mot « littérature ».....	7
La littérature, une affaire scolaire.....	22
<i>Hierarchiser</i> .....	22
<i>Conserver</i> .....	24
<i>Dégager</i> .....	25
<i>Favoriser la diversité des sujets humains</i> .....	27
<i>Contradictions d’école</i> .....	29
La littérature, une affaire d’individus.....	32
<i>Écrire et lire en solitaires</i> .....	33
<i>Les artisanats littéraires</i> .....	35
<i>Passages d’infimes aux infinis</i> .....	36
<i>Métaphores et subjectivité</i> .....	37
<i>Subjectivation et consommation</i> .....	40
<i>Subjectivation et conformisme littéraire</i> .....	40
<i>Toujours l’ennui de l’école</i> .....	41
<i>Temps de la littérature et temps du jour</i> .....	42

<i>Que faire avec les textes anciens ?</i> .....	43
<i>Le « corps » de la littérature</i> .....	45
<i>Littérature contre la démocratie ?</i> .....	46
<i>Adieu, oubli, rencontres nouvelles</i> .....	48
La littérature, une affaire de diffusions.....	50
<i>Clartés sur un mot</i> .....	50
<i>Faut-il diffuser la littérature ? Cas divers</i> .....	52
<i>Une lettre de non-publication</i> .....	54
<i>Puissance nécessaire des textes inconnus</i> .....	56
<i>Qualités d'une heure diffusion : l'abondance</i> .....	57
<i>Qualités d'une heure diffusion : la diversité</i> .....	58
<i>Qualités d'une heure diffusion : la densité</i> .....	58
<i>Qualités d'une heure diffusion : l'adaptation</i> .....	58
<i>Qualités d'une heure diffusion : la vertu</i> .....	59
<i>État et diffusion littéraire en France</i> .....	59
<i>Résister, inventer</i> .....	62
Écrire dans la crise des définitions..	64